

Par.6 : Nouvel empire babylonien (-625 à -539).

A. Généralités et contexte.

Contemporain de la dynastie saïte d'Égypte, le nouvel empire babylonien eut, lui aussi, une grande mais brève destinée (trois quarts de siècle, c'est fort peu à l'échelle du monde antique). Malgré le prestige des villes, cette brièveté de l'empire, dont la renommée est due surtout à la Bible qui nous a rapporté ses démêlés avec Israël, conduit certains historiens à considérer la civilisation néo-babylonienne plutôt comme un simple trait d'union entre la construction assyrienne et celle des Perses achéménides (*CHÂTELET, 51, p. 48*).

Dans les faits de la vie quotidienne, les différences entre civilisations assyrienne et néo-babylonienne sont peu marquées : société, économie, administration, mode de relation entre le souverain et ses sujets ont vraisemblablement été très voisins. Pourtant, l'opposition éclate dès qu'il s'agit des formes artistiques. La civilisation néo-babylonienne, loin d'avoir cherché à poursuivre la tradition assyrienne, tire plutôt ses racines profondément dans l'héritage babylonien; dans le domaine religieux, c'est également aux divinités traditionnelles qu'elle se réfère, MARDOUK de Babylone dominant l'ensemble du panthéon.

Son souverain le plus marquant fut NABUCHODONOSOR, fils de NABOPOLASSAR. Son règne dura quarante-trois ans (-605 à -562). La Syrie et la Palestine, délivrées des Assyriens, étaient rentrées dans la sphère d'influence de l'Égypte qui prétendait les garder. NABUCHODONOSOR, héritier de la politique assyrienne, entendait évidemment maintenir sur ces régions la domination asiatique. Son armée écrasa à Karkémisch le pharaon NÉCHAO et ses alliés, puis descendit vers Jérusalem. Après dix-huit mois de blocus, la ville sainte dut capituler. Selon l'histoire de DANIEL dans la Bible, elle fut livrée aux flammes et les Juifs déportés sur les rives de l'Euphrate (*SÉVERIN, 1.43, p. 26 et 27*). Rentré dans sa capitale, NABUCHODONOSOR agrandit et embellit Babylone, dont il voulut faire la "reine de l'Asie". Après sa mort, des querelles dynastiques éclatent, ce qui hâtera la chute du "colosse aux pieds d'argile". Avec la mort de BALTHAZAR, dernier roi babylonien, lors du siège de Babylone par les armées perses, prend fin l'empire babylonien en -539 (*SÉVERIN, 1.43, p. 27*).

B. Villes et architecture.

B.1. Babylone.

0.1. L'histoire et le site.

a) Histoire.

On a vu précédemment que la ville de Babylone commença à prendre de l'importance lorsqu'elle devint la capitale des rois de la Babylonie ancienne, parmi lesquels HAMMOURABI fut le plus connu. Après la chute de Ninive en -612, sous les coups de la coalition des Babyloniens et des Mèdes, les rois néo-babyloniens héritent de tous les territoires mésopotamiens de l'empire assyrien. Le plus prestigieux, NABUCHODONOSOR II (-604 à -562), est curieusement le plus mal connu. C'est pourtant lui qui eut à cœur de faire revivre la gloire de l'antique Babylonie, et plus particulièrement de sa capitale, redevenue le centre du monde plus de onze cents ans après HAMMOURABI. C'est bien la ville néo-babylonienne que les fouilles allemandes du siècle dernier ont retrouvée.

La plus célèbre et la plus grande ville de l'antiquité orientale renoua alors avec le lointain passé. Mais le monde oriental ne pouvait que se répéter. A ce monde sclérosé, les populations mèdes et perses allaient insuffler une vitalité nouvelle, sous la direction des grands rois achéménides, CYRUS et DARIUS (*Grand Atlas, 03*).

Les Assyriens l'avaient saccagée au -VII^e siècle, les Perses la prennent en -539 et en font leur capitale. A la différence des villes assyriennes, Babylone ne sera pas détruite. Elle restera longtemps encore, non pas "la plus grande cité de l'univers", mais une des plus grandes; elle fera l'admiration d'HÉRODOTE au siècle suivant. Plus tard, les Grecs d'ALEXANDRE la prendront également puis elle sera abandonnée. Son développement s'étale donc sur 15 siècles.

b) Le site.

Babylone, a été construite sur les rives de l'Euphrate et est située à une centaine de kilomètres au sud de l'actuelle Bagdad. Le plan, reproduit ci-après et reconstitué grâce à des fouilles et à des sources écrites, reflète l'aspect de la ville durant sa seconde grande époque d'épanouissement.

0.2. La ville dans son ensemble.

Dès HAMMOURABI (-2000), la ville était entourée d'un double mur de 8 kilomètres sur les deux rives de l'Euphrate, fait de briques crues et garni de tours et protégé en avant par un canal.

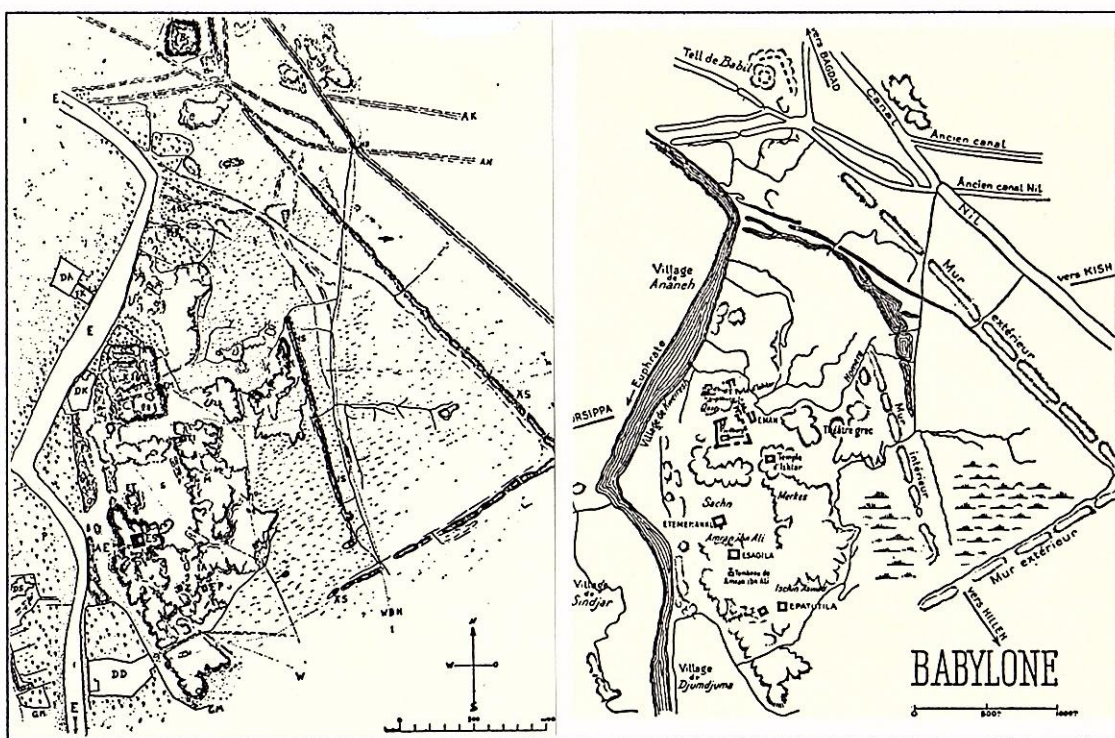


Figure 1.149 : A gauche, le site de Babylone, relevé des enceintes (LAVEDAN, 1.18).

Figure 1.150 : A droite, le site de Babylone, relevé des ruines (HIRMER, 1.14).

Conçu vers -2000, le plan de la ville elle-même était un grand rectangle de 2.500 sur 1.500 mètres, divisé en deux parties inégales par l'Euphrate. Elle était installée à cheval sur le fleuve car, au temps de sa splendeur, une extension des quartiers d'habitation avait débordé sur la rive droite.

Cependant, les monuments principaux se trouvaient dans la partie la plus ancienne, sur la rive gauche; un pont à plusieurs piles reliait les deux rives.

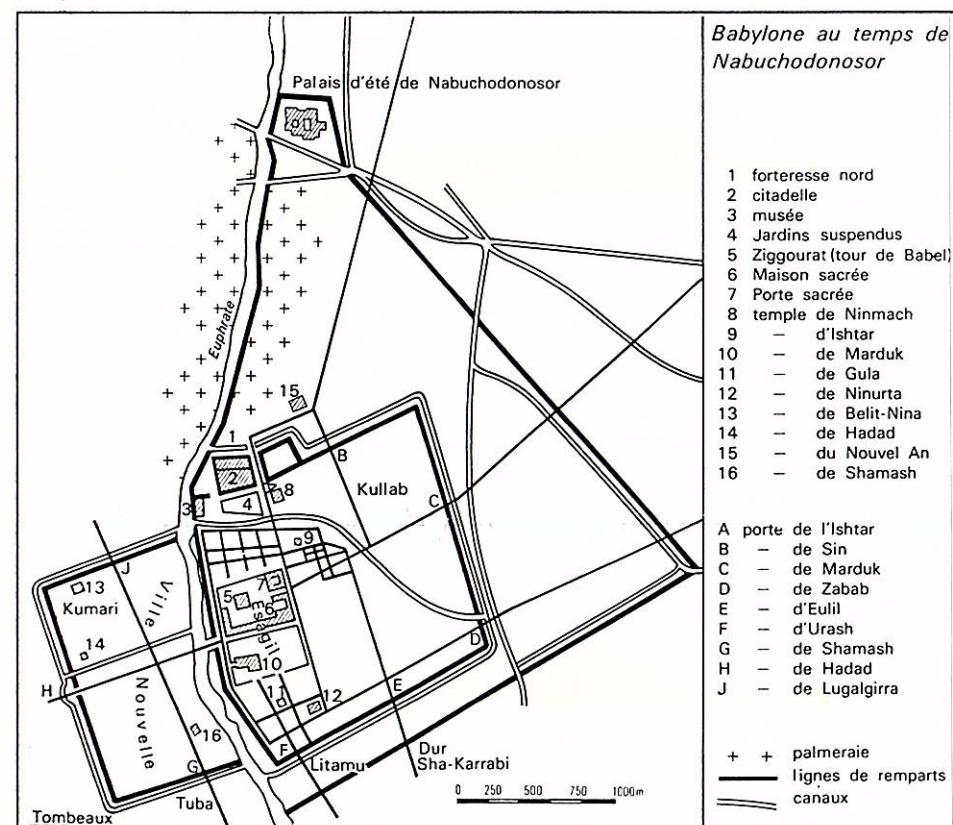


Figure 1.151 : Babylone au temps de NABUCHODONOSOR, restitution avec les deux enceintes (Encyclopaedia universalis, "Babylone").

La superficie comprise à l'intérieur des murs était d'environ 400 hectares; l'autre enceinte plus extérieure comprenait une surface presque double et englobait, tout au nord, une colline surmontée du palais d'été de NABUCHODONOSOR II inclus dans la ville par une grande boucle du mur. La colline, sous laquelle se dissimule ce bâtiment exploré en partie, porte encore aujourd'hui le nom de Babil. Cette double enceinte longée de canaux, oeuvre de plusieurs rois, protégeait certainement avec efficacité la vieille ville dont les relations avec l'extérieur étaient assurées par huit portes monumentales. Toute la ville, et pas seulement les temples et les palais, apparaît tracée avec une régularité géométrique : les rues sont droites et de largeur constante, les murs se coupent à angle droit. Ainsi disparaît la distinction entre les monuments et les zones habitées; la ville est formée d'une série d'enceintes, les plus extérieures ouvertes à tous, les plus intérieures réservées au roi et aux prêtres. Ces personnages fréquentaient les divinités - comme on peut le voir sur les sculptures - et avaient de ce fait un pouvoir absolu sur les choses de ce monde (*BÉNÉVOLO, 07*).

L'Euphrate traverse le milieu du territoire presque rectangulaire de la ville. Différents temples s'élevaient dans les deux parties de la cité ainsi divisée. Le quartier Est, mieux fortifié, avait sans nul doute une importance plus grande, car il abritait non seulement le sanctuaire principal du dieu de la cité MARDOUK mais aussi les palais royaux.

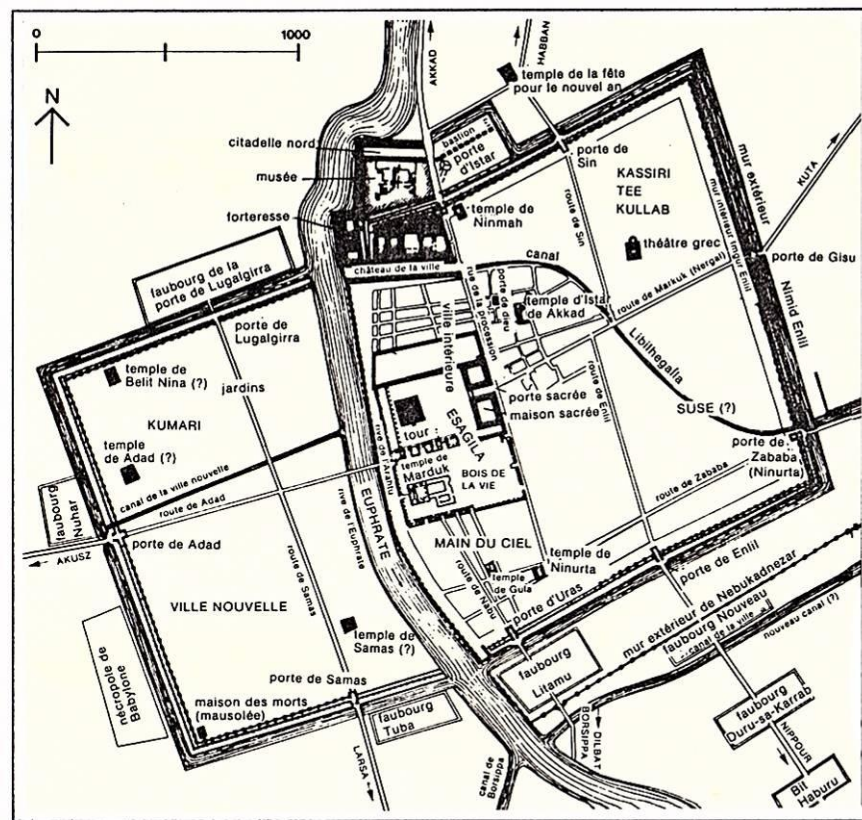


Figure 1.152 : Restitution du plan de Babylone, partie centrale, époque tardive de NABUCHODONOSOR II (Bénévolo, 07).

Les principales caractéristiques de l'urbanisme babylonien qui peuvent être mises en évidence, à travers et au-delà de cette description, sont les suivantes :

- déjà un certain zonage (regroupement d'activités ou de fonctions semblables dans une même zone); exception toutefois pour 53 sanctuaires disséminés dans toute la ville;
- reprise des traditions suméro-akkadiennes : notamment, situation centrale du sanctuaire principal;
- traditions assyriennes :
 - * position excentrique du palais (forteresse),
 - * réseau géométrique des voies principales,
- grands travaux : canaux, ponts, voiries dallées;
- première voie de prestige (voie des processions) allant de la porte d'ISHTAR (déesse de la lune) vers le sud;
- décorations (briques vernissées de couleurs vives) des édifices publics;
- disposition et perspectives calculées sur des monuments hauts tels que :
 - * la ziggourat qui joue un peu le même rôle que le clocher dans la ville médiévale d'Occident;
 - * les ensembles monumentaux, d'une part pour les dieux et les rois : ce sont les temples et le palais fortifié et d'autre part, pour tous, les remparts;
- début de législation urbaine.

0.3. La voie processionnelle et la porte d'ISHTAR.

De même qu'à Assour, l'un des plus importants rites du Nouvel An à Babylone était une procession de dieux, du temple principal jusqu'à une maison des fêtes située hors de l'enceinte de la ville. La maison même n'a pas encore été mise au jour, mais on a déjà exploré par endroits la voie processionnelle magnifiquement équipée qui menait vers elle ainsi que la porte de la ville correspondante, dite porte d'ISHTAR. Les murs latéraux de cette voie bordée de ses lions qui avancent ainsi que la porte aux dragons et aux taureaux, exécutée dans la même technique de reliefs en briques émaillées, ont été en partie emportés en 1913 et reconstitués au Musée Pergamon de Berlin. Ils témoignent de la richesse et de la splendeur des couleurs de cet ensemble architectural de grand style (HIRMER, 1.14).

a) La porte d'ISHTAR.

Organisée selon un modèle assyrien, la porte d'ISHTAR traversait les deux murs de la ville en passant par une chambre disposée le long du mur intérieur plus puissant et une autre, conçue en largeur, pour le mur extérieur moins robuste. Chacune des deux entrées était protégée vers l'extérieur par deux tours saillantes.

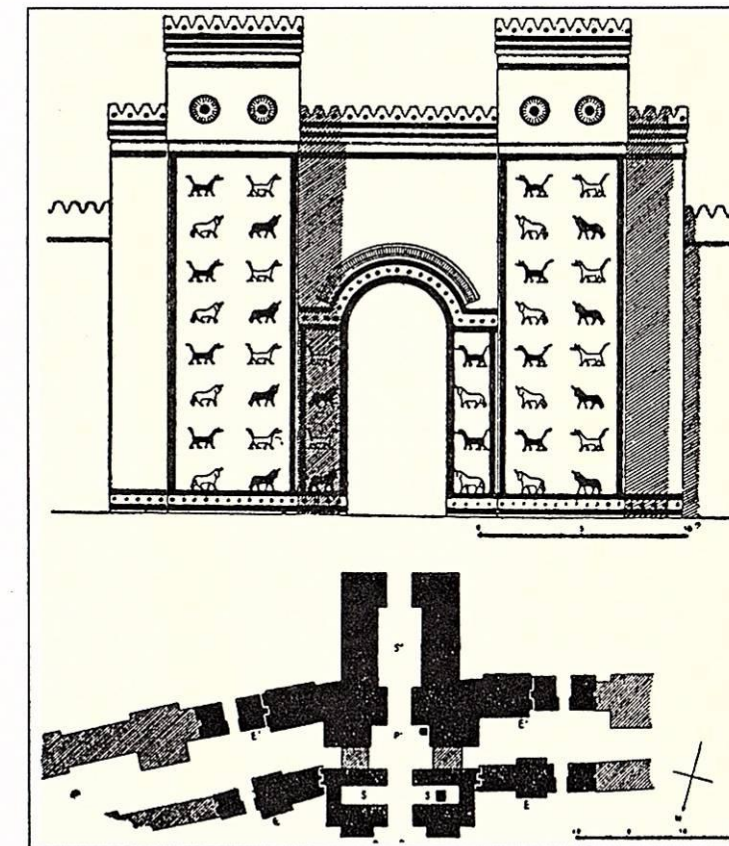


Figure 1.153 : Plan et restitution de l'élévation de la porte d'ISHTAR, (HIRMER, 1.14).

Une haute frise émaillée avec un bandeau de marguerites couronnait un ensemble vraisemblablement crénelé. Il y avait 575 dragons et taureaux en marche, alternés en treize rangées, qui ornaient tous les murs de cet édifice. Mais tous n'ont pas été visibles en même temps car le niveau du passage s'est trouvé plusieurs fois surélevé, ce qui a entraîné l'enfouissement progressif des assises inférieures de la construction.

On peut donc constater sur cette porte trois étapes — toutes trois datant du règne de NABUCHODONOSOR — dont seule la dernière est vraiment terminée. Les animaux ont d'abord été façonnés simplement en formant des reliefs de briques non colorées, à l'aide de moules. Puis on entreprit des peintures d'émail ordinaire, dont on a retrouvé un rang de taureaux et ce n'est que par-dessus que fut constituée la version définitive, avec des reliefs de briques émaillées (HIRMER, 1.14).

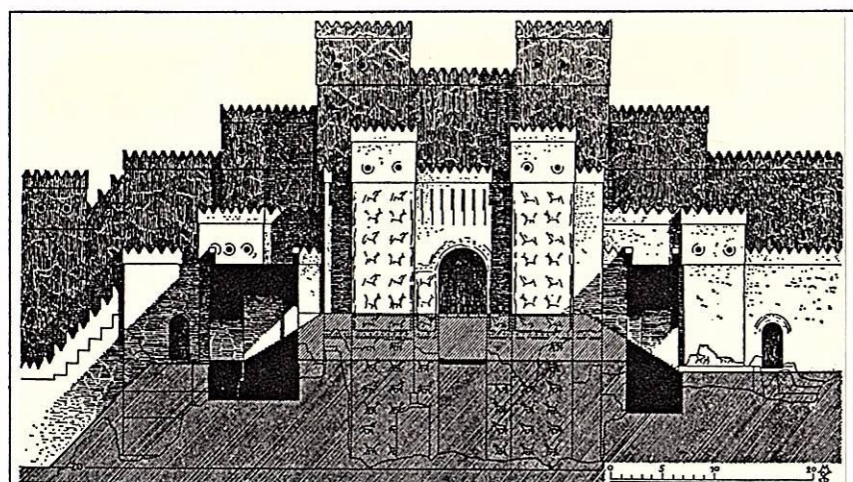


Figure 1.154 : Restitution de la porte d'ISHTAR ; coupe avec ses trois états de construction. En bas, hachures foncées, le premier état avec des reliefs de briques moulées; au-dessus, simples peintures d'émail, sans reliefs; en haut, en blanc, le dernier état définitif, après avoir remblayé les deux niveaux inférieurs, avec des reliefs de briques émaillées (KOLDEWEY dans HIRMER, 1.14).

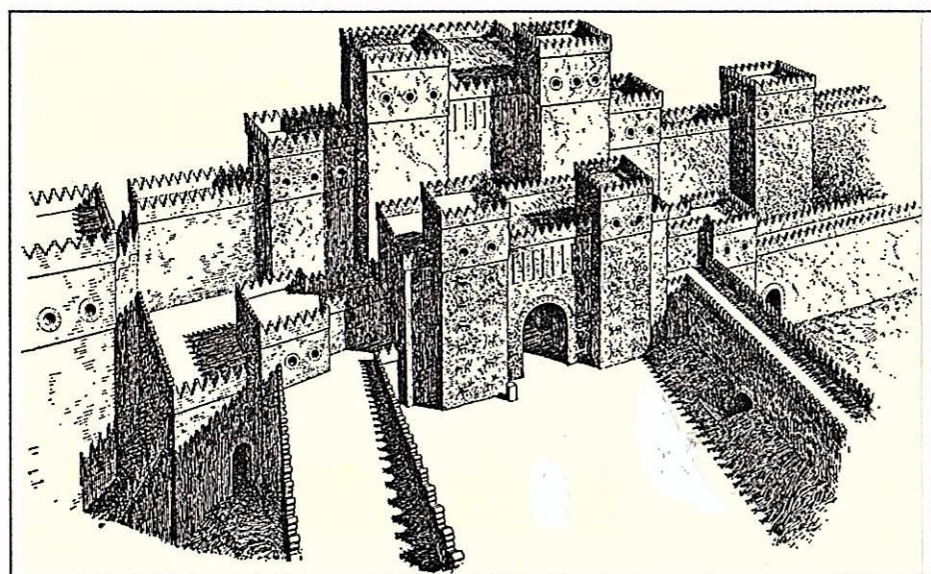


Figure 1.155 : Restitution en perspective du dernier état de construction de la porte d'ISHTAR (KOLDEWEY dans HIRMER, 1.14).

Le bleu était la couleur dominante. Les animaux étaient alternativement en bleu et en bistre. Le lion rappelait ISHTAR, le taureau unicorne ADAD, et surtout le dragon rouge à tête de serpent, MARDOUK (MUSHRUSHU), l'animal le plus étrange de la représentation antique des forces du règne animal.

Toutes les forces rassemblées dans ces animaux mythiques étaient censées défendre le dieu contre les puissances néfastes.

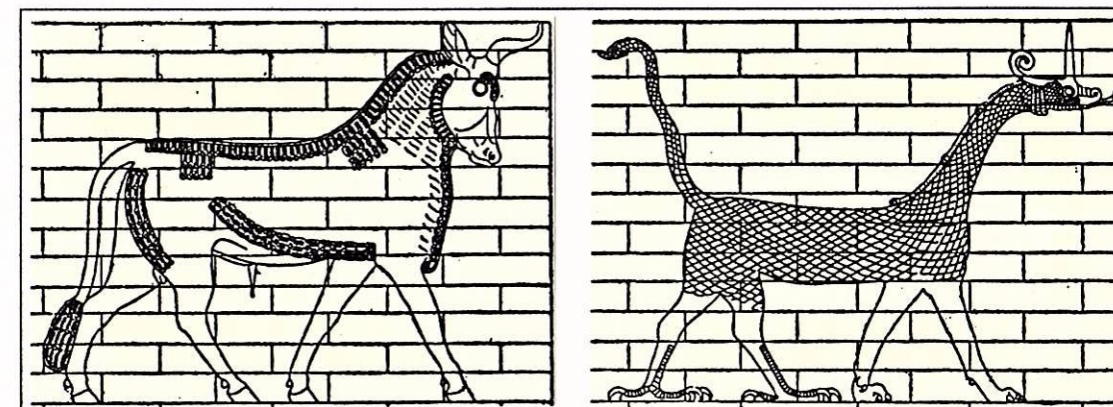


Figure 1.156 : A gauche, détail de l'élévation de la porte d'ISHTAR, le taureau d'ADAD, paroi ouest du vestibule qui traverse le mur intérieur de la ville, remblayé par la suite (HIRMER, 1.14).

Figure 1.157 : A droite, détail de l'élévation de la porte d'ISHTAR, le dragon de MARDOUK à tête de serpent et au corps recouvert d'écailles (HIRMER, 1.14).

b) La voie processionnelle.

Cette porte s'ouvrait, à l'extérieur, sur la route septentrionale et permettait donc aux souverains de se rendre dans la résidence d'été, sur le tell ABIL. Pourtant, sa fonction essentielle était de marquer, vers l'intérieur, le point de départ de la grande voie des Processions. La voie longeait successivement et sur 900 mètres un des grands palais, puis l'enceinte sacrée du temple de MARDOUK dominée par la ziggourat et se coudait enfin, à nonante degrés, en traversant le témenos consacré au dieu de Babylone, pour rejoindre le pont situé sur l'Euphrate. Première grande avenue de prestige dans l'histoire, la partie centrale de la voie, faite de dalles cuites scellées au bitume, avait 6 à 12 m de largeur. Elle était encadrée dans une bordure faite de pierres. Le travail en avait été particulièrement soigné car il fallait supporter le poids des lourdes statues divines, transportées sur leurs chars ou dans leurs barques, les jours de processions. Cent vingt lions bordaient la voie processionnelle.

0.4. Le palais.

A Babylone aussi, le palais de la ville chevauche le mur d'enceinte, de même qu'à Dour-Sharrukîn (Khorsabad). Le Fort du Sud de Babylone (Südburg), tourné vers l'intérieur de la ville, peut être considéré comme un modèle de palais babylonien tardif. Le Südburg, énorme masse architecturale, a été l'un des secteurs les mieux fouillés. L'ensemble a la forme d'un trapèze, long de 322 m (E.-O.), large de 190 m (N.-S.) et se compose de cinq blocs architecturaux juxtaposés d'est en ouest, chacun d'eux avec une grande cour, donnant accès au nord et au sud à des habitations ou à des salles de réception.

L'entrée (1) du palais était à l'est, sur la voie processionnelle. Après un vestibule, on se trouvait dans une première cour (66 m x 42 m). Quatre autres cours (médiane, principale, de l'ouest et cour annexe) sont juxtaposées. Les cinq cours (C1-C5), dont les superficies diffèrent les unes des autres, sont à peu près sur le même axe médian, avec des communications qui ne se ressemblent jamais.

A l'exception de la cour est, une chambre large est toujours disposée le long du côté sud et comprend une niche dans le cas de la cour principale. Une entrée principale (6 m) et deux entrées latérales (4,5 m) conduisaient de la cour vers la salle du trône large de 60 m. C'est ici qu'arrivait le roi lors des occasions officielles. Elle présentait une façade construite de briques émaillées de couleurs, avec des lions, des "arbres de Vie", jaunes, élancés, à trois paires de volutes bleu-turquoise superposées, très stylisés et couronnés par des fleurs à allure de soleil. L'ensemble était bordé d'un contour blanc et le fond était d'un bleu très foncé.

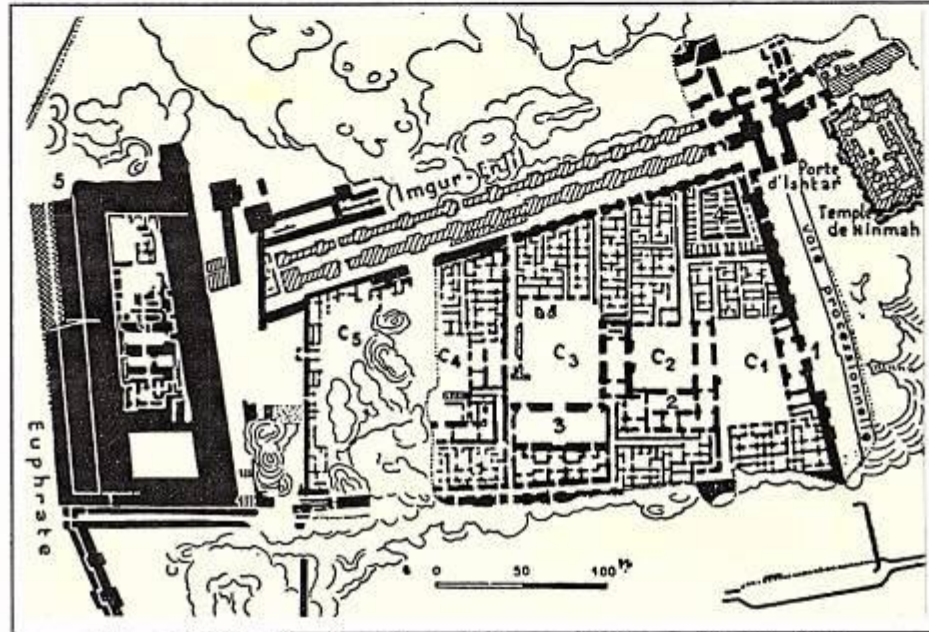


Figure 1.158 : Plan du palais de Babylone (Südburg), (HIRMER, 1.14).

Le palais est donc un conglomérat de quelques maisons-cours de grandes dimensions et plusieurs petites qui s'attachent au nord et au sud et dont la pièce de réception, conçue en général en largeur, s'ouvre autant que possible au nord. Le noyau proprement dit (cour principale et salle du trône) n'est en définitive, d'après son type, qu'une monumentale maison d'habitation. A l'angle nord-est du palais, on doit situer avec la plus grande probabilité, une des sept merveilles du monde : "les jardins suspendus".

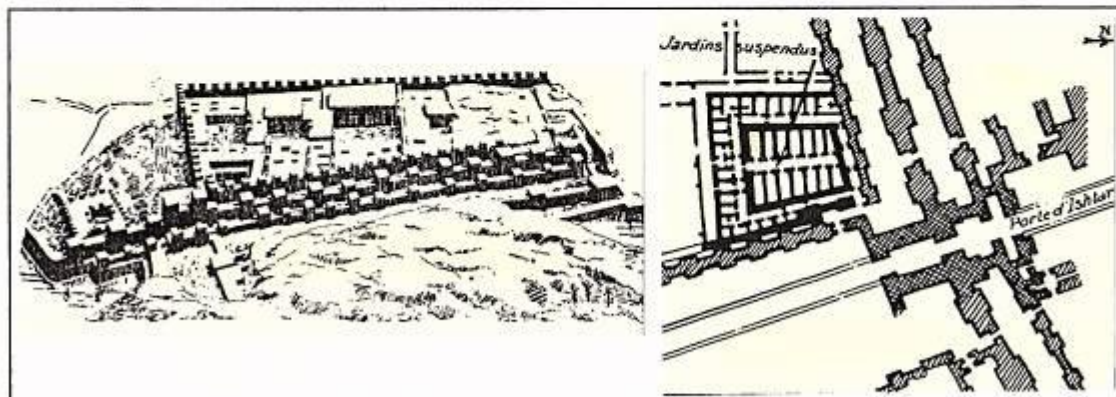


Figure 1.159 : Vue perspective du palais et des jardins suspendus (BÉNÉVOLO, 0.7).

Figure 1.160 : Plan des jardins suspendus (HIRMER, 1.14).

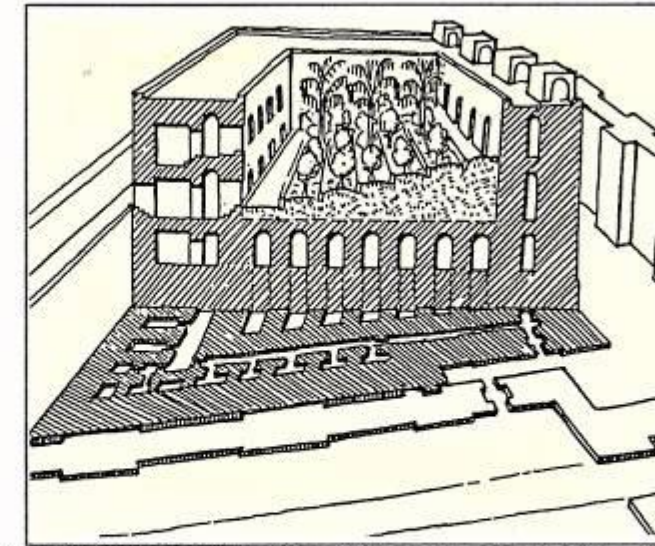


Figure 1.161 : Restitution des jardins suspendus (HIRMER, 1.14).

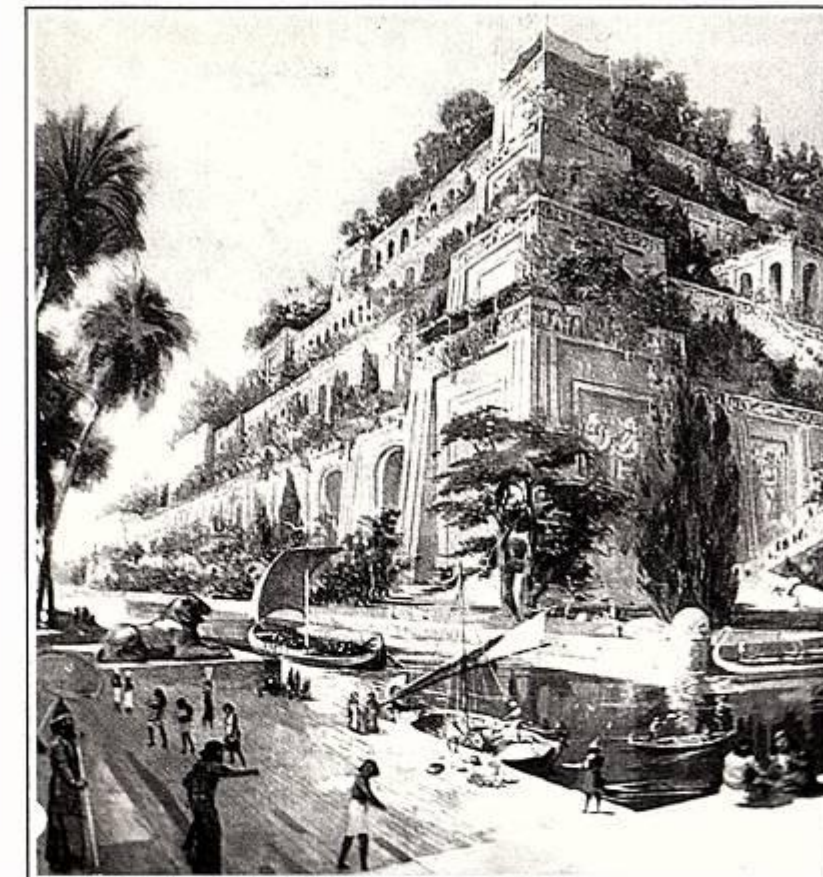


Figure 1.162 : Restitution des jardins suspendus de Babylone (HABENSTREIT, 28).

KOLDEWEY retrouva en effet dans ce secteur une construction quadrangulaire voûtée, composée de quatorze salles étroites, réparties symétriquement de part et d'autre d'un long couloir (4). L'ensemble (42 m x 30 m) était enfermé dans une épaisse muraille, distincte de l'enceinte du palais qui est toute proche, au nord et à l'est.

A l'ouest et au sud, un complexe architectural aligne toute une série de petites salles qui constituent visiblement les dépendances de la construction centrale.

La tradition attribue à la reine SÉMIRAMIS cette réalisation. Il a fallu plutôt y voir l'œuvre de NABUCHODONOSOR. Lorsque, pour renforcer l'alliance médo-babylonienne, ce dernier épousa AMYTTIS, il voulut rappeler à la reine, contrainte de vivre dans la plaine, les montagnes et la végétation de ses montagnes natales. A l'angle du palais, sur des terrasses supportées par d'épaisses voûtes, des jardins furent donc aménagés à des niveaux différents et entretenus avec des soins vigilants. Par des machines élévatoires que les anciens ont utilisées dès la plus haute époque, l'eau captée au fond de plusieurs puits était montée sur les terrasses pour irriguer les plantations. Ainsi, au-dessus de la nappe blanche des toits, la verdure des jardins attestait aux yeux des visiteurs l'audace de cette réalisation.

0.5. Le bastion.

A l'ouest du palais, le long de l'Euphrate, une énorme fortification se dressait solidaire des enceintes et du quai. NABUCHODONOSOR dit avoir construit ce bastion pour protéger Babylone et le temple de MARDOUK contre l'inondation du fleuve. Il est probable, cependant, qu'il s'agissait là d'une forteresse inexpugnable en vue d'une ultime résistance plutôt que d'une simple digue.

0.6. Le quartier de Merkès.

a) Urbanisme : tissu urbain et rues.

Les fouilles de quelques quartiers d'habitation, notamment celui de Merkès (-600), à l'est de la ziggourat, ont amené à la même conclusion : en quelques endroits, des sondages menés jusqu'à 12 m de profondeur, ont rencontré des maisons de la première dynastie babylonienne. Trois rues dégagées et des intersections à angle droit prouvent que, dès cette époque, Babylone, jusque dans le détail, était bâtie sur une trame orthogonale. La régularité persiste sous NABUCHODONOSOR à quelques détails près (LAVEDAN, 1.18).

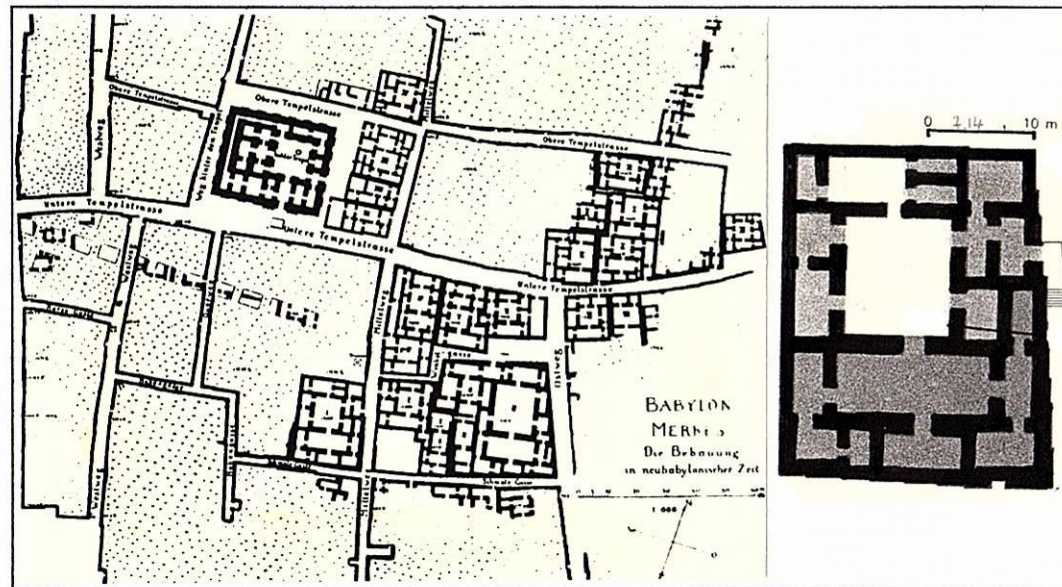


Figure 1.163 : Plan du quartier de Merkès à Babylone, (LAVEDAN, 1.18).

Figure 1.164 : Plan d'une maison d'angle dans le quartier de Merkès à Babylone, (Atlas, 0.2).

Merkès était un important quartier résidentiel. Sans être absolument rectilignes, les rues y avaient été tracées avec une volonté de régularité et d'harmonie. Depuis Our jusque Babylone, il y a une progression dans l'exploitation de plus en plus rationnelle de l'espace urbain. On constate, par exemple, que dans les îlots irréguliers regroupés autour du temple d'ISHTAR, les parcelles ont des limites plus nettes et sont de dimensions variées. En outre, les voies principales sont perpendiculaires entre elles; cependant, si on s'écarte de ce réseau principal, l'ordre régresse nettement. Les rues diffèrent selon les quartiers et les fonctions (la voie des processions a 12 m de large à Babylone; à Ninive, on trouve une avenue de 31 m).

Le décor et la physionomie même de la rue étaient aussi fort différents selon les cas. Les quartiers d'habitation, avec le manque de largeur et de rectitude de la rue, le manque d'ouvertures des maisons sur le dehors, devaient ressembler plus ou moins aux quartiers d'habitation des villes indigènes actuelles.

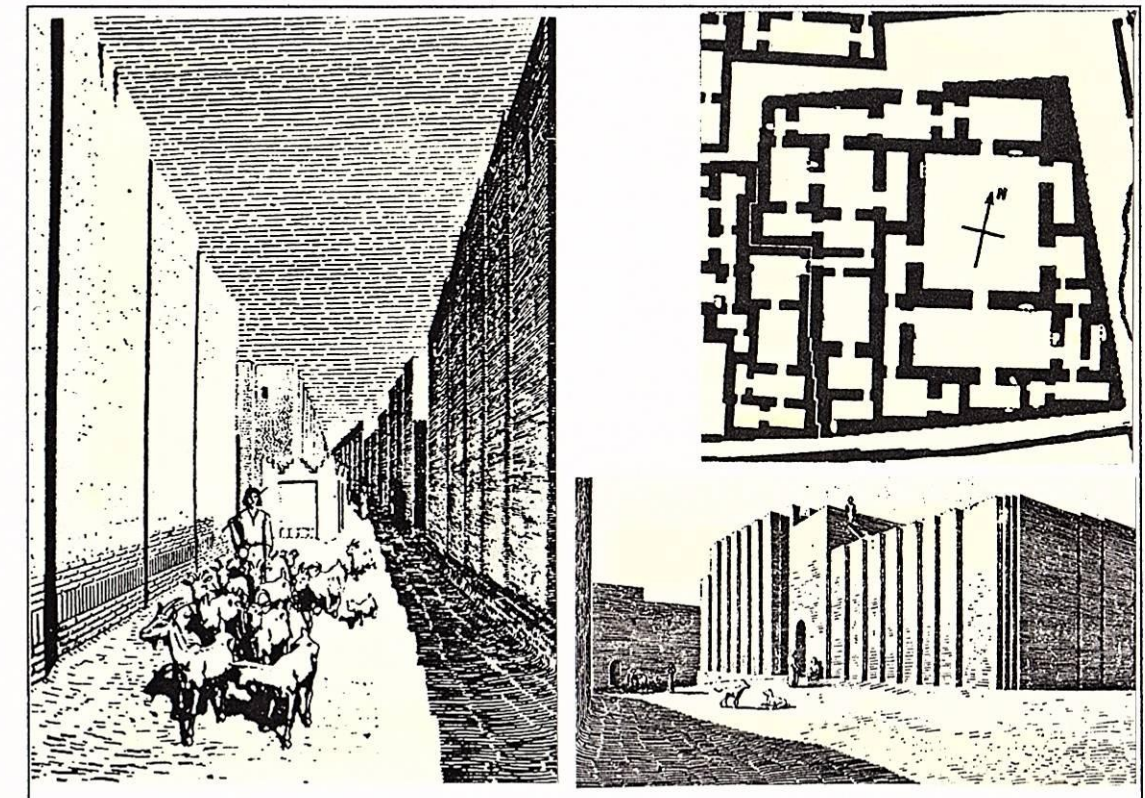


Figure 1.165 : Restitution d'une rue de Babylone dans le quartier de Merkès, (LAVEDAN, 1.18).

Figure 1.166 : Plan d'une grande maison du quartier de Merkès (HIRMER, 1.14).

Figure 1.167 : Restitution de "la grande maison" du quartier de Merkès avec ses façades en dents de scie (BÉNÉVOLO, 0.7).

b) Habitat.

Quant au type d'habitation, le modèle de "maison à cour" refermée totalement par rapport à la rue, est le même qu'à Our. Toutes les pièces sont orientées vers le patio pour y prendre la lumière. Cette cour est d'ailleurs l'élément fondamental de la structure formelle de la plupart des bâtiments mésopotamiens, donc du tissu urbain et donc de la rue.

Une habitation retient tout spécialement l'attention par le procédé à la fois architectural et décoratif : le découpage de ses façades "en dents de scie". En bordure de trois rues, mais avec une seule entrée, la "grande maison" de Merkès avait trois de ses murs ainsi découpés, peut-être pour rompre la monotonie de murailles nues sur lesquelles alternaient lumière et ombre. Les maisons privées reproduisent ainsi, en plus petit, la forme des temples et des palais, avec leurs cours intérieures et leurs murs à cannelures.

Dans cette zone, les trouvailles ont été abondantes. Les maisons, moins pillées dans l'antiquité que les temples et les palais, sont souvent plus rémunératrices pour les archéologues. D'autre part, comme l'habitude était d'enterrer les défunts dans les sous-sols des habitations et de les accompagner d'un "meuble" dont la richesse était fonction de l'échelle sociale à laquelle ils appartenaient, le dégagement des sépultures, lorsqu'on les retrouve intactes, s'accompagne toujours d'une collecte nombreuse et parfois très précieuse. La mission KOLDEWEY a recueilli ainsi plusieurs milliers de petits objets (céramiques, figurines, outils, cylindres, tablettes) qui s'insèrent tout naturellement dans des séries bien connues et dont la datation est très bien assurée (HIRMER, 1.14).

c) Temple d'ISHTAR.

Le temple d'ISHTAR d'Agadé, un des 53 sanctuaires dispersés partout dans la ville, a été dégagé à l'est de la voie processionnelle. Le temple fut plusieurs fois restauré et en dernier lieu par NABUCHODONOSOR. Il semble qu'il ait été détruit à l'époque perse. En tous cas, les textes postérieurs ne le mentionnent plus.

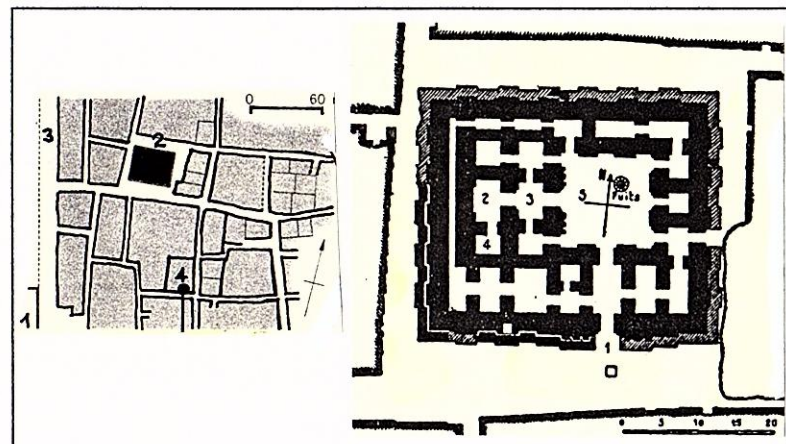


Figure 1.168 : Situation du temple d'ISHTAR dans le quartier de Merkès. (Atlas, 02).

Figure 1.169 : Plan du temple d'ISHTAR (HIRMER, 1.14)

De forme oblongue (37 m 20 x 31 m 07), il avait deux entrées (la porte principale au sud, l'autre à l'est) donnant accès à la cour intérieure (5). La zone plus sacrée est facile à identifier. Elle se compose de six salles où l'on reconnaît aisément l'ante-cella (3) et la cella (2), cette dernière avec adyton (annexe)(4). Avec quelques simplifications, c'est le même plan de base qu'à Our. Une figurine de fondation en terre, du type de la divinité protectrice, a été trouvée dans la cella. Autres installations à signaler : un puits en briques cuites dans la cour, un autel dans la rue, donc en dehors du temple et face à son entrée principale.

0.7. Le sanctuaire de MARDOUK et la ziggourat.

Le sanctuaire se composait de plusieurs grands complexes pour former le secteur le plus sacré de Babylone. Environ au milieu de la ville, près du fleuve, se trouvent deux cours immenses : celle du sud entourait le "Temple inférieur", tandis que celle du nord, plus grande, encadrait la ziggourat de MARDOUK avec son "Temple supérieur".

Le temple de MARDOUK, qui était installé au sud de la grande cour, présente un plan qui diffère grandement de la formule assyrienne : au lieu de la cella toute en longueur, on trouve une construction très proche du plan normalement utilisé pour les maisons d'habitation, avec une cour centrale carrée entourée sur trois côtés des dépendances nécessaires au bon déroulement du culte; sur le côté opposé à l'entrée, on accédait à deux salles parallèles de faible ampleur qui formaient successivement l'antecella et la cella avec podium où se dressait la statue de la divinité (HIRMER, 1.14).

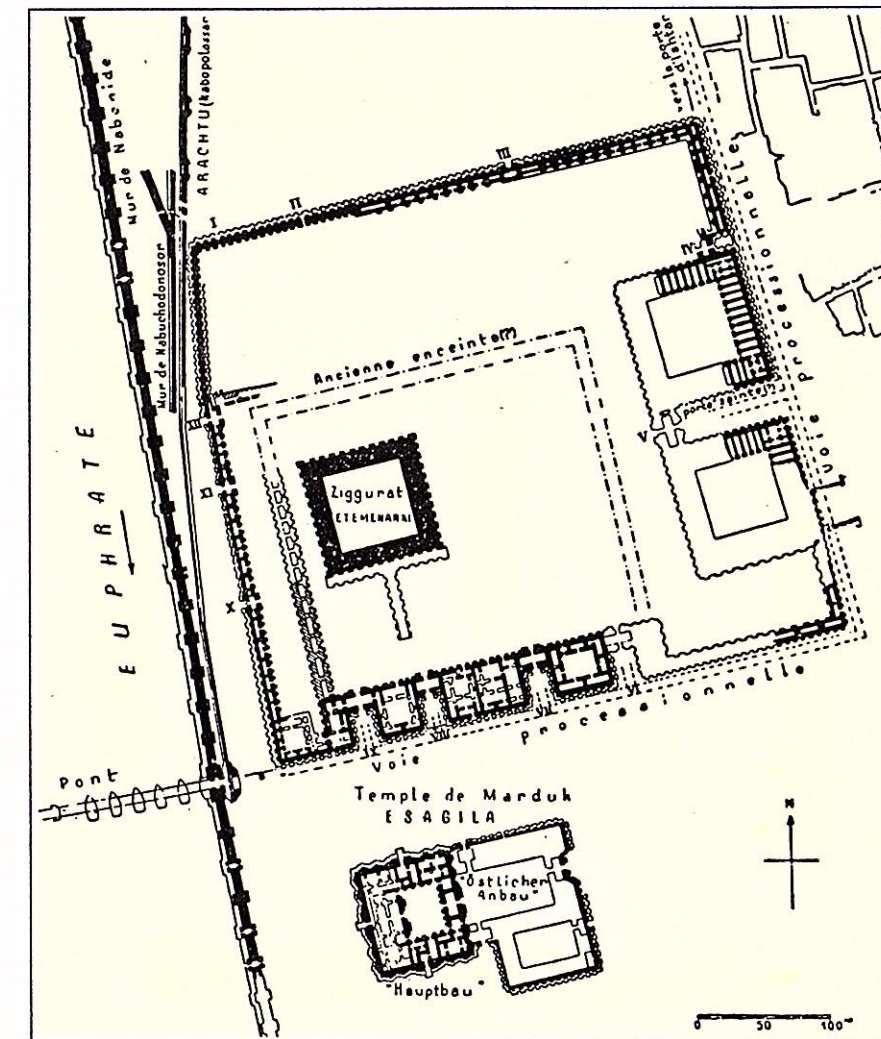


Figure 1.170 : Plan du Téménos d'ETEMENANKI ou sanctuaire de MARDOUK à Babylone (HIRMER, 1.14).

La ziggourat, dite ETMENANKI, ou "fondement de l'Univers", s'élevait au milieu de la grande cour bordée de dépendances, sur un plan carré de 90 m environ de côté.

D'après les textes cunéiformes, elle comprenait cinq étages, d'importance décroissante, surmontés par un temple que l'on pouvait atteindre par une succession de rampes et de trois escaliers et où des rites se déroulaient lors de certaines festivités.

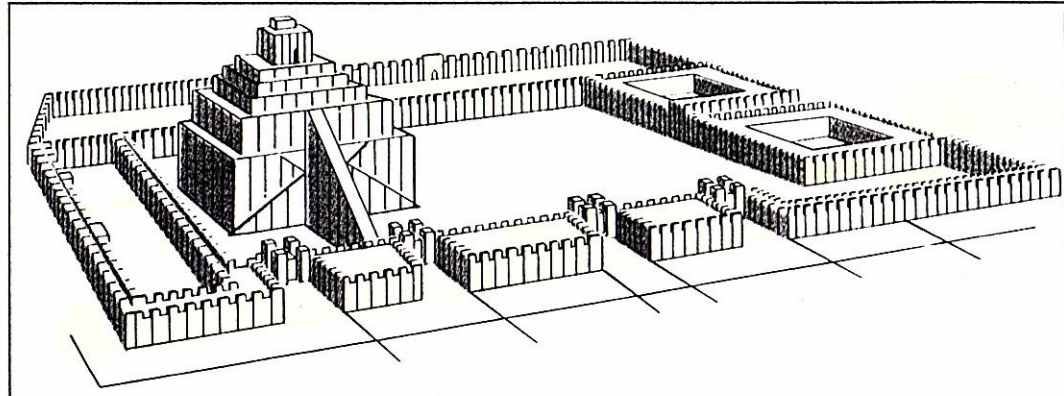


Figure 1.171 : Restitution du Téménos d'ETEMENANKI ou sanctuaire de MARDOUK, à Babylone (Atlas, 0.2, p. 98).

HÉRODOTE, vers -460, dans sa description parle d'un sanctuaire aux portes de bronze, d'une rampe extérieure qui monte en spirale jusqu'à la dernière tour (la huitième ?), à mi-hauteur environ, d'un palier avec des sièges, "pour qu'on puisse s'asseoir et se reposer au cours de l'ascension". D'après lui, la dernière tour contenait une grande chapelle dans laquelle "on voit un lit richement dressé et, près de lui, une table d'or. Mais il n'y a point de statue, et nul mortel n'y passe la nuit, sauf une seule personne, une femme du pays, celle que le dieu a choisie entre toutes, disent les Chaldéens qui sont les prêtres de cette divinité" (d'après BARGUET, Paris, 1964).

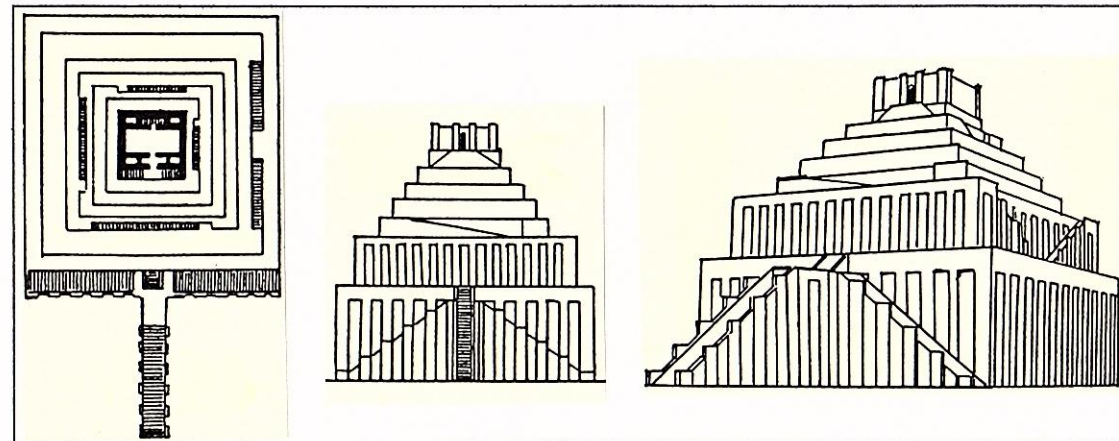


Figure 1.172 : Plan, élévation et restitution en perspective de la ziggourat dans le sanctuaire de MARDOUK, à Babylone (HIRMER, 1.14).

Contrairement à d'autres ziggourats, il ne reste plus de cette tour qu'un tronçon insignifiant; des voleurs de briques en ont cassé et enlevé le revêtement au cours des siècles.

La ziggourat de Babylone est restée célèbre pour avoir inspiré le mythe biblique de la tour de Babel qui symbolisait la folie des hommes qui veulent s'élever au-dessus de leur condition humaine.

Plusieurs fois dans l'histoire de l'art, le symbole de l'entreprise de l'Homme pour atteindre le ciel a été utilisé pour illustrer la vanité et l'orgueil humain dévoyés. "La tour de Babel" de BREUGHEL, au XVI^e siècle, en est un parfait exemple. Bien que située dans un paysage flamand, les gens de l'époque pouvaient, sans difficulté, réaliser le parallélisme entre l'orgueil de la société marchande du XVI^e siècle et celui de l'antique Babylone.

0.8. Autres temples.

Les autres temples de Babylone présentent les mêmes caractéristiques que celles du temple de MARDOUK.

Le temple de la déesse-mère NINMAH se trouvait immédiatement au sud-est de la porte d'ISHTAR et comprenait : une large cella avec antecella, aussi en largeur, autour d'une cour centrale dont la fermeture était assurée par d'autres pièces étroites et longues comme des couloirs.

Le temple "Z" rappelle par son plan et son orientation celui de NINMAH : grand portail au nord (1), vestibule(2), cour (3), antecella (4) et cella (5), long couloir périphérique (6). Les différences consistent en quelques adjonctions : une aile de bâtiments à l'ouest dont deux cours (7 et 8), ainsi que deux portes (9 et 10) sur la façade est.

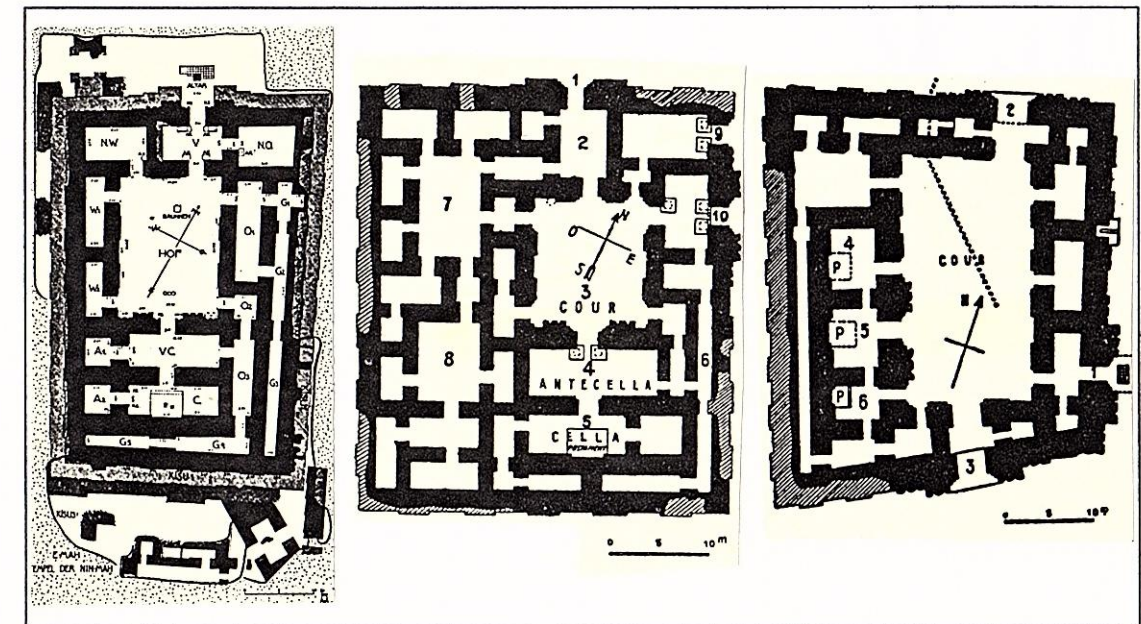


Figure 1.173 : A gauche, plan du temple de NINMAH à Babylone, (HIRMER, 1.14).

Figure 1.174 : Au centre, plan du temple "Z" à Babylone, (HIRMER, 1.14).

Figure 1.175 : A droite, plan du temple de NINURTA à Babylone, (HIRMER, 1.14).

Un peu à l'est du temple "Z", un autre sanctuaire a été dégagé. Le temple de NINURTA, dieu de la guerre, possède un sol qui a été rehaussé à plusieurs reprises. L'orientation est identique mais le plan diffère des temples précédents. L'entrée principale (1) est à l'est, mais il y a deux portes au nord (2) et au sud (3). La différence essentielle réside dans les trois cellae (4, 5, 6) contiguës et communicantes, qui ouvrent, chacune par un portail, sur la cour centrale.

B.2. Birs-Nimrud (Borsippa).

Une ziggourat date de la période babylonienne tardive sous NABUCHODONOSOR II. Elle s'élève encore de nos jours à 47 m au-dessus du sol. Visible de loin, elle fut longtemps prise pour la tour de Babel. Comme à Babylone, elle est entourée d'un mur à niches à redans et d'une série de pièces conçues de façon identique.

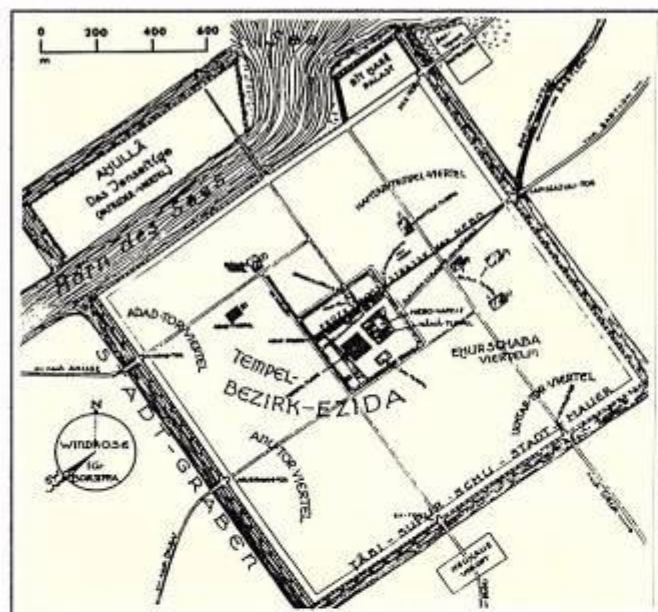


Figure 1.176 : Plan de la ville de Borsippa (Birs-Nimroud), (LAMPL, 1.17).

CHAPITRE 3 : L'ASIE MINEURE. Les HITTITES.

Par.1 : Généralités et contexte.

Les Hittites ont une origine obscure. Il est vraisemblable que ces Indo-Européens sont venus du Nord ou du Nord-Est par le Caucase pour déferler, vers -2500, sur les hauts plateaux de l'Asie Mineure et s'installer au pays de HATTI, au sud de l'Anatolie centrale. Ensuite, descendant des plateaux de Syrie et de Mésopotamie, menaçant l'Égypte, ils fondent un grand empire dont l'apogée se situe vers -1400. La correspondance diplomatique retrouvée en Égypte mentionne des relations avec des vassaux de Syrie. Les dix mille tablettes rédigées dans une langue inconnue et retrouvées sur le site de Boghazköy en 1906 par une expédition allemande et qui font partie des archives des rois hittites furent le point de départ d'une longue enquête archéologique et philologique dont l'issue est encore provisoire (*Encyclopaedia Universalis*, "Hittites").

A vrai dire il est difficile d'apprécier l'originalité de la civilisation des Hittites. Ils se sont installés dans un pays habité depuis longtemps. Ils ont été en rapports constants quoique variés avec leurs voisins, tantôt conquérants et tantôt conquis, très perméables aux influences extérieures. Malgré les contacts étroits avec la Mésopotamie, les Hittites ont évolué à un autre rythme. En outre, la constitution d'un empire a permis l'éclosion de formes artistiques originales. Leurs villes sont connues à la fois par des monuments figurés et par des fouilles.

Par.2 : Villes et architecture.

A. Généralités.

La forme des villes, ou en tout cas des citadelles, relève la plupart du temps du cercle ou de l'ovale, comme au temps des cités sumériennes. Les réalisations diffèrent cependant de celles de la Mésopotamie à plusieurs points de vue. Déjà le choix des sites est révélateur : les coteaux plus ou moins escarpés et souvent aménagés pour recevoir un système de terrasses sont préférés aux plaines.

L'organisation de la cité en diffère davantage : une citadelle dominant une ville basse dans laquelle des temples sont dispersés plutôt que rassemblés dans la cité sainte; un palais royal qui, installé dans la citadelle, manifeste par sa position même la supériorité absolue du pouvoir impérial sur le pays, alors qu'en Mésopotamie le palais côtoyait souvent la zone des temples. On est frappé aussi de ce que les Hittites aient adopté des formules architecturales fort peu à l'honneur chez les Mésopotamiens : ainsi, les salles hypostyles paraissent jouer un rôle important dans les constructions monumentales, alors que les Mésopotamiens ne les ont utilisées que dans de rares occasions. On peut se demander si, en ce domaine, l'Empire hittite n'est pas à l'origine de certains principes de l'architecture perse (*CHATELET*, p. 37).

B. Exemples.

B.1. Kanesh.

Kanesh (Anatolie, aujourd'hui Kul-Tepe) est actuellement la ville hittite la plus ancienne révélée; elle doit remonter au début du -II^e millénaire (-1900). Le terrain était ici très accidenté; l'enceinte se rapproche du cercle autant qu'il le permet.

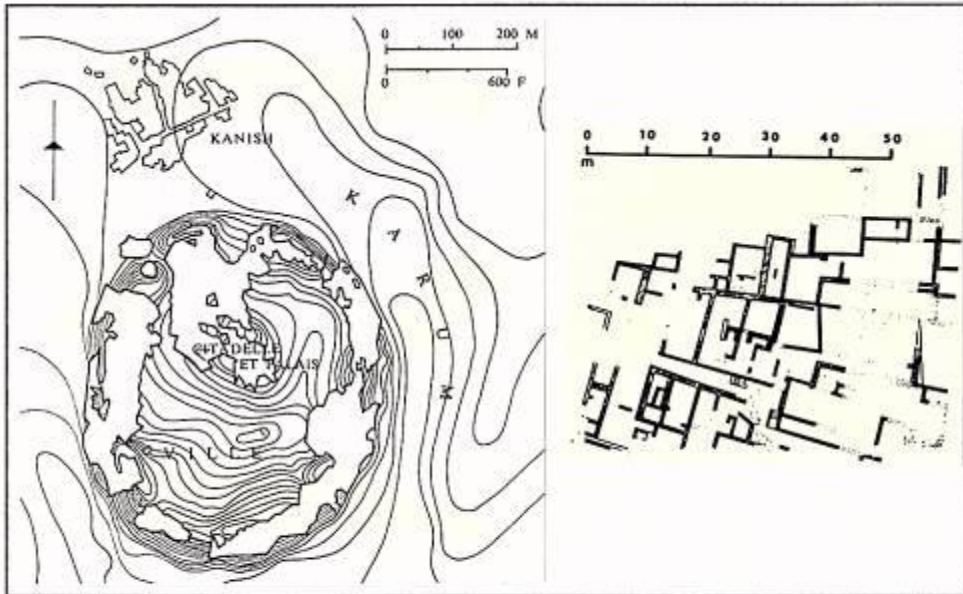


Figure 1.177 : A gauche, la ville de Kanesh : plan d'ensemble (PARROT, 1.50).

Figure 1.178 : A droite, Kanesh, excavation partielle de maisons quadrangulaires (LAMPL, 1.17).

B.2. Kadesh (Syrie du Nord).

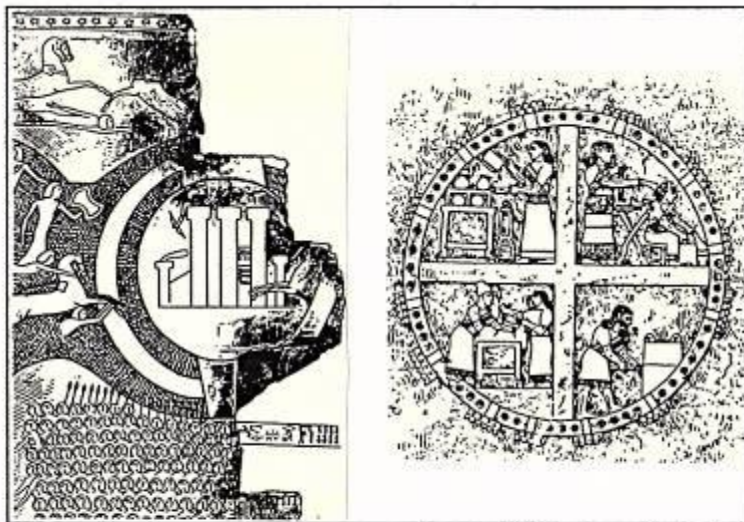


Figure 1.179 : A gauche, fresque égyptienne représentant Kadesh en Syrie du Nord (LAVEDAN, 1.18).

Figure 1.180 : A droite, bas-relief provenant de Nimroud et représentant une ville qui pourrait ressembler à Kadesh (LAVEDAN, 1.18).

01. Histoire.

Une fresque égyptienne d'Ipsamboul montre une ville ronde entourée par deux rivières concentriques : il s'agit de Kadesh en Syrie du nord, dans la plaine de Homs, pointe avancée de l'empire hittite vers le Sud. Elle passait pour une forteresse imprenable. RAMSÈS s'en empara pourtant vers -1300. La bataille était représentée dans plusieurs temples et notamment à Ipsamboul.

02. La ville.

La ville était très grande : 820 m de diamètre. On rapprochera immédiatement de cette peinture le bas-relief du Louvre provenant de Nimroud et montrant une ville aussi parfaitement ronde avec enceinte et tours, divisée intérieurement en quatre quartiers par deux murs bâtis suivant deux diamètres se coupant en croix. On admettra encore qu'il s'agit d'une ville hittite, sans qu'on puisse l'identifier. A noter que l'Égypte représente la ville par un hiéroglyphe de forme identique (une croix dans un cercle) et que la même représentation est utilisée pour désigner "la maison" et "la mère".

B.3. Samal (actuellement Zandjirli, Syrie du Nord).

Zandjirli, dans la vallée du Taurus, capitale d'un petit royaume hittite, prospéra vers -1200 sur les débris du grand empire. C'est un cercle parfait de 720 mètres de diamètre que dessine le double mur de l'enceinte extérieure au cœur de laquelle la citadelle s'enfermait dans un ovale plus irrégulier.

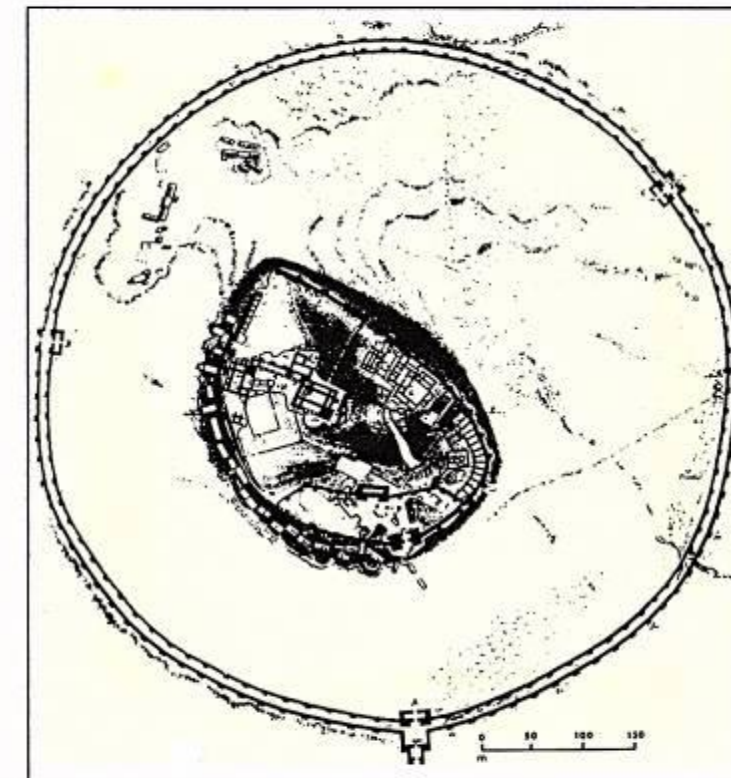


Figure 1.181 : Plan de la ville de Zandjirli, avec la citadelle au centre (LAVEDAN, 1.18).

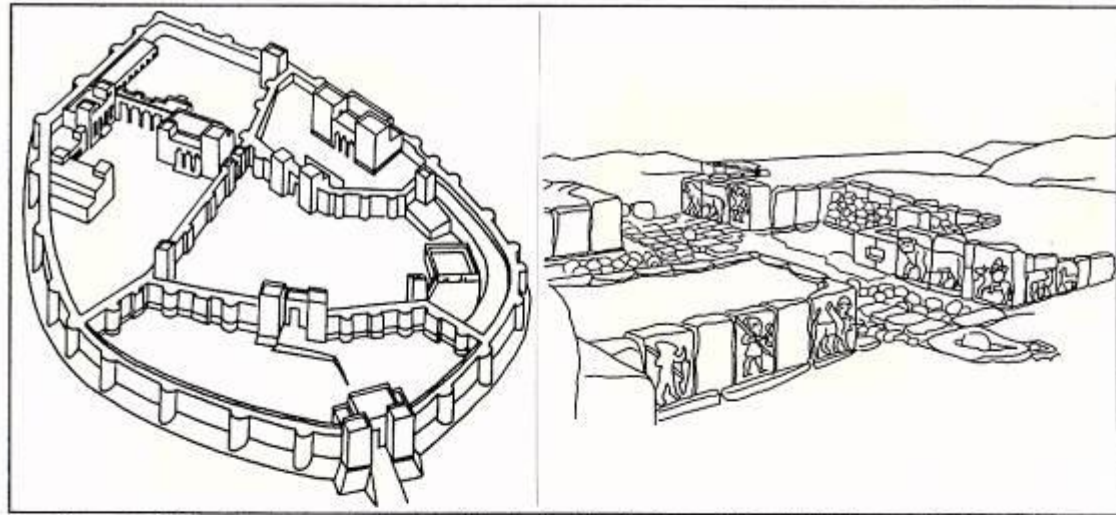


Figure 1.182 : Restitution de la citadelle de la ville de Samal (Zendjirli) (AMET, 1.03, p. 150).
 Figure 1.183 : Orthostates ornant la porte sud de Samal (actuellement Zendjirli, Syrie du Nord) (AMET, 1.03, p. 153).

B.4. Alishar.

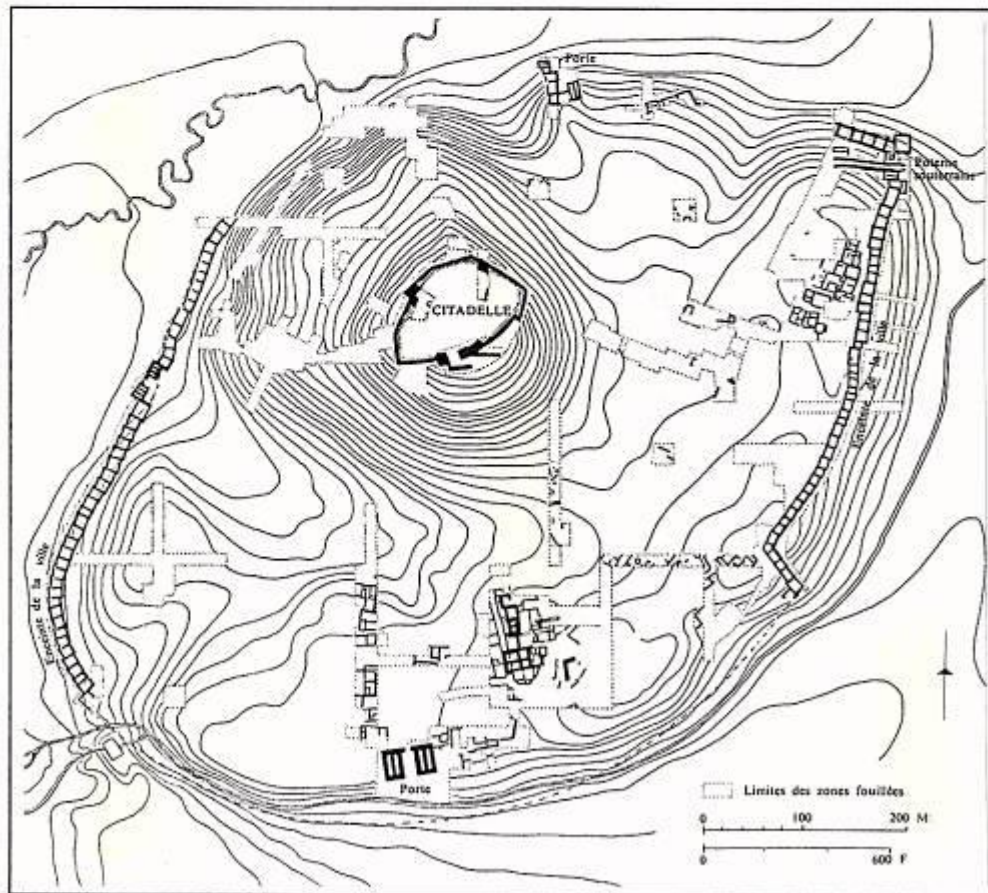


Figure 1.184 : Alishar, plan de la ville avec la citadelle contenant la résidence princière, entourée de remparts ovales (-XVIII^e et -XV^e siècles) (PARROT, 1.50).

B.5. Hattousa (Boghaz-Köy).

0.1. La ville dans son ensemble.

Hattusha (ou Hattousa, aujourd'hui Bogazköy) a connu son apogée aux -XIV^e et -XIII^e siècles. De cette époque date la plupart des monuments que les archéologues allemands ont explorés : temples, palais et une enceinte fortifiée complexe de six kilomètres.

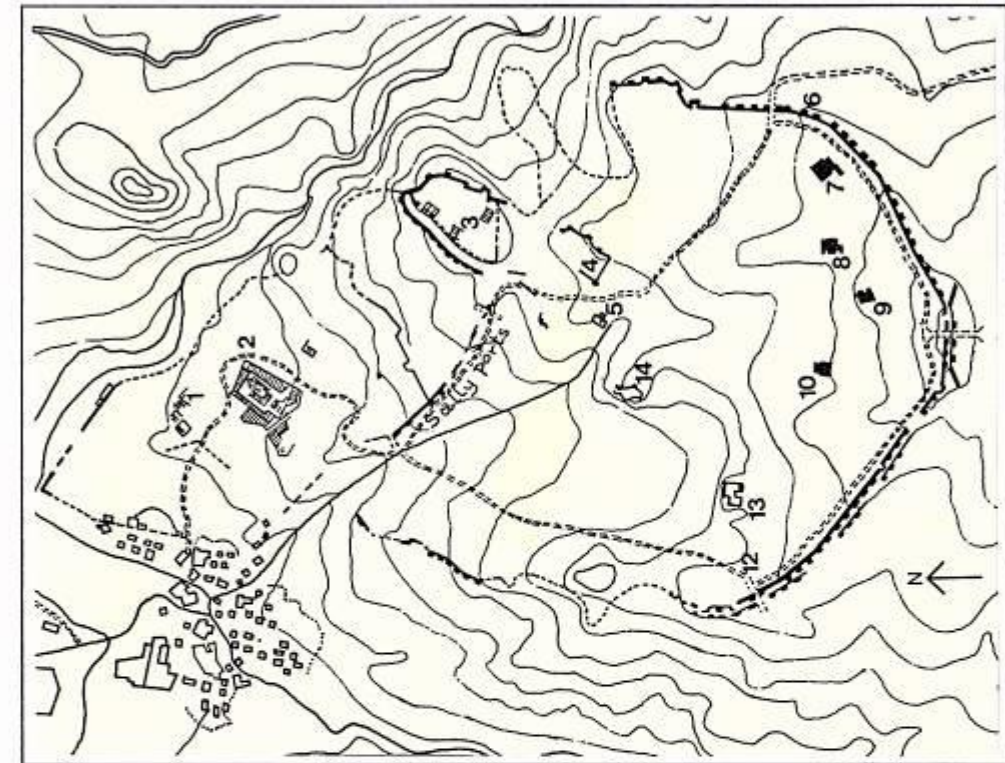


Figure 1.185 : Bogazköy, plan de la ville (-XIV^e et -XIII^e siècles). En (1), la plus ancienne implantation (vers -1900); (2), le temple du dieu HATTI et de la déesse ARINNA (vers -1200); (3), la citadelle principale (-1300 à -1200); (4), la citadelle méridionale, non encore exhumée (-1200); (5), un palais (-1200); (6), la porte royale (-1400); (7 à 10), temples (vers -1200); (11), la porte du Sphinx (-1400); (12), la porte des Lions (-1400); (13), le nouveau palais (-1200); (14), le palais jaune (-1200) (BÉNÉVOLO, 07).

0.2. L'enceinte et les portes.

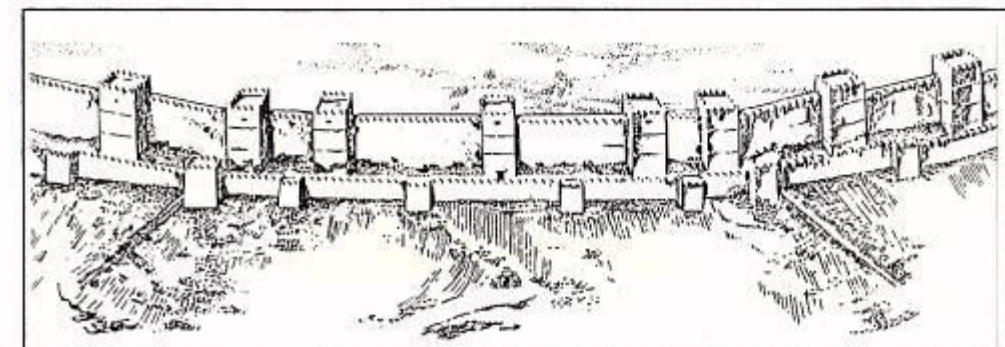


Figure 1.186 : Bogazköy, restitution de la double enceinte de la ville près de la porte du Sphinx (-XIV^e et -XIII^e siècles) (PARROT, 1.50).

Ce rempart est un excellent témoignage de l'art militaire défensif anatolien. Le mur, en appareil cyclopéen, était en partie construit au sommet d'un remblai artificiel.

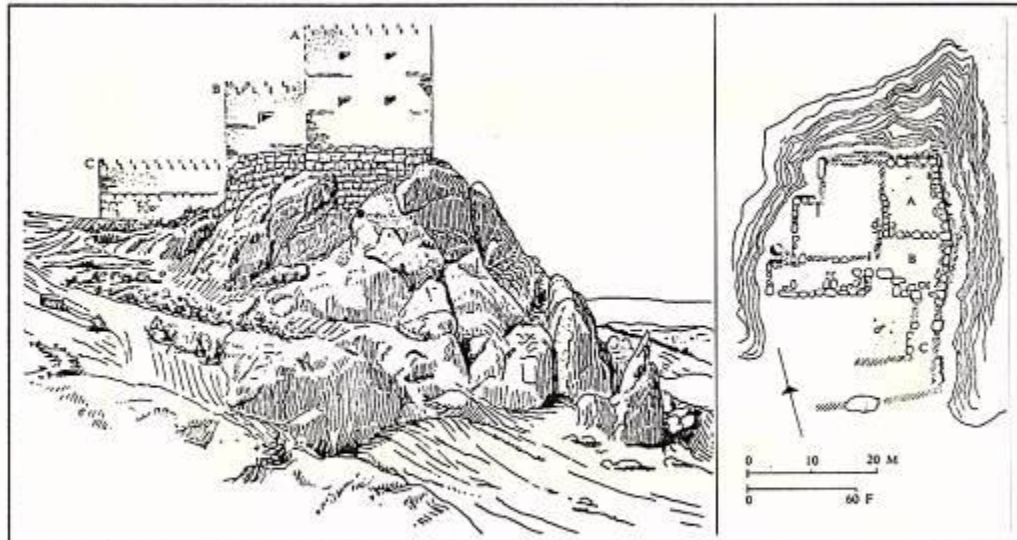


Figure 1.187 : Bogazköy, la forteresse de Yenicekale : élévation et plan, (-XIV^e et -XIII^e siècles) (PARROT, 1.50).

Cinq portes principales défendaient les entrées. Deux sont décorées de figures de lions ou de sphynx et une troisième, dite porte royale, qui possède une ouverture en ellipse, est flanquée de tours immenses. Elle est coiffée de voûtes soutenues par des montants en pierres monolithes de grandes dimensions (appareil cyclopéen).

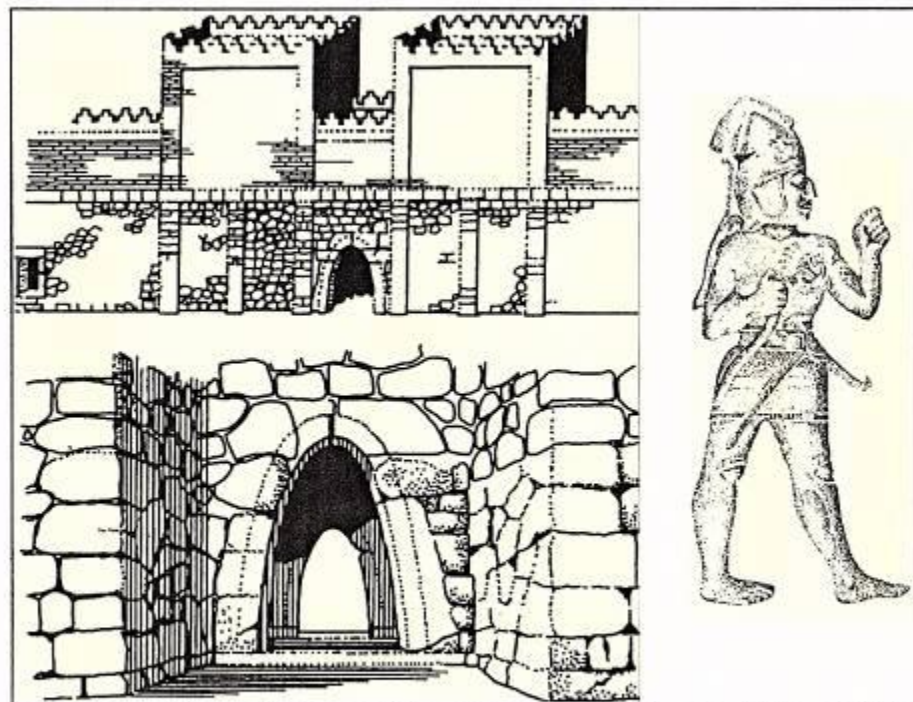


Figure 1.188 : Bogazköy, restitutions extérieure et intérieure de la porte dite "royale" (vers -1360) (NORMICH, 36).

Figure 1.189 : Relief d'une divinité, porte royale de Bogazköy (Grand atlas, 0.3).

Cette porte royale est ornée, sur la face intérieure d'une des arches, d'un personnage plus grand que nature sculpté en haut relief. On trouve là une des plus belles réussites de relief monumental. Cette œuvre qui date du -XIII^e siècle, haute de 2 m, met en scène un personnage (roi ou dieu?) marchant à droite et équipé d'un casque protège-joues, d'une épée à fourreau recourbé et d'une hache d'armes; le casque à cornes, signe divin par excellence, conduit plutôt à accepter la thèse de la représentation divine. L'extrême minutie dans le rendu des détails apparaît comme une caractéristique de cet art.

0.3. Les temples.

Les temples paraissent répondre à une formule plus ou moins stéréotypée : une cour centrale entourée de portiques donnant accès à des salles de taille moyenne, une seule se détachant nettement de l'ensemble et dans laquelle on voit le plus souvent l'emplacement de la cella (l'endroit où l'on installait la statue de la divinité).

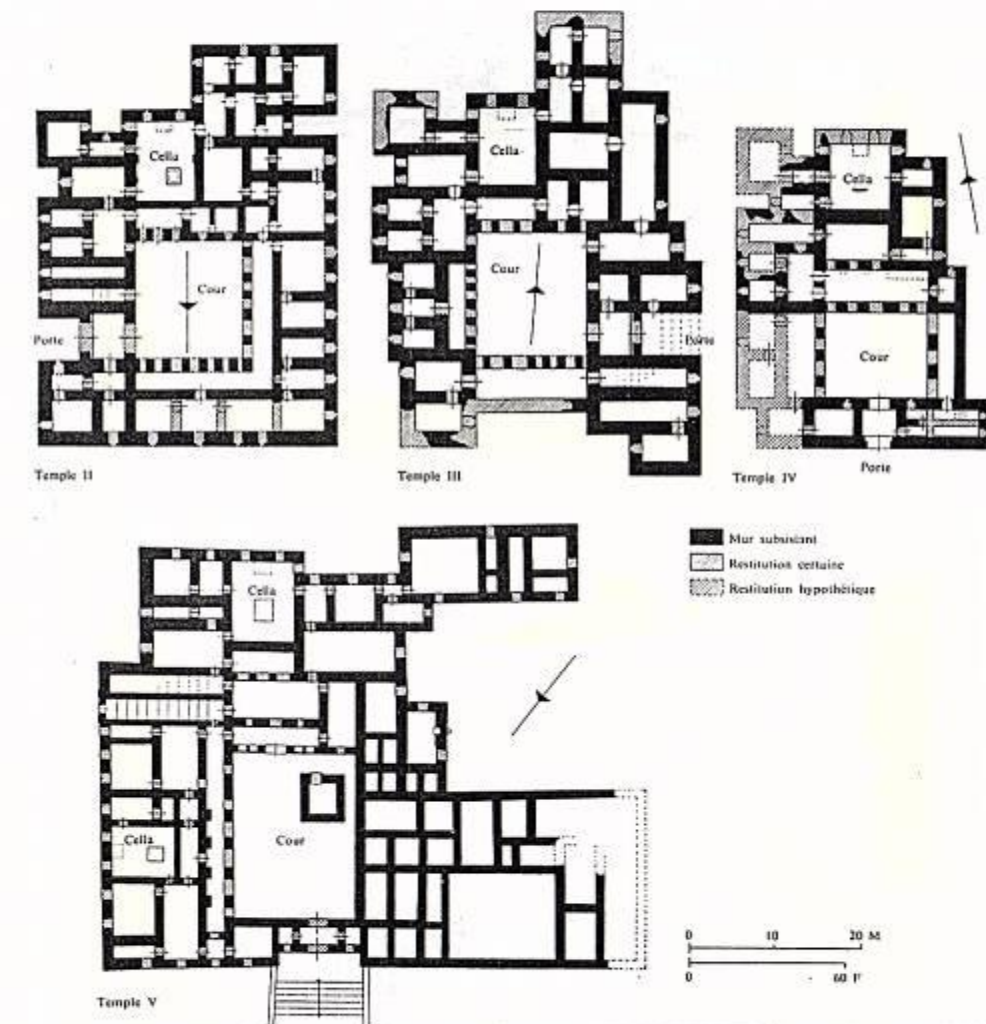


Figure 1.190 : Bogazköy, plans des temples II, III, IV et V, (-XIII^e siècle) (PARROT, 1.50).

Une différence apparaît une fois encore avec le reste de l'Orient où la statue est généralement au plus profond du temple, à l'endroit le moins accessible et le plus sombre.

Cet endroit c'est celui où quelques initiés ont le droit de pénétrer au terme d'un cheminement qui conduit d'un espace profane vers le lieu le plus sacré qui soit et où réside la divinité; chez les Hittites, si la progression semble répondre au même schéma de base, la cella est au contraire inondée de lumière grâce à des fenêtres réparties sur toutes les parois. Cette différence fondamentale devait répondre sans doute à une pratique culturelle différente et donc peut-être à une autre philosophie religieuse (CHÂTELET, p. 36).

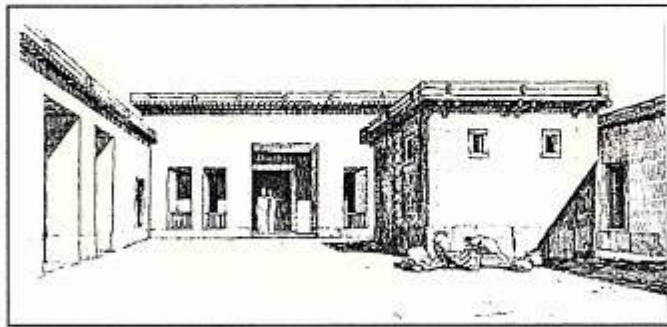


Figure 1.191 : Bogazköy, restitution de la cour du temple V avec la petite construction indépendante (chambre lustrale?), (-XIII^e siècle) (PARROT, 1.50).

0.4. L'ensemble sacré du dieu HATTI.

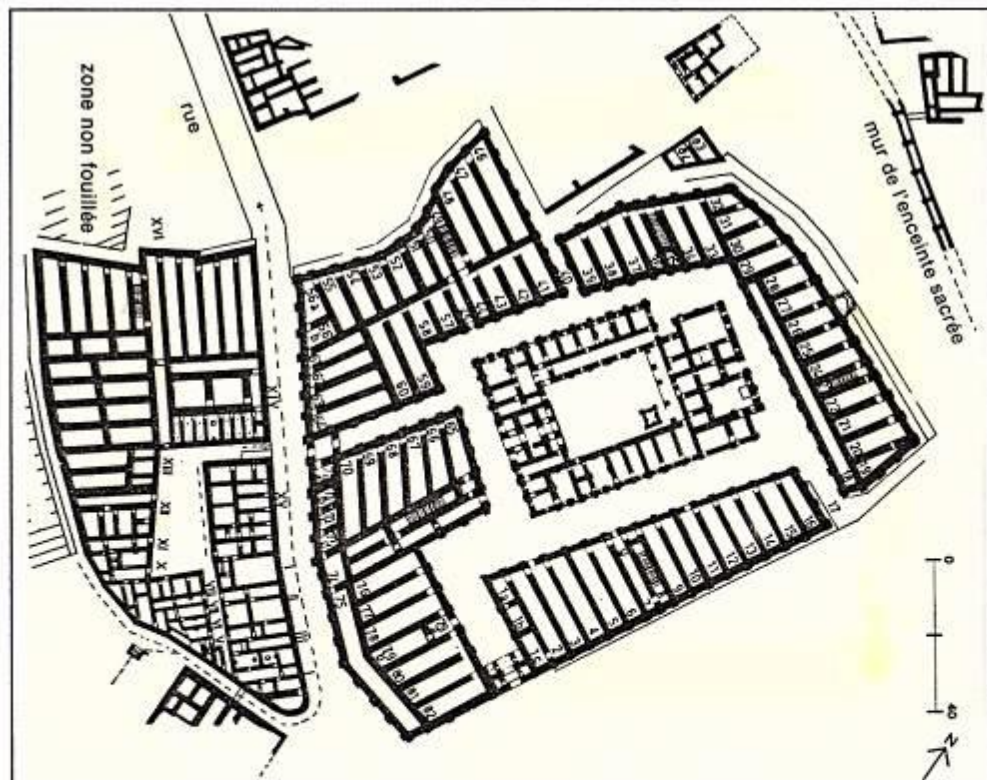


Figure 1.192 : Bogazköy, plan du temple principal I, ensemble sacré du dieu HATTI, (-XIII^e siècle) (BÉNÉVOLO, 07).

Cet ensemble religieux, créé au moment où Hattousa reprit sans doute son rôle de capitale, renouvelait totalement l'aspect de la capitale.

Pris dans sa totalité, il est d'une conception architectonique nouvelle pour l'époque, sans antécédant connu en Anatolie. Ce sont encore les grands sanctuaires égyptiens de la XIX^e dynastie qui s'en rapprocheraient le plus, non pas dans le détail, mais dans l'agencement des différentes parties et leur subordination à l'ensemble (PARROT, 1.50, p. 133).

Dans ce complexe comprenant le temple du dieu HATTI (encore appelée "maison du labeur"), les pièces numérotées de 1 à 84 servaient à entreposer les marchandises et le trésor du temple, tout autour du sanctuaire central. Au sud du temple, on a retrouvé un fragment de tissu urbain, comprenant 14 groupe de pièces — indiquées en chiffres romain — autour d'une cour centrale; il s'agissait peut-être des habitations ou des ateliers du personnel du temple qui comprenait, d'après une tablette retrouvée au groupe XIV : 18 prêtres, 29 musiciens, 19 scribes utilisant des tablettes d'argile, 33 scribes utilisant des tablettes de bois, 35 devins et 10 chanteurs (BÉNÉVOLO, 07).

0.5. L'acropole de Büyükkale : le palais.

D'une façon générale, le palais, au lieu d'être composé d'unités aux fonctions définies qui s'articulent dans un ensemble bien agencé, est au contraire formé d'une série de bâtiments indépendants qui trouvent leur place dans un espace préalablement clos. Au lieu d'être composé selon des modalités repensées à chaque reconstruction, il est au contraire formé selon un dispositif qui doit probablement plus à l'accumulation progressive de blocs édifiés à l'occasion de besoins nouveaux ou d'un surcroît de puissance qu'à la pensée d'un architecte satisfaisant à une demande précise.

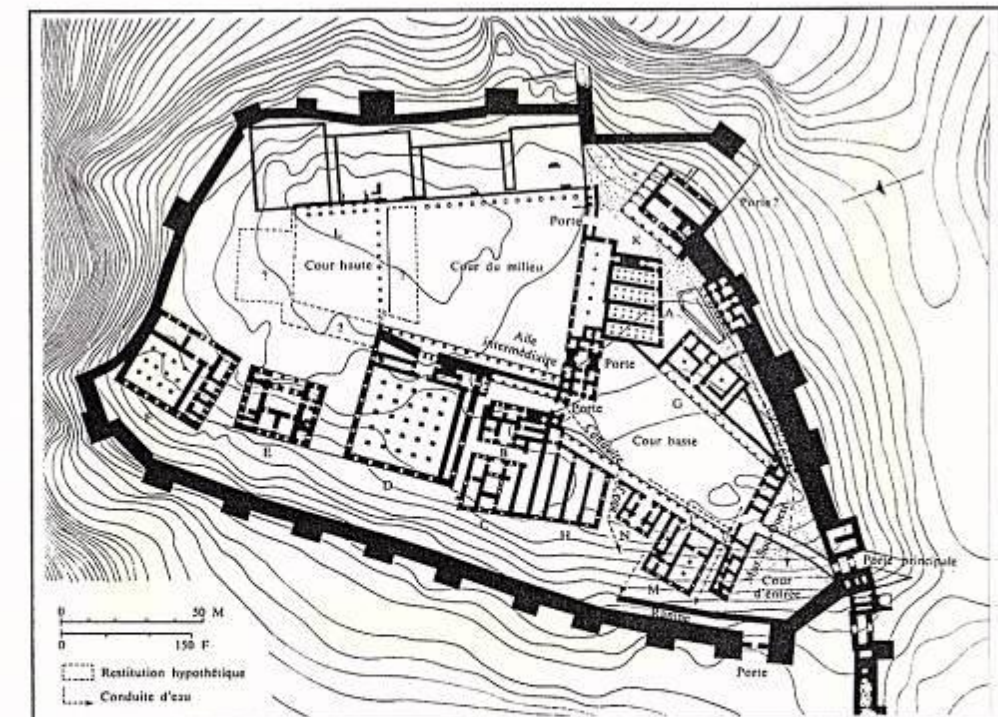


Figure 1.193 : Bogazköy, l'acropole de Büyükkale, plan d'ensemble du palais des grands rois, (-XIII^e siècle) (PARROT, 1.50).

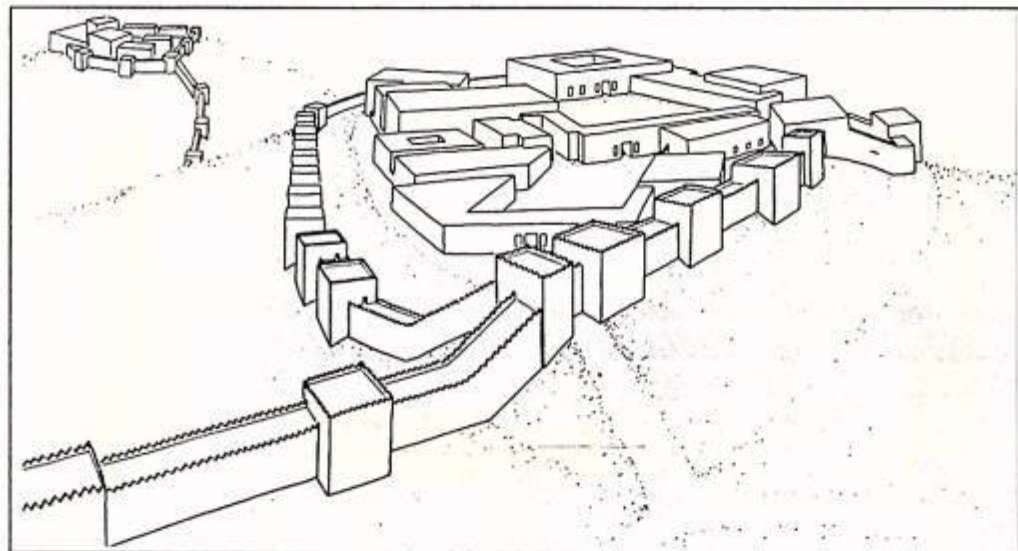


Figure 1.194 : Bogazköy, l'acropole de Büyükkale, ensemble du palais des grands rois, restitution, (-XIII^e siècle) (PARROT, 1.50).

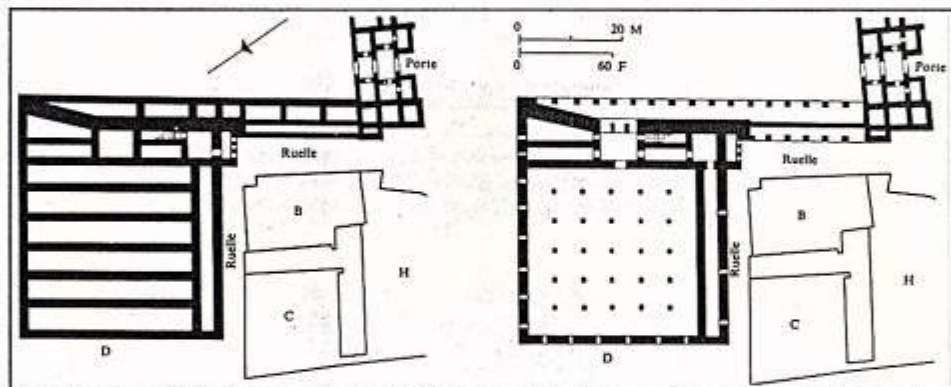


Figure 1.195 : Bogazköy, l'acropole de Büyükkale, palais des grands rois, plans du rez-de-chaussée (à gauche) et de la salle d'audience (à droite) (-XIII^e siècle) (PARROT, 1.50).

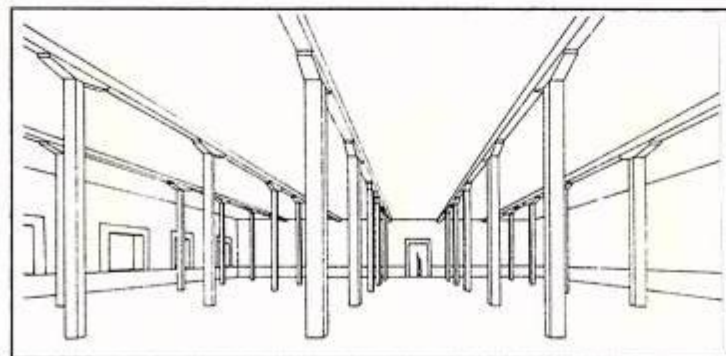


Figure 1.196 : Bogazköy, l'acropole de Büyükkale, palais des grands rois, restitution de la salle d'audience, (-XIII^e siècle) (PARROT, 1.50).

Par.3 : La statuaire hittite.

A côté des reliefs monumentaux intégrés à l'architecture, des petites statuettes démontrent, par ailleurs, le talent incomparable des Hittites dans la simplification des formes qui rappelle les recherches de la sculpture moderne. Un petit étendard en bronze et en argent, conservé au musée d'Ankara, représente un cerf haut de 37 cm qui provient de la tombe royale d'Alaç Hüyük. Tout est réduit à l'essentiel et un simple trou naguère incrusté tient lieu d'oeil. Une expression sereine illumine pourtant la tête de l'animal, emblème d'un culte hittite mal connu.

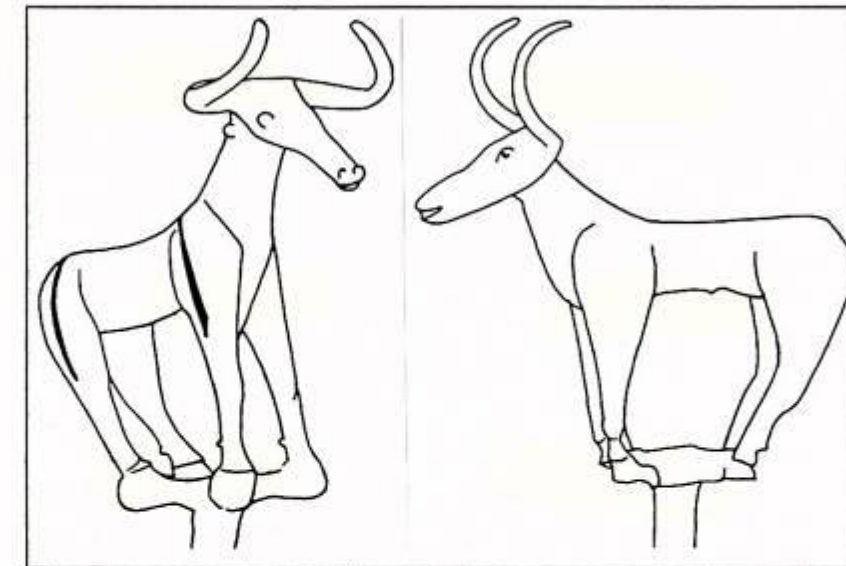


Figure 1.197 : A gauche, "étendard", H. 0,37 cm, bronze et argent provenant de la tombe royale d'Alaç Hüyük, musée d'Ankara (AMIET, 1.03, p. 173).

Figure 1.198 : A droite, "étendard", H. 0,365 cm, bronze et argent provenant de la tombe royale d'Alaç Hüyük (-2300), musée d'Ankara (AMIET, 1.03, p. 173).

NOTES :

CHAPITRE 4 : LES PAYS DU LEVANT.

Par.1 : Contexte général antérieur.

La façade méditerranéenne de l'Asie jouit d'un climat qui a incité l'homme à s'y établir dès les plus hautes époques. Dans le contexte du II^e millénaire qui voit la montée des empires au cœur des foyers mésopotamien, anatolien et égyptien, la côte levantine poursuit une existence originale et parfois dangereuse, tributaire qu'elle est d'un milieu géographique qui en fait un carrefour et le champ de bataille des empires voisins. Pays ouvert à toutes les influences, aux passages d'armées ou aux caravanes de marchands, le Levant a difficilement trouvé à s'exprimer, sauf par l'intermédiaire de formes extérieures. Il en résulte un art composite, avec assimilation des influences étrangères. Pourtant, derrière l'enchevêtrement des réminiscences, il y a une spécificité syrienne et même palestinienne, à partir du milieu du troisième millénaire jusqu'au -XIII^e siècle, notamment dans les formes de temple ramassé et massif en Syrie du Nord, allongé à l'antérieur et très proche du mégaron en Palestine. Les palais, moins originaux, ont pourtant des particularités qui rappellent ce qu'on trouvera en Crète : structure en pans de bois apparent, fréquence des colonnes et l'usage des moellons. Sous les coups des invasions des Peuples de la Mer, cette brillante civilisation est peu à peu remplacée par la constitution de petits royaumes rivaux et incapables de s'unir réellement malgré des alliances passagères.

Par.2 : La Phénicie.

A. : Généralités, contexte.

A.1. Cadre géographique.

La Phénicie est une étroite bande de terres de 20 km de long sur 30 km de large, resserrée entre la Méditerranée et les montagnes du Liban (3000 m). Seule la frange du littoral est propice à la culture, le reste n'est que ravins, rochers et forêts. Le rivage bénéficie de petites baies bien abritées avec promontoires, ce qui incita les peuples d'alors à trouver des débouchés du côté de la mer; ce qui en fit un peuple de marins et de commerçants.

A.2. Origine et extension.

Sémites cananéens, venus des côtes de l'Erythrée, les Phéniciens se fixèrent sur la côte méditerranéenne vers -2800. Ils s'éparpillèrent en différents centres qui ne formèrent jamais un état unique mais plutôt une mosaïque de cités qui souvent rivalisaient et guerroyaient entre elles. A tel point qu'on peut se demander si l'on est en droit de délimiter, à l'époque ancienne, une entité géographique appelée Phénicie. Le débat reste ouvert à ce sujet. Devenus maîtres de la mer de -1000 à -500, ils colonisent Chypre, Rhodes, les îles de la mer Egée et les rivages de la mer Noire, jusqu'aux pieds du Caucase.

Tyr deviendra un des plus grands marchés du monde. Les Tyriens auront des comptoirs en Tunisie (Utique), en Espagne (Cadix), au Maroc, en Grande-Bretagne et même sur les côtes de la Baltique. Une lutte de classes fit décroître sa puissance. En — 814, une révolte populaire oblige les riches marchands à s'exiler et fonder Carthage, la future rivale de Rome.

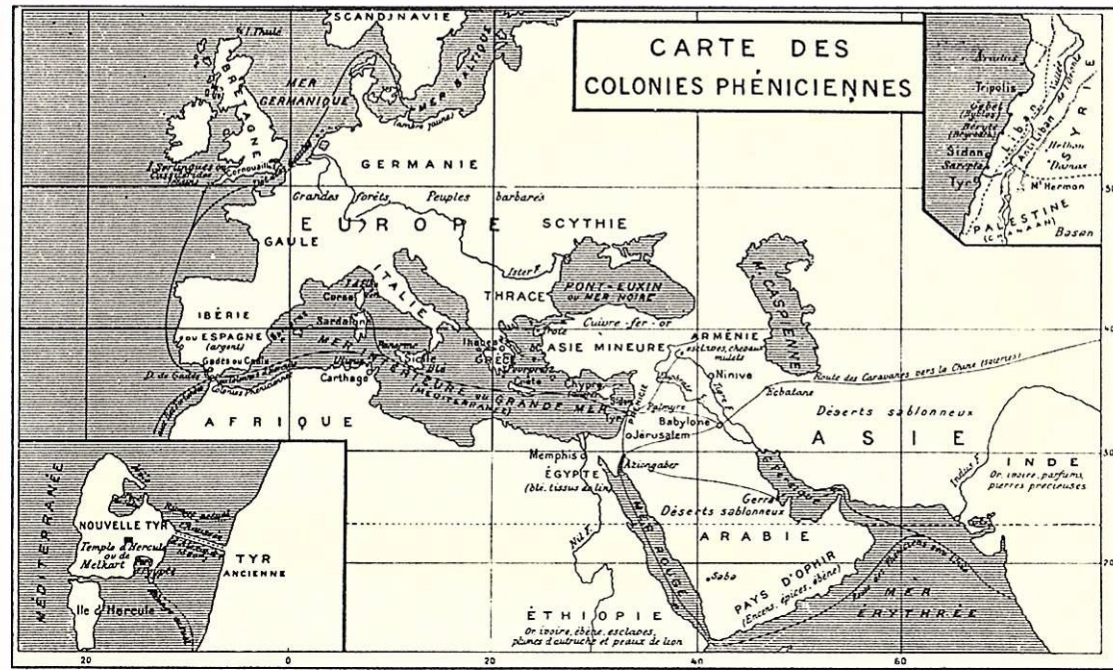


Figure 1.199 : Carte des colonies phéniciennes (SÉVERIN, 1.43).

L'origine du mot "phénicien" vient du grec "phoenix" qui signifie "rouge pourpre", couleur célèbre extraite d'un mollusque (murex) et qui servait à teindre les tissus par un procédé dont ils furent les inventeurs. Grands producteurs et exportateurs de pourpre, ces commerçants et marins cupides, rusés et déloyaux, avaient plutôt mauvaise réputation. Pour eux, tous les moyens étaient bons pour s'enrichir y compris la piraterie. Mais étaient-ils les seuls ?

B. Villes et architecture.

On comprend donc que la civilisation phénicienne soit essentiellement celle de la cité. Comme la future cité grecque, il s'agit d'une entité autonome, géographiquement restreinte et peu peuplée : une ville avec son port et la campagne environnante. Comme dans les autres régions du Levant, les cités ne peuvent rivaliser avec les grandes capitales mésopotamiennes, mais les monuments (comme les œuvres d'art) qui ont survécu témoignent à la fois de leur richesse, des influences subies et de leur éclectisme. Les plus connues furent, du Nord au Sud, Ougarit (Ras Shamra), Arad, Byblos, Beryte (Beyrouth), Sidon, Sarepta et Tyr. Tout comme les deux principales villes, Tyr et Sidon, ces cités-états indépendantes avaient chacune leur propre roi qui gouvernait avec sa famille.

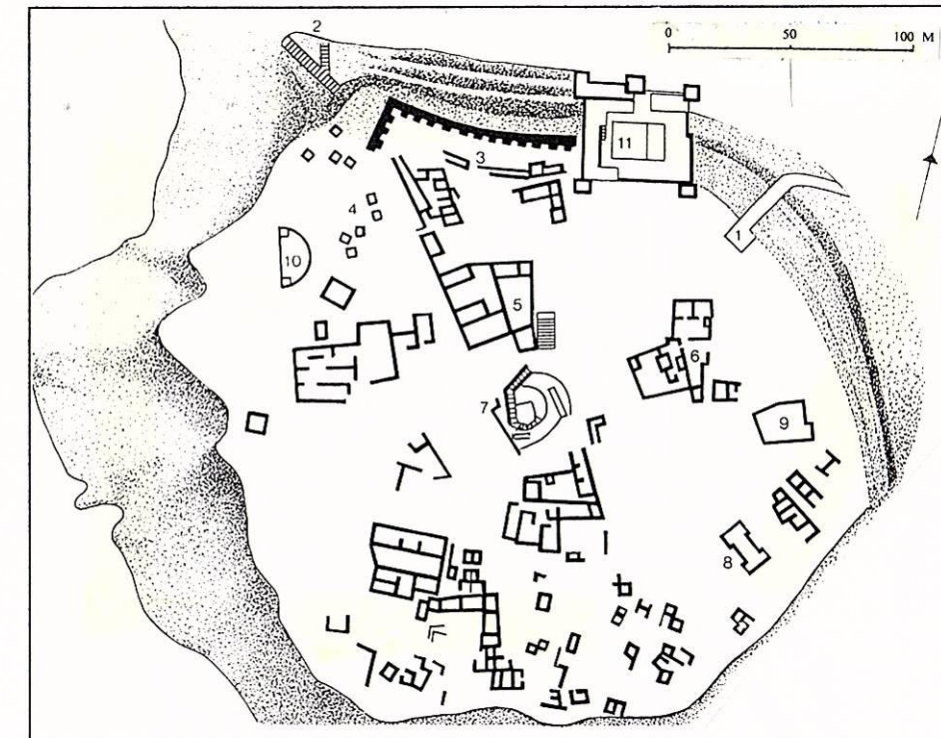


Figure 1.200 : Plan schématique de la ville de Byblos. En (1), Entrée principale de la ville (-III^e millénaire); (2), Poterne en direction du port (-III^e -II^e millénaire); (3), Rempart à redans (-III^e -II^e millénaire); (4), Nécropole royale (-II^e millénaire); (5), Temple de BALAAT GEBAL (-III^e millénaire); (6), Temple en forme de "L" (-III^e millénaire); (7), Lac sacré (-III^e millénaire à l'époque romaine); (8), Maison amorite (-XX^e siècle); (9), Temple aux obélisques (transposé et reconstruit, -XIX^e au -XVIII^e siècle); (10), Odéon romain (+II^e siècle); (11), Château des Croisés (+XIII^e siècle) (PARROT, 1.32).

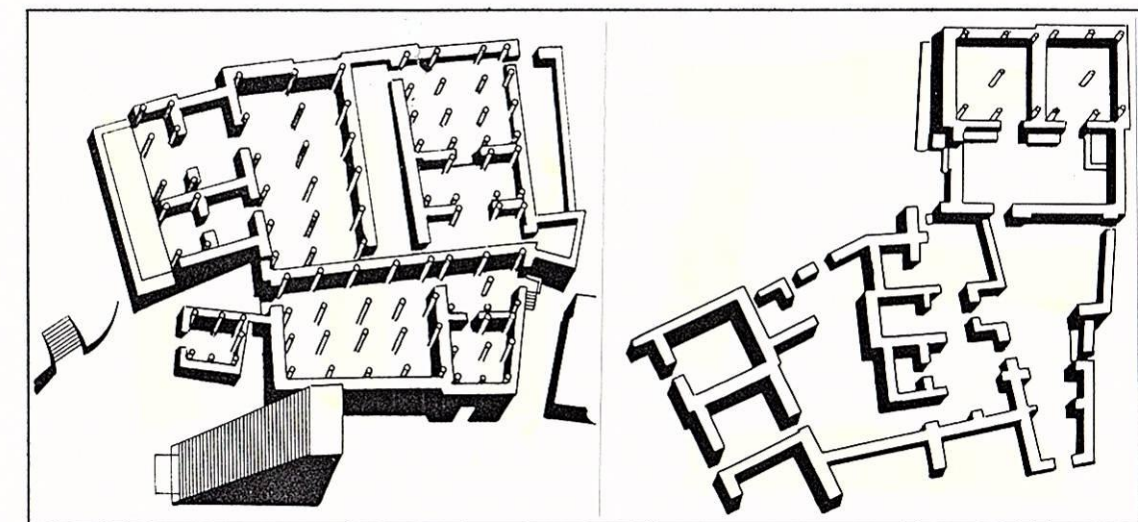


Figure 1.201 : Byblos. A gauche, temple de la Baalat Gebal, -III^e millénaire; à droite, temple en L, -III^e millénaire (PARROT, 1.32).

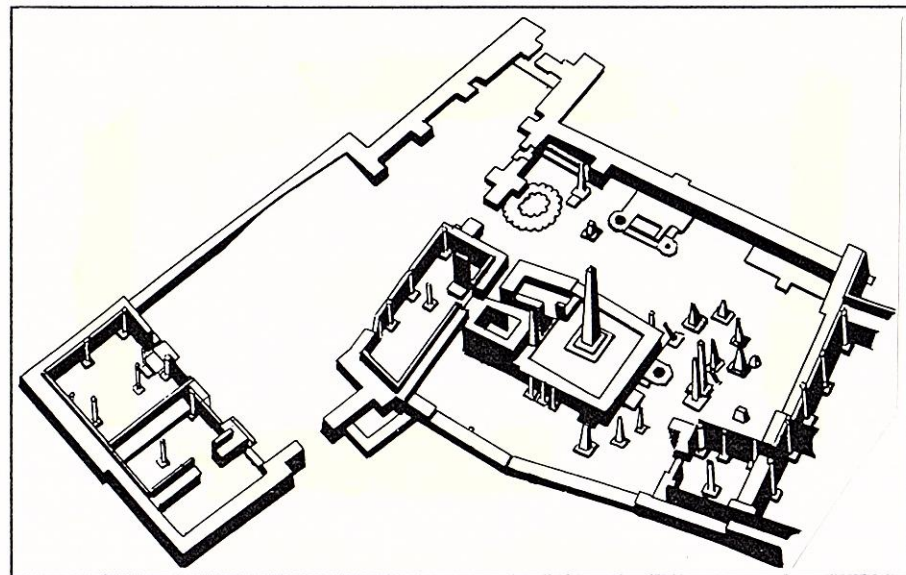


Figure 1.202 : Byblos, temple aux obélisques, restitution, (-XIX^e et -XVIII^e siècles) (PARROT, 1.32).

C. L'art phénicien.

L'art phénicien a longtemps été considéré comme peu original; "il s'inspire des modèles égyptiens et assyro-chaldéens, dont il est le plus souvent une contrefaçon" (SÉVERIN, 1.43).

Pourtant, les découvertes récentes de leur passage en Afrique du Nord, en Sicile, en Sardaigne ou en Espagne montrent qu'ils ont réalisé une synthèse originale entre l'Orient et l'Occident en apportant au second la sensibilité du premier. Les fouilles dans les nécropoles (notamment en Sardaigne) ont permis de découvrir des flacons de verre coloré, des pendentifs en or, des statuettes en bronze, des masques, des céramiques et des petites sculptures en ivoire. "Ce n'est pas le sens de l'art qui est absent, mais celui du classicisme. Les Phéniciens ont toujours voulu interpréter la réalité plutôt que de la photographier". (Pr. MOSCATI dans "Le Vif", 21 Avril 1988).

Par.3 : La Palestine.

A. : Généralités, contexte historique.

L'histoire du peuple hébreu commence avec la famille d'ABRAHAM, un clan de sémites araméens. Vers -1750, celui-ci quitte Our (Sumer) avec ses gens et ses troupeaux, traverse la Syrie et se fixe à Hébron dans la terre de Canaan. D'autres tribus vont même jusqu'en Egypte. Persécutés par THOUTMÈS III, les Israélites conduits par MOÏSE quittent l'Egypte (-1225), s'emparent de Jéricho et entreprennent la conquête de la "Terre promise". Les douze tribus d'Israël, éparses sur tout le pays, sont constituées de pasteurs et d'agriculteurs.

* Vers -1200, un accord politico-religieux pour protéger un sanctuaire central aboutit à la nomination du premier roi d'Israël (-1040) : SAÛL.

* Son fils DAVID conquiert Jérusalem, puissante forteresse cananéenne, et en fait sa capitale (-1006 à -966). Il fonde un grand état palestinien.

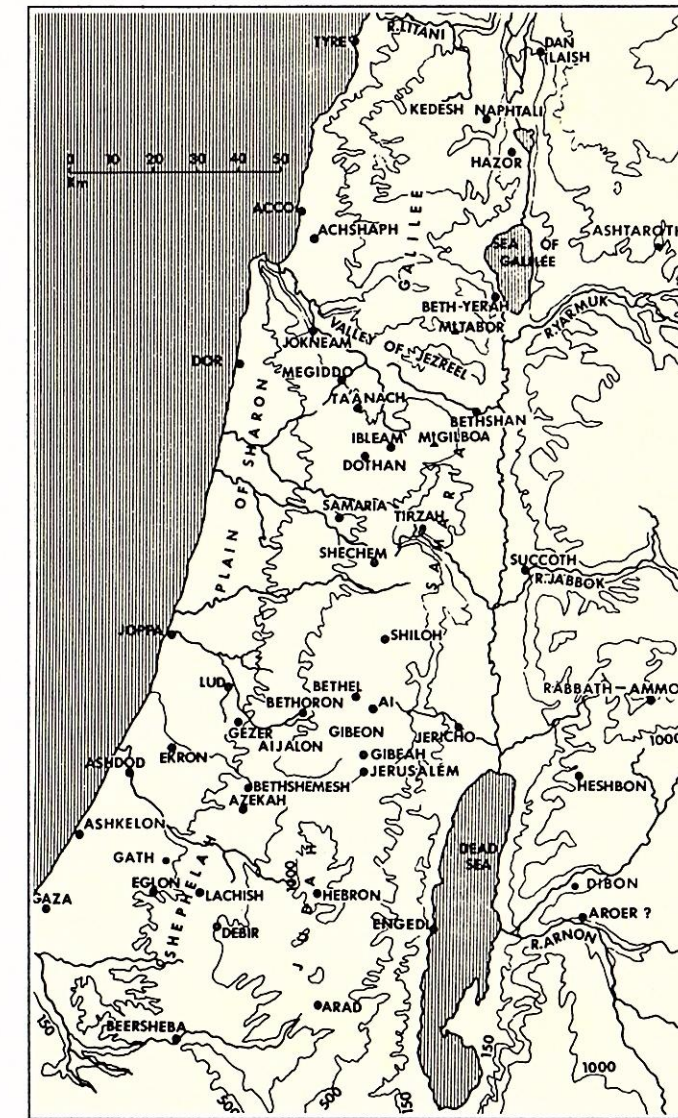


Figure 1.203 : Plan de la Palestine antique (LAMPL1.17).

* SALOMON (-996 à -926) s'enrichit en commerçant avec l'Arabie. Il construit le temple de Jérusalem dont l'ordonnance rappelle celle des temples égyptiens. Vers -935, l'unité politique s'écroule. Les dix tribus du Nord constituent le royaume d'Israël; les deux tribus du Sud, celui de Juda :

0.1. Royaume d'Israël (-926 à -722).

Construction de Samarie, ville fortifiée, capitale politique et religieuse, qui sera détruite par SARGON II (-722). Déportation vers la Mésopotamie. Israël devient province assyrienne.

0.2. Royaume de Juda.

Alliances et guerres avec le royaume du Nord. Conflits à l'extérieur. Jérusalem est prise et détruite par NABUCHODONOSOR II en -587.

De -568 à -538 : captivité de Babylone. Dispersion (diaspora) des Juifs. Plus tard, la Palestine fera partie du grand empire perse puis sera dominée par ALEXANDRE LE GRAND. Incorporée à l'empire romain par POMPÉE, Jérusalem est prise en -63. HÉRODE LE GRAND, nommé roi des Juifs par le Sénat romain, partagera son royaume entre ses fils. Après la révolte des Juifs en +70, Jérusalem est détruite par TITUS. Sous HADRIEN (+133), les Juifs doivent quitter la ville.

B. : Jérusalem : temple et palais.

Sous DAVID et SALOMON, la royauté lutte contre les sanctuaires locaux afin de monopoliser à son profit le prestige du culte et pour mieux surveiller les prêtres. La construction d'un temple fastueux favorisait donc la concentration du culte et ainsi le nombre des offrandes lors du pèlerinage annuel obligatoire (CROUZET, vol. 1, p. 248).

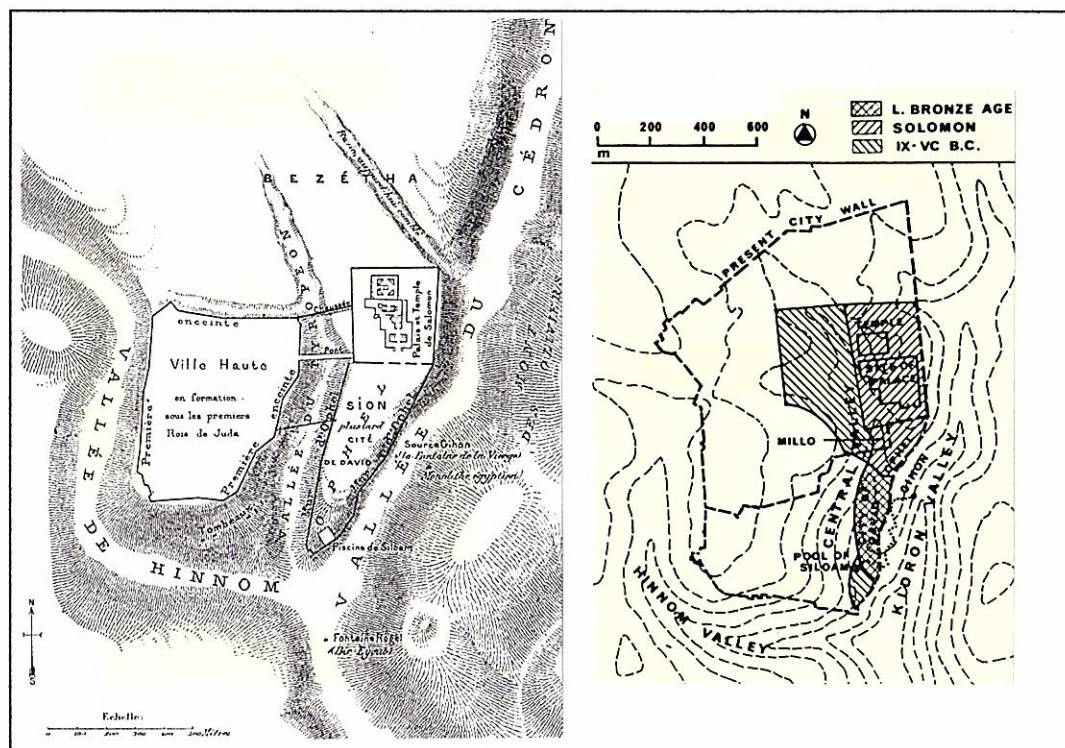


Figure 1.204 : Plan de Jérusalem et environs sous les premiers rois de Juda (CHIPIEZ, 1.36).

Figure 1.205 : Plan de la ville de Jérusalem (LAMPL, 1.17).

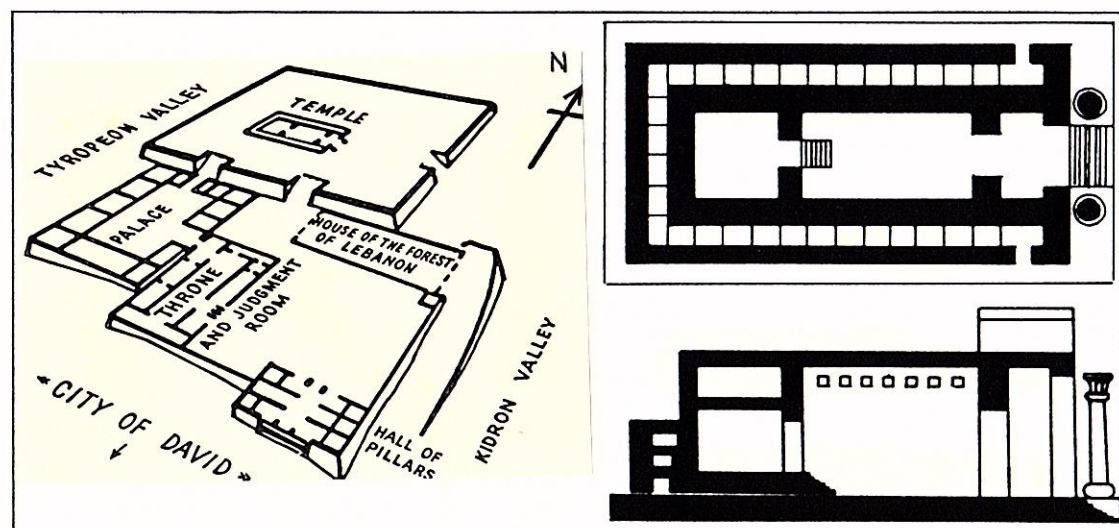


Figure 1.206 : Jérusalem, restitution schématique du complexe "temple-palais" (LAMPL, 1.17).

Figure 1.207 : Jérusalem, restitution du plan et de la coupe du temple bâti par SALOMON, (milieu du -Xè siècle) (AMIET, 1.03, p. 150).

La formule du temple "à antes", dérivée du mégaron, est adoptée par SALOMON au -Xè siècle pour le temple de Jérusalem. Cette formule qui sera adoptée en Syrie répond vraisemblablement à une certaine conception des rapports que l'homme entretient avec la divinité, considérée comme difficilement accessible puisqu'elle loge au fond du temple, dans l'endroit le plus secret et le plus sombre. La progression vers le sacré est probablement d'inspiration égyptienne : surélévation du sol et abaissement du plafond dans la cella. Pas ou peu d'originalité donc, que ce soit en architecture, en sculpture, ou en peinture. Rien ne se distingue des œuvres phéniciennes.

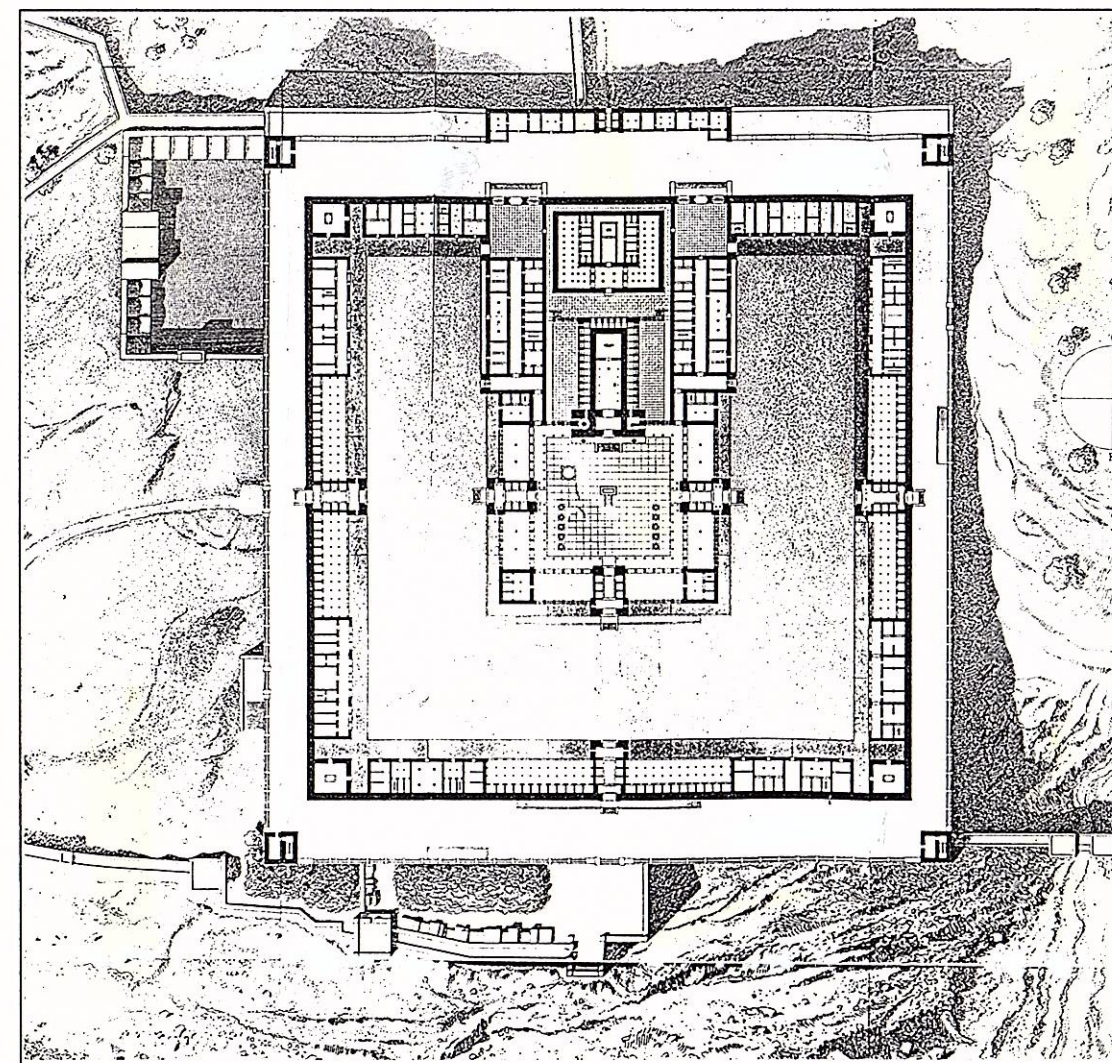


Figure 1.208 : Jérusalem, restitution en plan du complexe du temple sous SALOMON et ses environs (CHIPIEZ, 1.36).

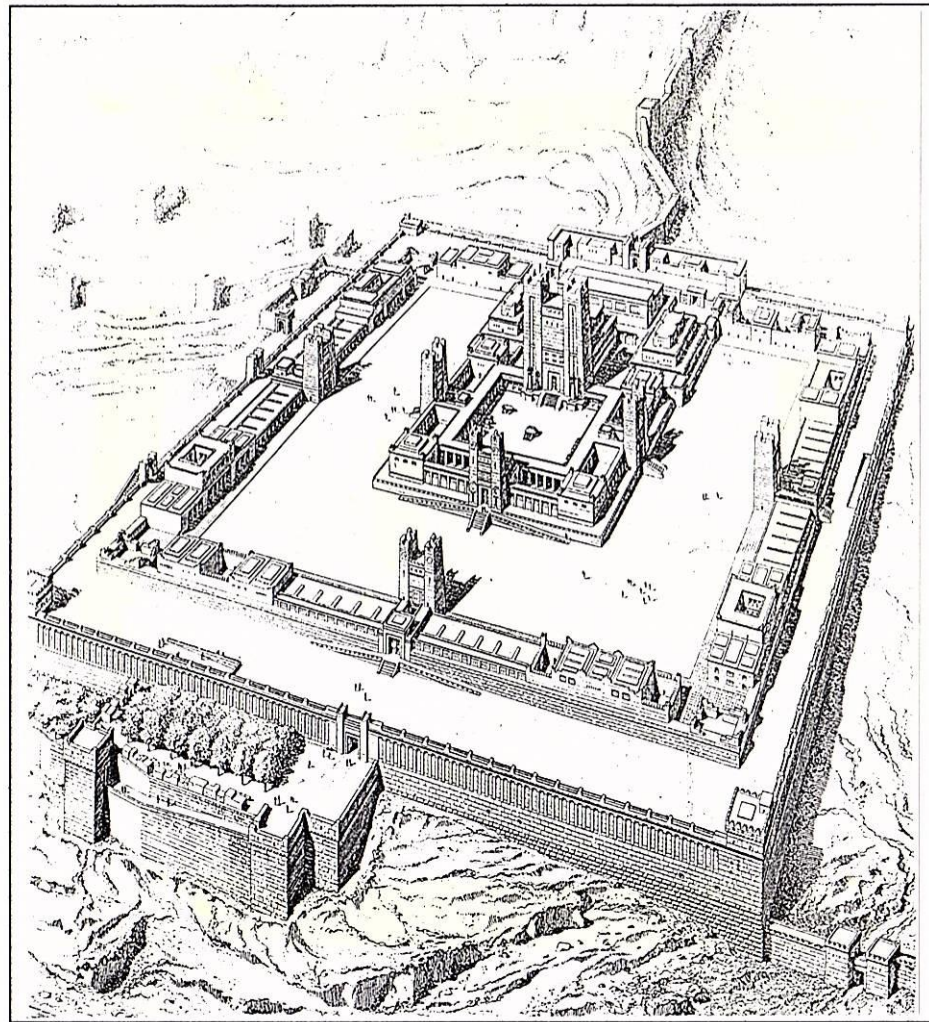


Figure 1.209 : Jérusalem, restitution en perspective du temple sous SALOMON (-996 à - 926) d'après la vision d'EZÉCHIEL (CHIPIEZ, 1.36).

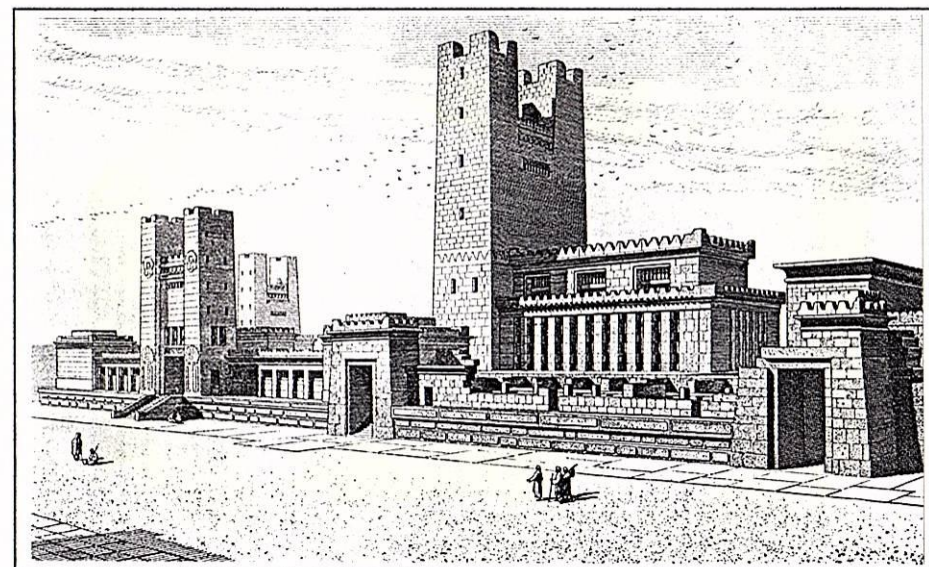


Figure 1.210 : Jérusalem, restitution en perspective du temple sous SALOMON (-996 à - 926). Vue latérale du temple et de l'enceinte du parvis des prêtres prise du nord-ouest (CHIPIEZ, 1.36).

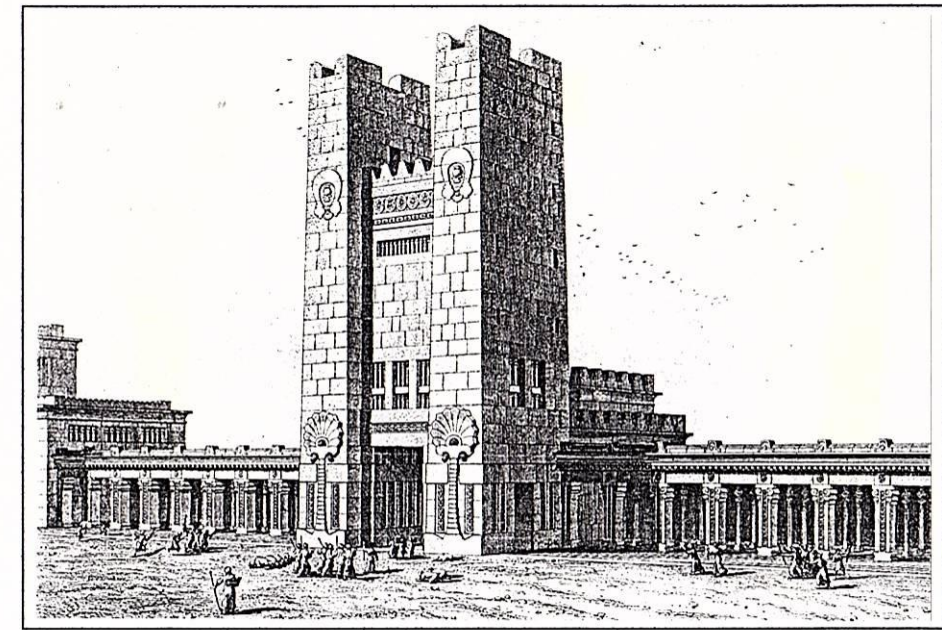


Figure 1.211 : Jérusalem, restitution en perspective du temple sous SALOMON (-996 à - 926), parvis d'Israël, la porte méridionale, vue prise du sud-ouest (CHIPIEZ, 1.36).

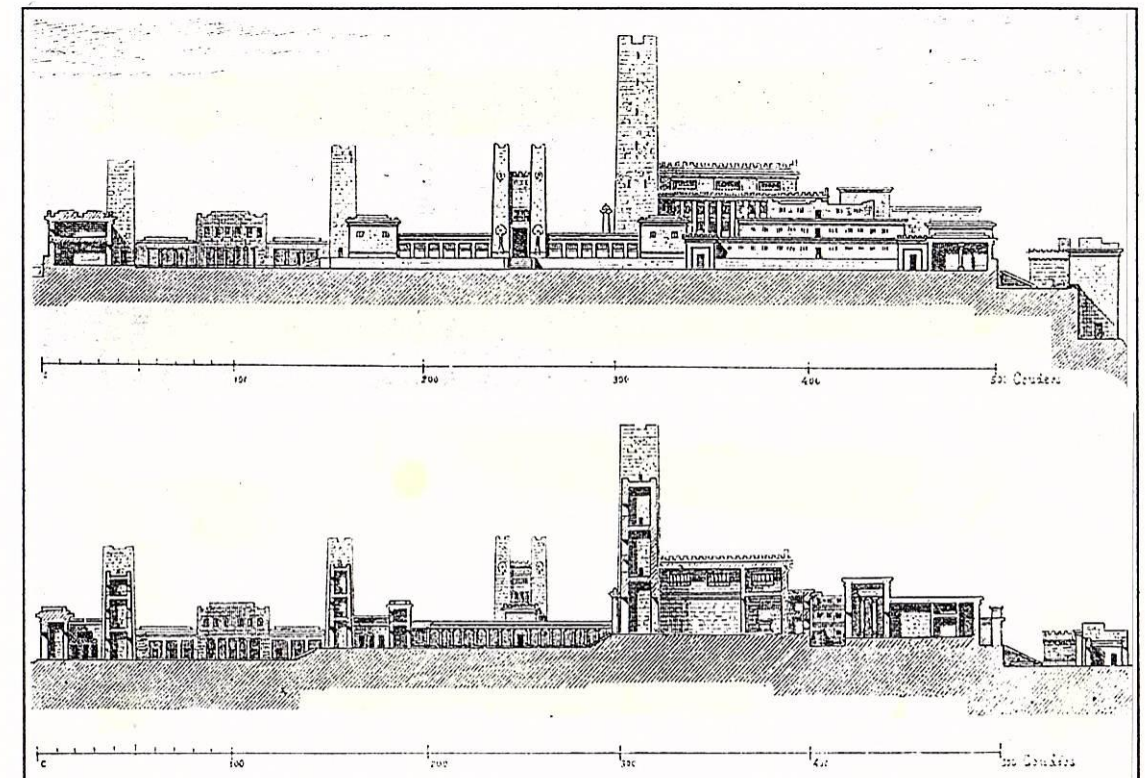


Figure 1.212 : Jérusalem, restitution en coupe du temple sous SALOMON (-996 à - 926); en haut, coupe longitudinale sur le parvis d'Israël du côté du temple; en bas, coupe sur l'axe longitudinal du temple (CHIPIEZ, 1.36).

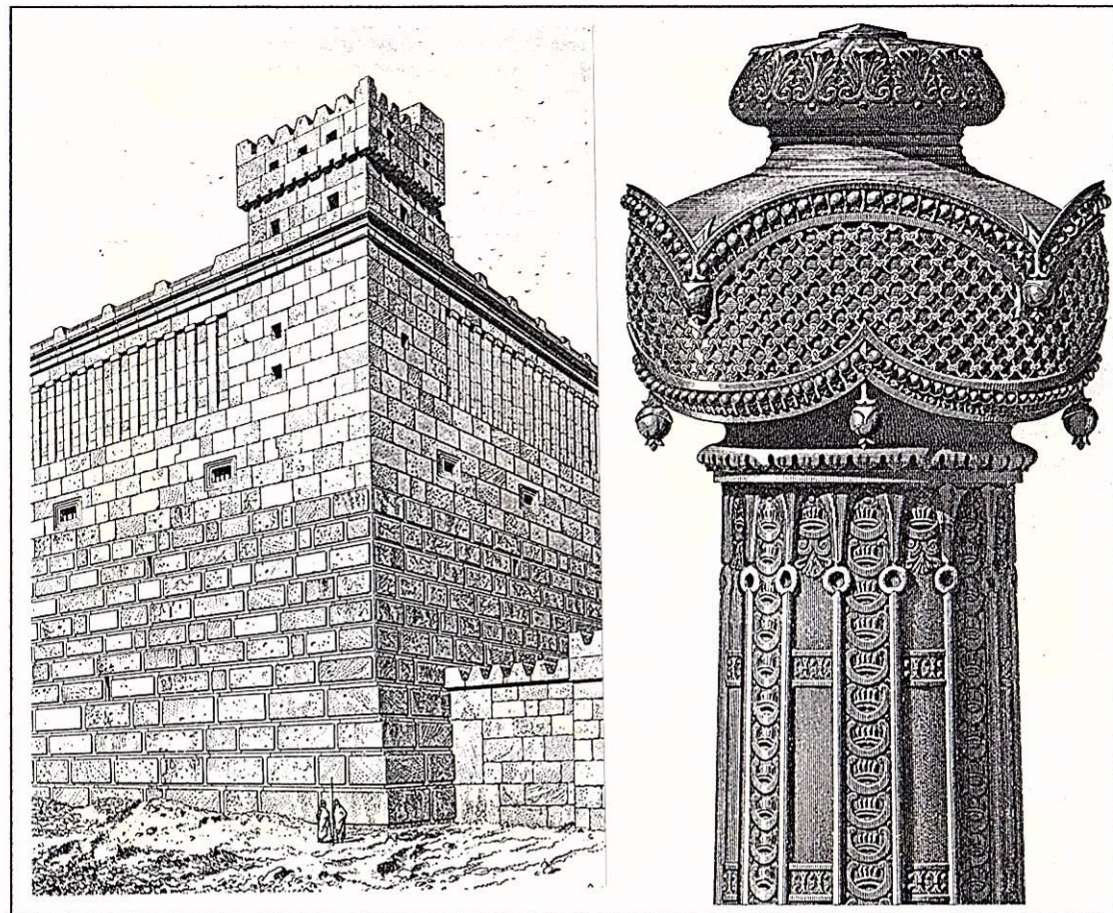


Figure 1.213 : A gauche, Jérusalem, temple sous SALOMON (-996 à - 926), muraille de la plate-forme du temple, angle nord-est (CHIPIEZ, 1.36).

Figure 1.214 : A droite, Jérusalem, restitution du temple sous SALOMON (-996 à - 926), chapiteau de la colonne en bronze, d'après les descriptions bibliques (CHIPIEZ, 1.36).

CHAPITRE 5 : LE PLATEAU IRANIEN.

Par.1 : Généralités et contexte.

A. Cadre géographique.

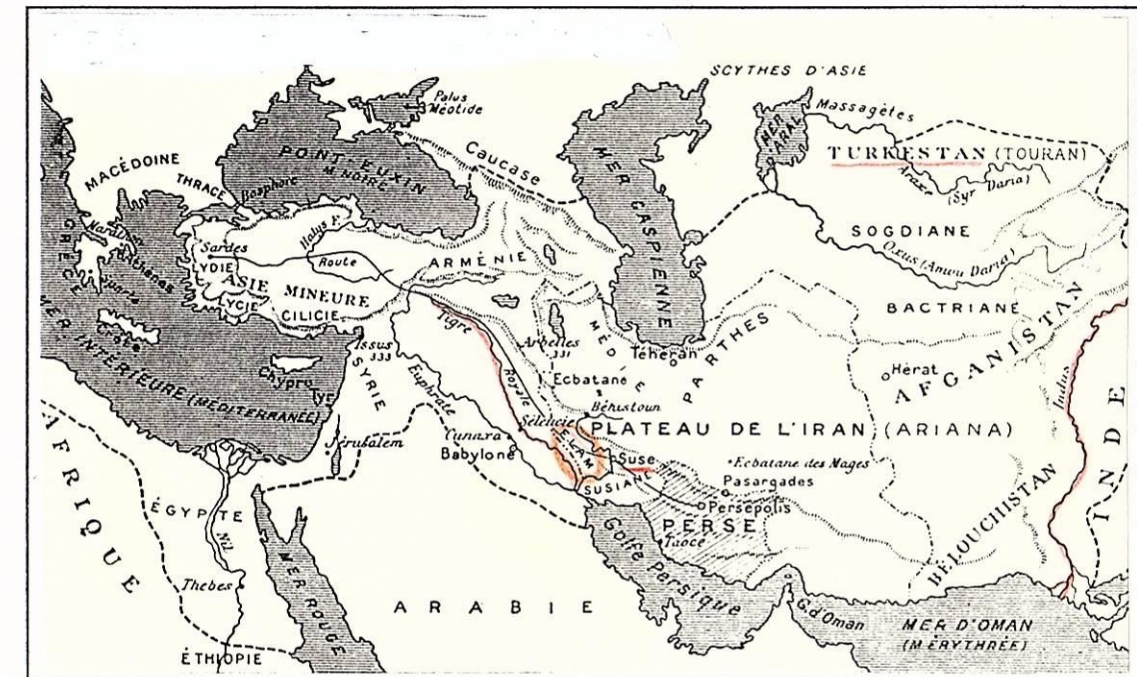


Figure 1.215 : Les civilisations du plateau iranien et l'empire des Perses (CHIPIEZ, 1.36).

Bordé de montagnes abruptes coupées de vallées encaissées, le plateau de l'Iran s'étend du Tigre à l'Indus. Au sud, il s'avance jusqu'au golfe Persique; au nord, il se perd aux confins des steppes du Turkestan. Le centre est presque désertique avec un climat excessif : hivers rudes, étés torrides. La température a des écarts très brusques : parfois 12°C au lever du jour et 65°C à midi. La végétation est maigre et peu variée : herbes rudes et broussailles. Seules, les vallées sont fertiles. Des forêts exubérantes couvrent les versants des montagnes.

B. Evolution générale de l'architecture monumentale.

A partir de l'extrême fin du -III^e millénaire, l'horizon mésopotamien est marqué par les hautes ziggourats, sans doute les lointaines descendantes des temples sur terrasses de l'époque d'Ourouk. Ces grands massifs de briques à plusieurs étages en retraits successifs sont bien connus grâce aux exemples célèbres d'Our et d'Ourouk, mais il ne faut pas oublier que toute grande ville mésopotamienne possédait une ziggourat. Les régions voisines de la Mésopotamie ne copièrent pas ces monuments typiques de la vallée des deux fleuves, à l'exception de la plaine élamite où se dresse encore la grande ziggourat de Tchoga Zanbil.

Cet édifice du -XIII^e siècle donne un excellent aperçu de ces entreprises gigantesques, ni temple ni tombeau, et dont les fonctions furent sans doute multiples. Au début du -II^e millénaire, les modes de construction des temples babyloniens sont précisés : le temple d'ISHTAR -KITITUM à Itschali (Diyala) en fournit un bon exemple (*Gd. Atlas, 03*).

Par.2 : Les Elamites.

A. Contexte.

Au bord sud du plateau de l'Iran, aux frontières de la Babylonie, s'étendait la région de l'Elam. Les prairies y étaient vastes pour les troupeaux mais les cultures moins riches que dans la plaine babylonienne à cause de la rigueur du climat. Alors que les tribus du plateau iranien n'étaient que des nomades, la population de l'Elam jouissait déjà d'une civilisation proche de celle de Sumer. A deux reprises, les rois de l'Elam firent des incursions dans la vallée du Tigre et de l'Euphrate :

- 1) Vers -1800, au temps d'HAMMOURABI, ils dominent la région de Larsa (Our).
- 2) Vers -1200, le roi SHOUTROUK-NAHHUNTE parcourt toute la Babylonie et rapporte à Suse, sa capitale, un butin de guerre prodigieux (notamment la stèle du fameux code de lois de HAMMOURABI). L'Elam résiste ensuite aux attaques assyriennes mais en -640, ASSOURBANIPAL s'empare de Suse, qui est pillée. Le pays est réduit à l'esclavage (*SÉVERIN, 1.43*). De par sa situation géographique, l'Elam a toujours oscillé entre, soit des rapports étroits avec la Mésopotamie, soit, au contraire, vers une insertion dans l'univers iranien (*CHÂTELET, 51, p. 35*).

B. Villes et architecture.

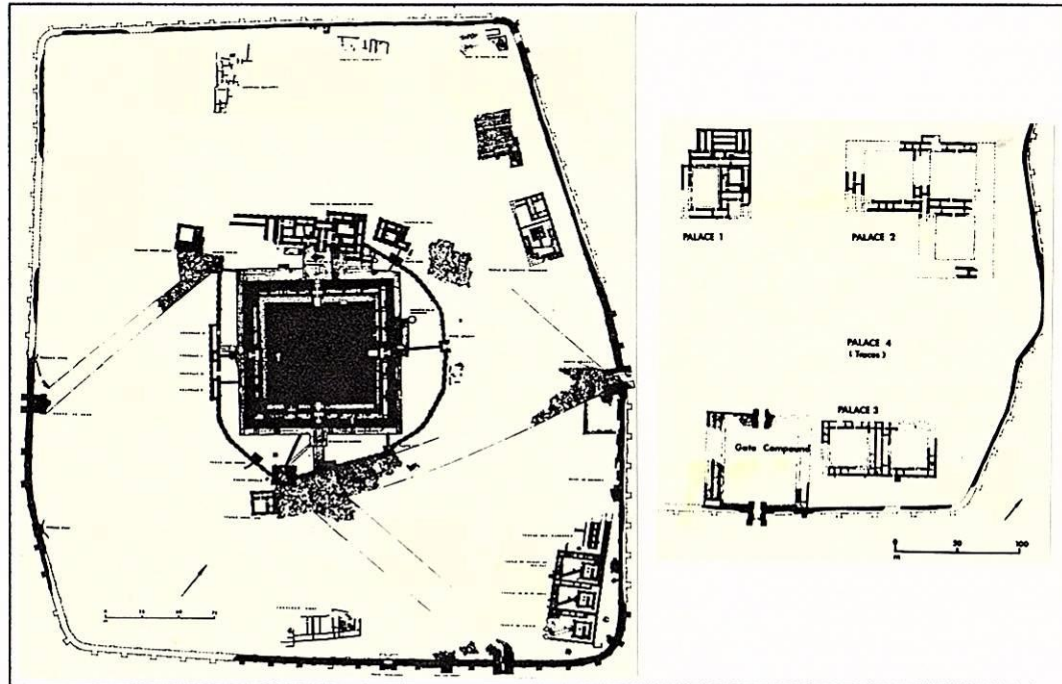


Figure 1.216 : Tchoga Zanbil, plan général de la ville avec au centre l'enceinte sacrée et la ziggourat (LAMPL, 1.17).

Figure 1.217 : Tchoga Zanbil, plan des palais 1, 2 et 4, (LAMPL, 1.17).

B.1. Dour Ountash (actuel Tchoga Zanbil).

1. La ville.

a) Contexte.

La ville a été fondée *ex nihilo* sous le roi élamite OUNTASHGAL, roi d'Anshanet de Suse, d'où le nom "al-Ountas" la ville d'Ountas (culture élamite myenne, vers -1500 à -1000). Elle est située à une trentaine de kilomètres au sud-est de Suse. Depuis sa destruction sous le règne d'ASSOURBANIPAL d'Assyrie (-668 à -630), elle ne fut plus habitée. De ce fait, les ruines de cette ville sont restées relativement intactes jusqu'à ce que les archéologues français y mettent à jour de grands bâtiments ainsi que de nombreuses pièces de mobilier.

b) Description.

Un mur d'enceinte entoure tout le territoire de la cité, d'une grandeur de 1200 x 800 m, au milieu duquel se trouve le témenos religieux, un sanctuaire principal presque quadrangulaire (400 x 400 m), entouré de murs à redants de tradition mésopotamienne. Son centre est constitué par la ziggourat à trois étages des dieux INSHUSHINAK et NAPIRISHA. Elle est entourée d'un mur courbé de façon irrégulière auquel sont adossées différentes maisons à cour dont le caractère sacré est presque certain. La ville qui devait s'étendre autour de cet énorme ensemble ne fut jamais construite, à l'exception de trois palais et d'un temple. Sous le palais principal ont été retrouvés les caveaux funéraires de la famille royale.

2. La ziggourat.

Cette ziggourat qui était haute de plus de 50 m a probablement été édifée dans la cour ouverte du grand temple carré qui constitue le premier niveau. Chaque étage, de plan rectangulaire, repose donc sur le sol. Elle possède des caractères originaux. A la nouveauté de la construction qui a été réalisée par pans verticaux et non par tranches horizontales comme c'était le cas en Mésopotamie, s'ajoute l'aménagement d'escaliers à l'intérieur de la tour et non à l'extérieur. D'ailleurs, ni les temples installés au pied de la ziggourat à l'intérieur de l'enceinte sacrée, ni les palais construits à quelque distance ne présentent d'affinités réelles avec la Mésopotamie voisine. Une pensée créatrice proprement élamite s'est donc développée.

Cette tour à étages, conservée encore sur 25 m de haut, est constituée de la façon suivante : sur un palier à allure de podium est érigé le premier étage à l'intérieur duquel on a découvert des pièces voûtées qui font le tour complet. La plupart de ces locaux servaient de dépôt aux offrandes votives et étaient accessibles d'en haut grâce aux escaliers insérés dans le massif de briques cuites liées par du mortier de chaux. Au milieu de chaque côté des quatre étages inférieurs, se trouve encastrée, dans un des retraits du mur, une petite entrée voûtée. Ces entrées étaient fermées par des portes en bois précieux, décorées de baguettes en verre qui leur donnaient une lumière magique. L'antichambre des escaliers abritait des animaux — notamment un taureau — gardiens en terre cuite émaillée. Derrière ces portes, des escaliers raides et étroits, allant d'une terrasse à l'autre, conduisaient vers le haut. D'autres pièces encore auraient servi de temples alors que des pièces sans marches étaient remplies de briques d'argile. Face au côté sud-est de la ziggourat se dressaient des installations de culte, autel et table d'offrande.

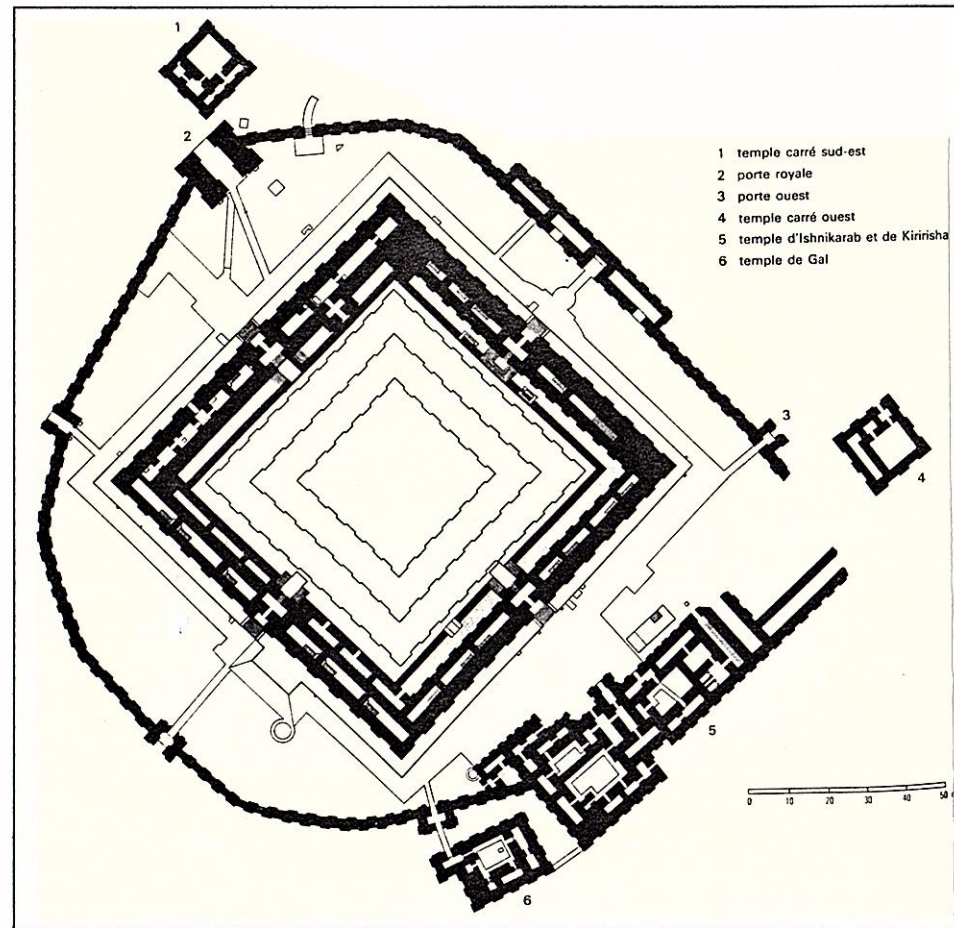


Figure 1.218 : Tchoga Zanbil, plan de l'enceinte sacrée avec la ziggourat, (Encyclopaedia universalis, "Elam").

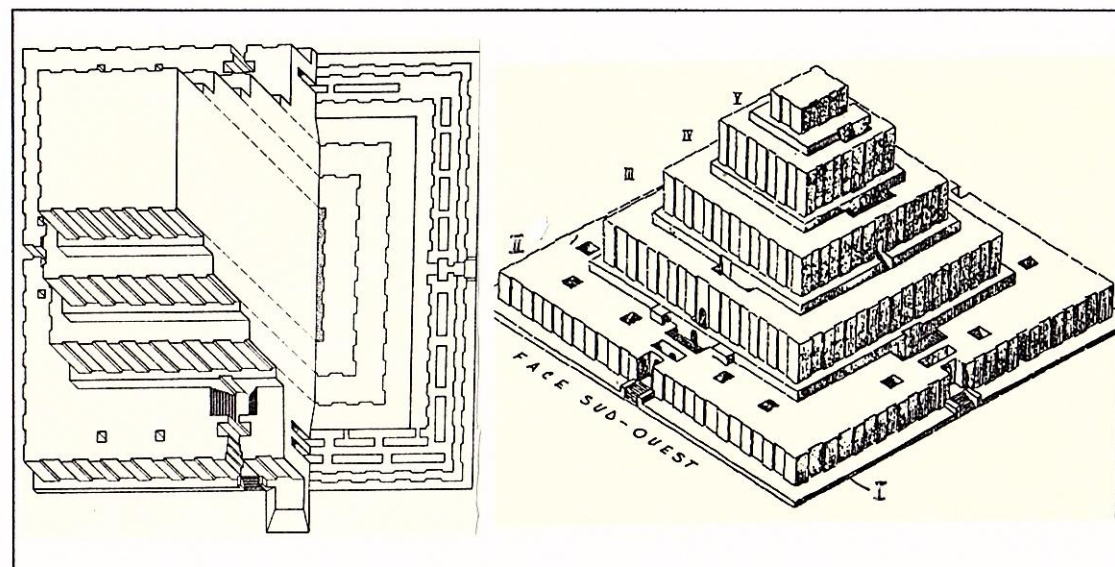


Figure 1.219 : Tchoga Zanbil, coupe et perspective de la ziggourat (HIRMER et Encyclopaedia universalis, "Elam").

3. Symbolisme.

a) La ville.

Cette ville devait donc être différente, à bien des égards, de l'urbanisme de ce temps. Elle apparaît comme l'ébauche au sol d'un grand dessein. Implantée sur une crête qui domine les plaines environnantes, elle est d'un plan parfaitement clair. Le diagramme initial, trois enceintes concentriques, séparées par de vastes espaces dégagés, est d'une simplicité savante aux lois prédéterminées. L'ensemble, en effet, est organisé rigoureusement en fonction du pôle central, la ziggourat. La réalisation complète devait traduire sur le terrain un modèle idéal qui visait à exprimer une conception structurée du cosmos et une volonté de hiérarchie de ses différents éléments. La cité est "image de l'univers" (*imago mundi*) qui gravite autour d'un centre conçu comme le lieu qui unit la terre au ciel.

b) La ziggourat.

On retrouve ce symbolisme dans la structure interne de la ziggourat elle-même. Des massifs, séparés entre eux par un léger vide, ceinturent le noyau central qui s'élève d'un jet jusqu'au sommet. La figure de l'axe du monde (*axis mundi*) est représentée par cette tour qui s'élève comme une montagne. Ce qui devait être d'abord un sanctuaire en l'honneur du dieu de Suse — avec ou sans ziggourat — est devenu, plus tard, le lieu saint de tout le monde élamite. Les sanctuaires mineurs, construits en annexe, représentaient probablement les diverses provinces de la confédération élamite que les souverains voulaient unie et hiérarchisée. Le symbolisme religieux était ainsi étroitement lié à une volonté politique. Sanctuaire national, lieu de rassemblement des tribus du Grand Elam plutôt que ville royale ou capitale éphémère, cette hypothèse rendrait mieux compte du sentiment d'inachevé qui se dégage de ces vestiges (STEVE, RA, p. 63).

B.2. Suse.

Les fouilles ont révélé que cette ville était presque aussi ancienne que les cités mésopotamiennes. Elle fut la proie d'ASSOURBANIPAL en -646 et ses habitants furent déportés en Palestine.

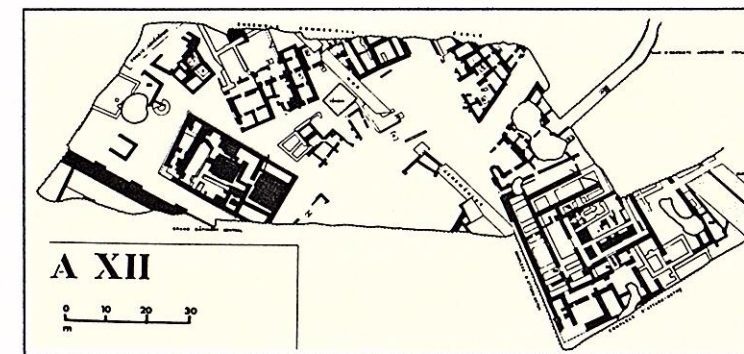


Figure 1.220 : Détail du plan de la ville de Suse; niveaux A XII du Tell III (LAMPL, 1.17).

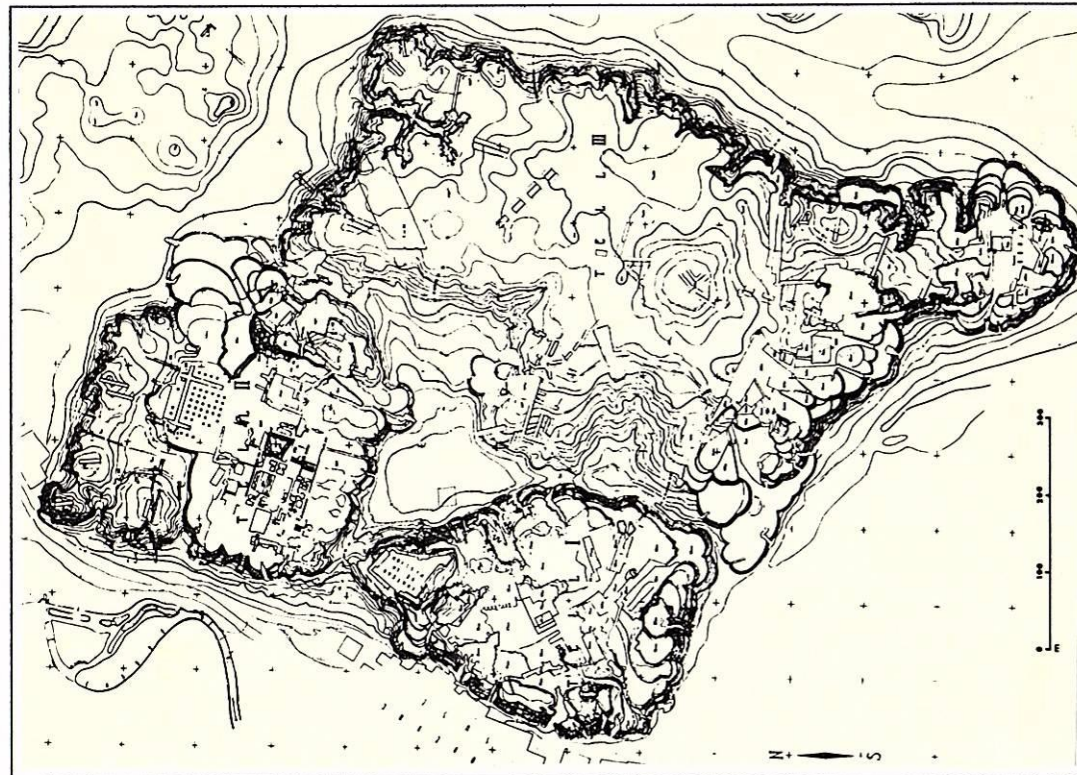


Figure 1.221 : Plan de la ville de Suse (Shusham-Shush); on y voit le Tell I en bas, le Tell II au centre et le Tell III au-dessus (LAMPL, 1.17).

Par.3 : Le royaume des Mèdes.

Contexte.

Vers -1500, des peuplades aryennes déferlent sur l'Asie antérieure et le plateau de l'Iran. Les uns traversent l'Indus et occupent les plaines fertiles du Penjab : ce sont les Indous. D'autres s'établissent au Turkestan. Enfin, les Mèdes se fixent au sud-ouest de la mer Caspienne vers -1100. Les Perses, quant à eux, iront vers le Sud dans les hautes vallées du Fars, aux abords du golfe Persique.

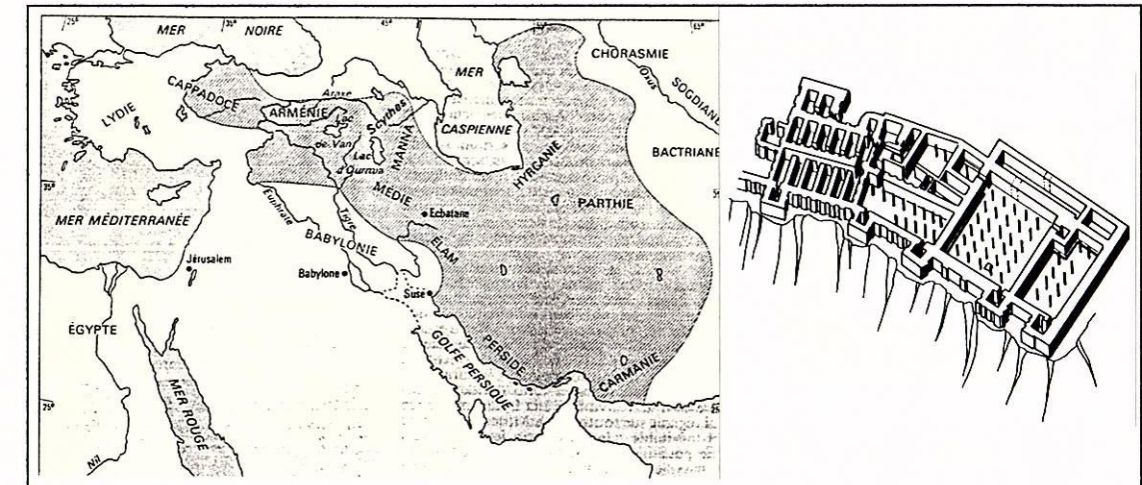


Figure 1.222 : Plan du royaume mède à la première moitié du -VI^e siècle (Encyclopaedia universalis "Mèdes").

Figure 1.223 : Plan d'un palais mède à Godin Tépé (Médie), -VIII^e, -VII^e s. (AMIET, 1.03, p. 22).

D'abord soumises aux rois de Ninive, les tribus mèdes sont unifiées en un royaume vers -650. CYAXARE (-625 à -585) employa les premières années de son règne à organiser ses armées sur le type assyrien, en différents corps spécialisés. Aidé par un gouverneur de Babylone dans sa révolte contre l'Assyrie, le roi mède put partager avec son allié babylonien l'empire assyrien vaincu. CYAXARE obtint, comme zone d'influence, l'Arménie et l'Asie mineure jusqu'aux frontières de la Lydie. Renversé par CYRUS roi des Perses, ASTYAGE fut le dernier roi de la Médie au -VI^e siècle.

Par.4 : Les Perses Achéménides.

A. Le contexte général.

Originaire de l'ouest et du sud-ouest de l'Iran, la dynastie perse achéménide a régné sur un immense empire après les conquêtes de CYRUS entre -550 et -529, et jusqu'à sa destruction par ALEXANDRE LE GRAND en -330. Après la conquête de la Lydie de CRÉSUS (-546), la Babylonie (-539) et tout l'Iran oriental, CYRUS s'avance en Ionie jusqu'à l'Égée et jusqu'aux cités grecques de la côte. Par son esprit de tolérance religieuse et politique à l'égard des populations vaincues, il parvient à les associer à son entreprise. Pour la première fois, une dynastie entreprend de conquérir le monde par la diplomatie plutôt que par la force brutale. Loin d'anéantir les peuples vaincus au fur et à mesure de ses conquêtes, elle respecte leur identité, capte leurs ressources à son profit et se coule dans le moule qu'ils proposent. Ainsi, dans le domaine religieux, l'autorité suprême du dieu iranien AHURA-MAZDÂ est proclamée mais le souverain achéménide est aussi fils de RÊ en Égypte, élu de MARDOUK en Babylonie, protecteur des Juifs et des propriétés d'APOLLON (CHÂTELET, 51). C'est ainsi que CYRUS permit aux élites juives exilées sur les rives du fleuve de Babylone de rentrer à Jérusalem et d'y reconstruire le temple détruit par NABUCHODONOSOR.

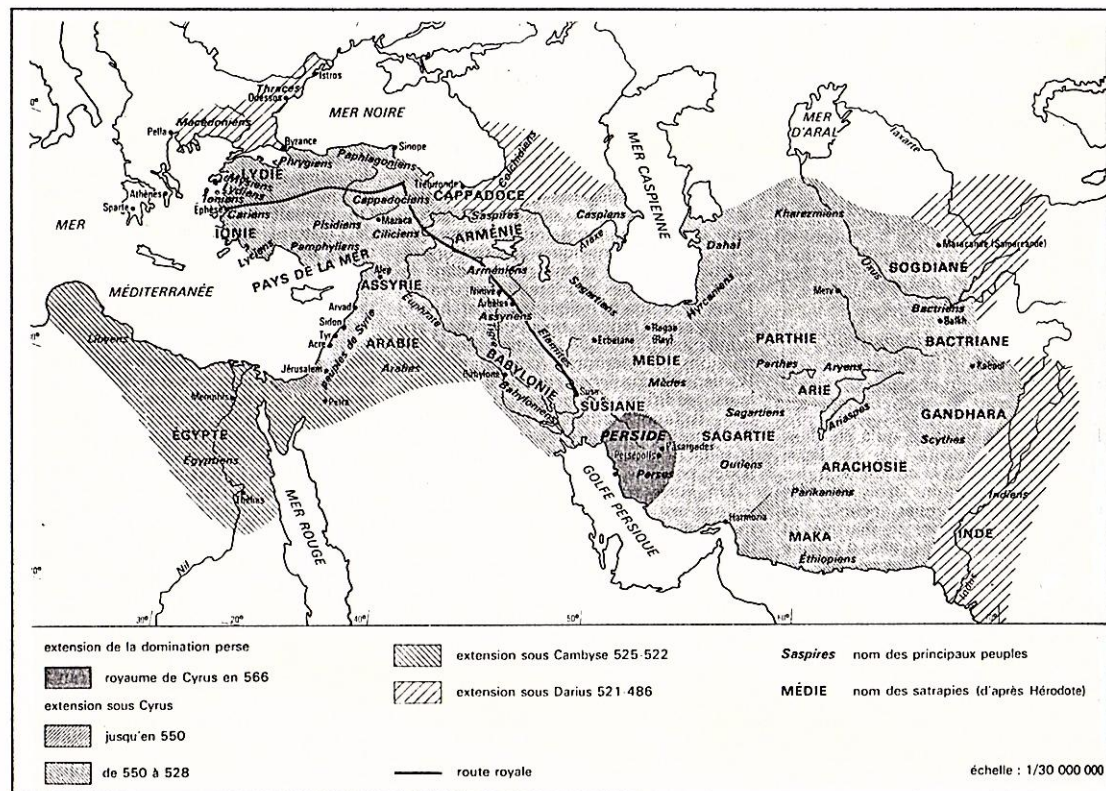


Figure 1.224 : Extension de la domination perse (Encyclopaedia universalis "Achéménides").

Après d'autres conquêtes extérieures et des luttes internes, DARIUS, élu roi en -521, rétablit l'ordre dans le pays. Soucieux d'efficacité, il réorganise les voies de communication existantes et en crée de nouvelles. La célèbre voie royale, décrite par HÉRODOTE, reliait Suse à Sardes, facilitant ainsi l'accès allant de la mer Égée jusqu'au golfe Persique.

Ces 2.400 km de route gardée, entretenue, aménagée aux passages difficiles, dotée de relais avec des chevaux frais, permettait de faire parvenir un message en une semaine au lieu des 90 jours nécessaires à une caravane. On lui doit aussi une voie maritime qui deviendra un jour le canal de Suez.

Devenu maître de l'Asie antérieure et de l'Égypte, il ambitionne de conquérir l'Europe. Ce premier duel entre l'Orient et l'Occident (la Grèce) évolua en faveur des Grecs (à Marathon en -490 puis à Salamine en -480), sous XERXÈS Ier.

Sous ARTAXERXÈS Ier, la puissance des Perses commence à décliner. Vers -330, le dernier roi des Perses est vaincu par ALEXANDRE LE GRAND. L'Europe triomphait de l'Asie. Avec la fin des Achéménides, une période s'ouvrait dans l'histoire du monde. La dernière des grandes civilisations de l'Orient, ancienne héritière des plus vieilles traditions de l'Asie antérieure, refermait l'ensemble de ce chapitre avant que la vague de l'hellénisme et l'expansion romaine ne viennent bouleverser profondément les données du vieux monde et affirmer, au moins provisoirement, la victoire culturelle de l'Occident (CHÂTELET, 51). Par l'organisation centralisatrice et libérale de leur "empire universel", les Perses inaugurèrent l'œuvre administrative que l'empire romain allait porter à sa perfection (SÉVERIN, 1.43).

B. Conséquences sur l'art et l'architecture.

B.1. Généralités.

En quelques décennies après l'accession au trône de CYRUS (-559), l'art perse achéménide se traduit donc comme la première manifestation d'un phénomène sans précédent dans l'histoire du monde, celui d'un art impérial délibérément pacifique et supranational. Dans l'entreprise gigantesque d'un empire mêlant à la fois le respect des conquêtes locales et l'imposition d'un pouvoir rigide et contraignant, l'architecture et les arts plastiques jouent un rôle fondamental. A une nouvelle forme de domination correspond un langage nouveau. Au roi des rois il faut un art des arts, éclectique dans ses sources mais sans ambiguïté dans ce qu'il proclame, bref, un art de propagande (CHÂTELET, 51). Assimilant et transformant des courants artistiques qui fleurissaient depuis longtemps chez ses voisins, la Perse sous les Achéménides se révèle une civilisation ayant produit un art sans doute éclectique mais non exempt d'harmonie grandiose. La splendeur des capitales en témoigne : Suse somptueuse, caprice inachevé de Pasargades; merveille unique de Persépolis, l'une des plus puissantes créations d'urbanisme de l'histoire (Gd. Atlas, 0.3). Grandeur et élégance se sont traduits, non pas dans les temples que la religion leur interdisait d'édifier, mais dans des palais et tombeaux pour lesquels les influences égyptiennes, syriennes, assyriennes et médiques n'enlèvent rien à leur splendeur. Pour la première fois dans l'histoire, en effet, la religion n'occupe plus la première place : statues, temples, autels, sanctuaires sont exceptionnels. Pourtant, il ne faut pas oublier le substrat religieux sur lequel s'appuie l'idéologie royale. Le roi est le représentant du dieu majeur AHURA-MAZDÂ. Tout part de lui et converge vers lui. Il est la tête des peuples et le centre de l'empire et par conséquent la capitale est là où il se trouve. En ce sens, toutes les réalisations achéménides peuvent être considérées comme autant d'actes religieux puisque, directement soumis au religieux, le politique participe de la grande œuvre de rénovation (CHÂTELET, 51).

B.2. Les palais.

Dépourvus de traditions architecturales, les architectes achéménides durent souvent faire appel aux artisans de différentes nations de l'empire. Cet éclectisme apparaît dès les premières constructions royales, notamment à Pasargades. Pourtant, l'emploi fréquent d'énormes blocs monolithes, par exemple, dans lesquels on taillait l'encadrement des fenêtres ou des niches jusqu'au maximum de hauteur compatible avec les dimensions de la pierre, atteste l'originalité de l'Iran.

Bâti sur des terrasses taillées à même le roc aplani, ces palais sans étages renfermaient une multitude d'appartements, de cours intérieures et de salles hypostyles ("apadanas") dont les plafonds en bois peint étaient supportés par de hautes colonnes de bois ou de pierre. On accédait à cet ensemble de palais par un vaste escalier à deux doubles volées symétriques. Au-delà d'un propylée monumental — dont les entrées étaient défendues, à la mode assyrienne, par des taureaux androcéphales ailés — on débouchait sur une vaste esplanade où se dressaient les bâtiments officiels et les palais d'habitation (*Grand atlas*, 0.3).

C. Villes et architecture.

C.1. Pasargades.

1. Contexte.

La première capitale achéménide s'élève, si l'on en croit STRABON, sur les lieux mêmes de la victoire de CYRUS sur les Mèdes, à savoir dans la haute plaine intérieure du Fars. La construction des monuments dura pendant tout le règne.

2. La ville.

La ville était un enclos, un vaste espace entouré de murs dont les bâtiments, très dispersés, n'occupaient qu'une faible surface. On y a trouvé des bassins, des canaux d'irrigation et deux petits pavillons qui laissent deviner le caractère du premier de ces "paradis" iraniens dont le nom local signifie "jardin des élus". Cette importance du jardin fournit une des clés de l'art achéménide, peuple récemment sédentarisé et encore empreint des traces de leurs errances. Rêve de nomade, le jardin propose son monde clos, sa nature domestiquée, l'ombre de ses arbres et la proximité d'une eau toujours offerte. C'est sur ce jardin que s'ouvraient les palais (*CHATELET*, 51).

3. Monuments.

a) La terrasse.

On a retrouvé les restes d'une vaste terrasse de 230 m de long adossée à une colline et soutenue par un mur de 12 m de haut et dont la base rappelle la taille, l'assemblage et le bossage des temples ioniens. On s'accorde à penser que des équipes d'ouvriers grecs soient venus y travailler, après le chantier du temple d'ARTÉMIS à Ephèse. Le palais de CYRUS n'est pas construit sur la terrasse, mais en contrebas.

b) Les palais.

Les palais sont basés sur le principe de l'utilisation grandiose de la salle hypostyle. L'influence de l'art ionien est perceptible dans la taille remarquable des blocs calcaires et le remplacement des poteaux de bois par de belles colonnes en pierre.

CYRUS venait de s'emparer de la Lydie largement hellénisée qui entretenait d'étroites relations avec les cités ioniennes. Un jeu de contrastes entre pierre noire et pierre blanche ajoute à la beauté des formes. Porte monumentale, salle d'audience, palais résidentiel, ainsi sont posés les trois éléments constitutifs du palais achéménide que l'on retrouvera à Persépolis.

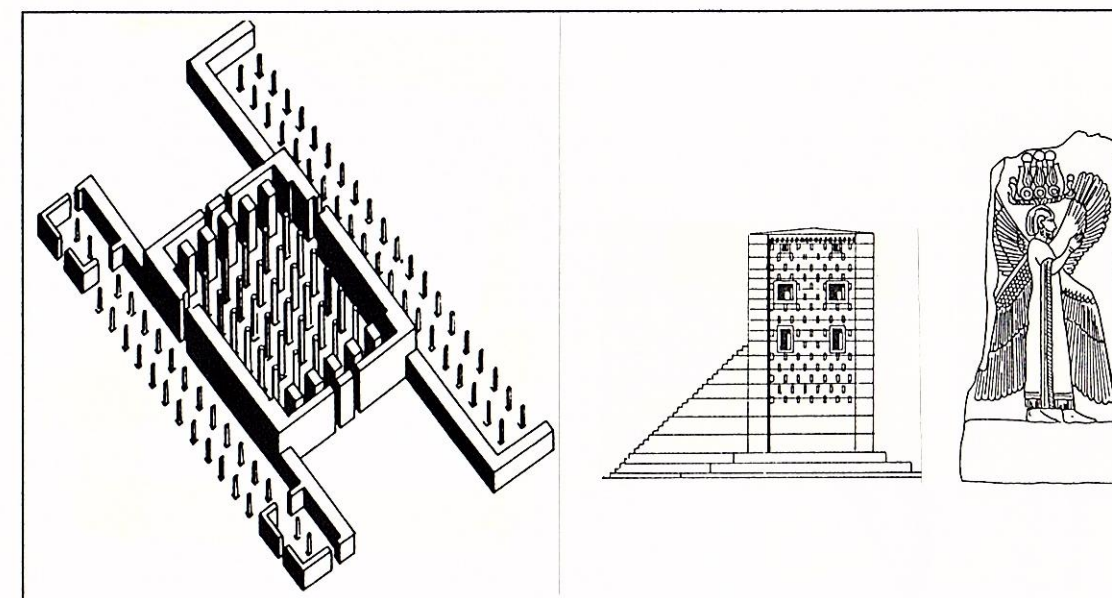


Figure 1.225 : Pasargades, palais-résidence de CYRUS II, vers -535 (AMIET, 1.03, p. 23).

Figure 1.226 : Pasargades, temple en forme de tour, vers -535 (AMIET, 1.03, p. 23).

Figure 1.227 : Pasargades, stèle du Génie ailé, gardien du passage de la porte monumentale du palais de CYRUS, vers -535 (AMIET, 1.03, p. 23).

Le palais P est sans doute le plus récent des trois palais de Pasargades et a dû être construit après -539. Ici, apparaissent pour la première fois les tores à cannelures horizontales, trahissant de nouveau l'influence ionienne. La salle hypostyle de 31,10 m de long sur 22,10 m de large, était constituée de cinq rangées de six colonnes en pierre qui devaient supporter un plafond en bois. Le décor sculpté trouve sa place là où la pierre s'est rendue indispensable : dans l'encadrement des portes et leur passage. L'élément le mieux conservé est la stèle du "génie ailé" qui ornait l'une des portes latérales des propylées monumentaux.

c) Le tombeau de CYRUS.

Au sud du palais, le tombeau de CYRUS, se dresse, isolé au sein d'un enclos qui fut autrefois un jardin.

Ce tombeau fut, au début de l'époque islamique, transformé en mosquée ce qui explique son excellent état de conservation. Bâti en gros blocs réguliers de calcaire blanc à joints vifs, c'est un petit édifice de plan rectangulaire, aux volumes sobres, qui s'élève à plus de 10 m sur un socle de six degrés inégaux qui vont en décroissant vers le haut. L'ornementation est réduite à une moulure courant au sommet de l'édifice et à une rosette très dégradée ornant le sommet du fronton. L'harmonie des proportions, la simplicité des lignes en font un monument remarquable.

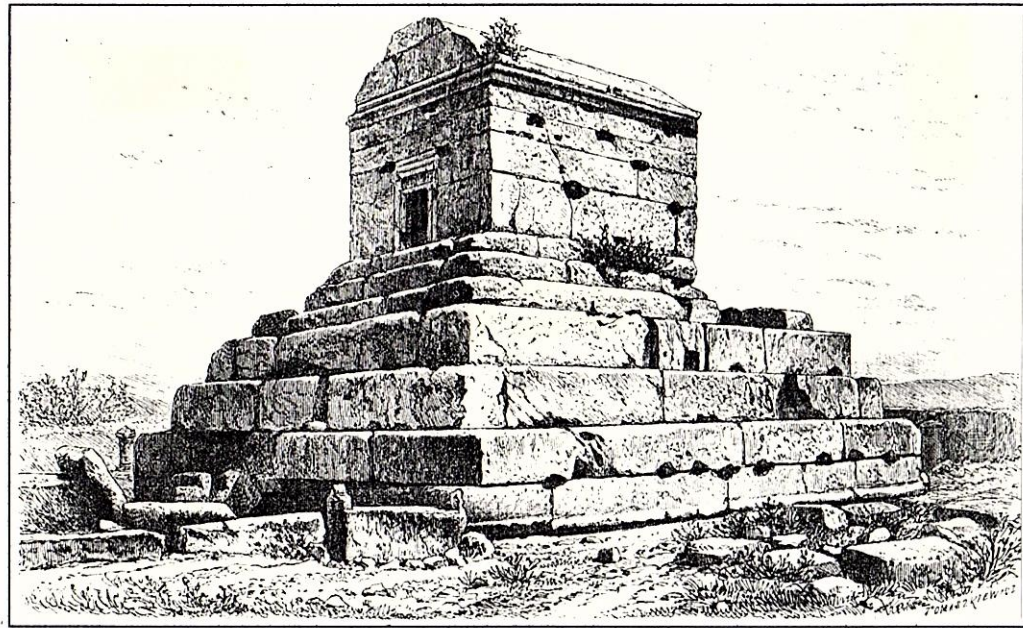


Figure 1.228 : Pasargades, le tombeau de CYRUS, vers -535, vue perspective (PERROT et CHIPIEZ, 1.37).

C.2. Babylone et Suse.

Darius, qui avait d'abord séjourné à Babylone, décide de faire de Suse sa résidence. Malgré le palais contemporain de son règne retrouvé à Babylone, cette ville n'en devint pas pour autant une ville perse. A Suse, par contre, pour en faire sa capitale permanente, il choisit une butte anciennement occupée de la vieille cité élamite, sur laquelle il installe son palais comme sur une terrasse.

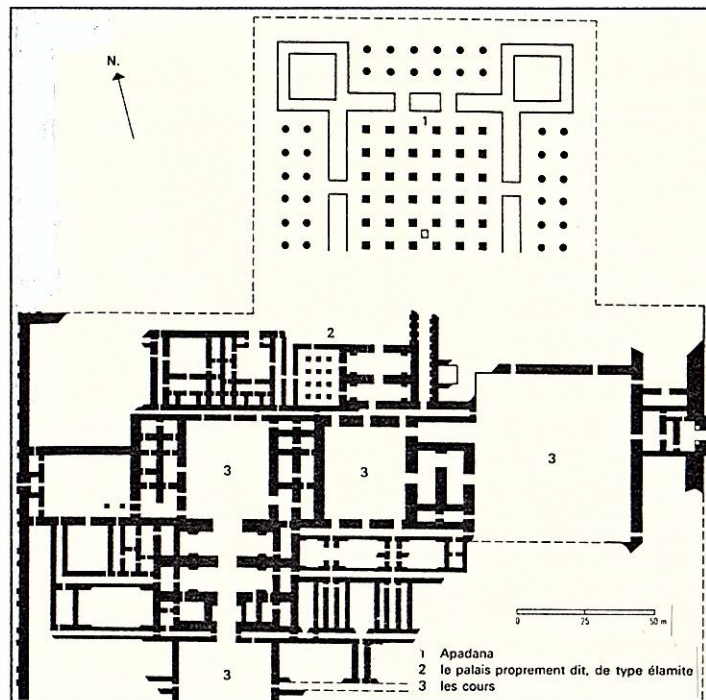


Figure 1.229 : Suse, palais-résidence de DARIUS Ier (Encyclopaedia universalis, "Elam").

La construction fait un large usage de la brique, traditionnelle en ces lieux. Une porte monumentale flanquée de deux immenses statues du roi, dont l'une semble avoir été sculptée en Egypte, marquait l'entrée du palais. Toute la partie sud s'organise en une suite de salles autour d'un système de cours, à la manière babylonienne. Mais au nord, la salle d'audience est bien perse. C'est une salle de grandes dimensions soutenue par six rangées de six colonnes, flanquée de portiques sur les trois côtés. Les colonnes cannelées supportaient des chapiteaux à double protomé de taureaux permettant l'entrecroisement des longues poutres de cèdre du plafond. Carrées à l'intérieur, les bases des colonnes étaient campaniformes sous les portiques.

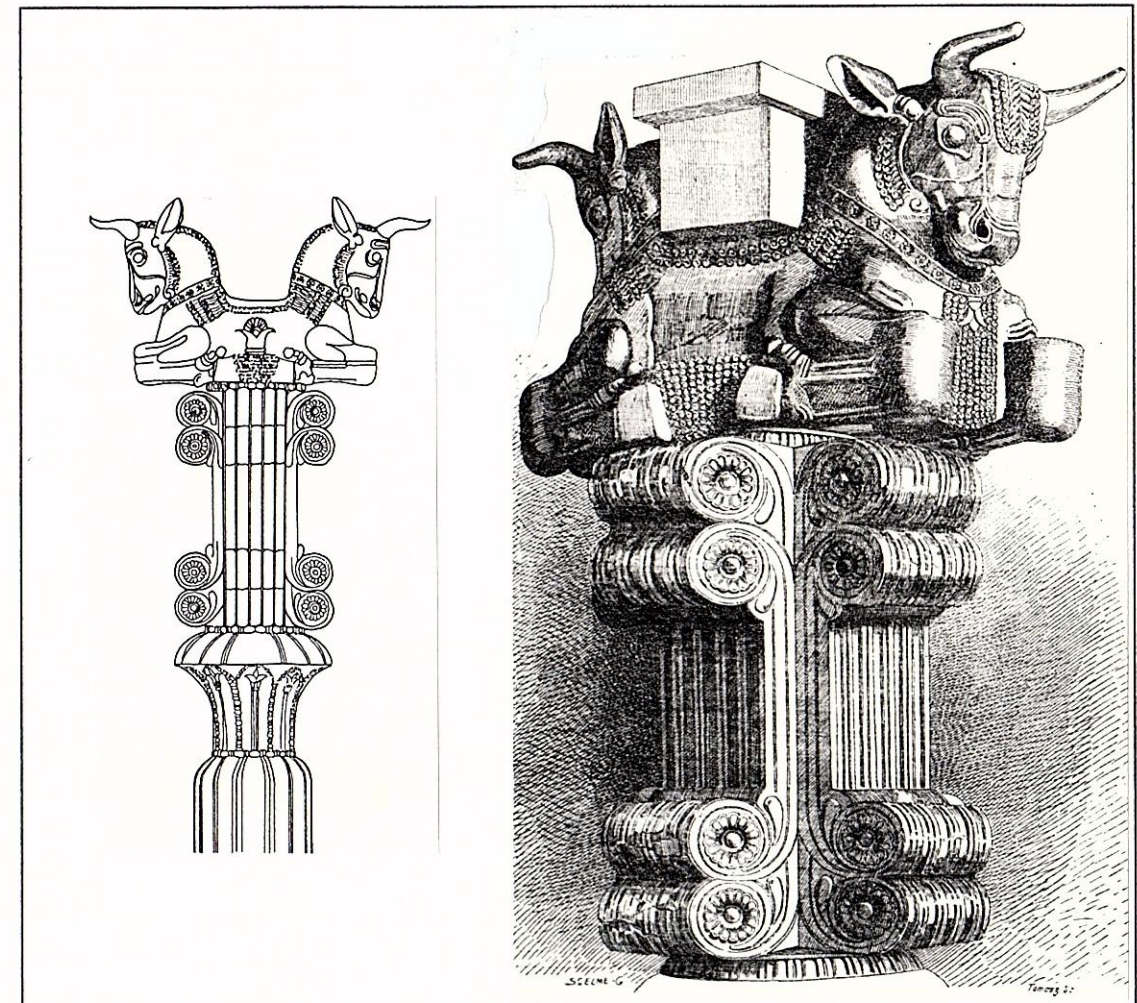


Figure 1.230 : Suse, palais-résidence de CYRUS II, détail du chapiteau, musée du Louvre, vues de face et de profil (CHIPIEZ, 1.37 et AMIET, 1.03, p. 28).

C'est à une vieille technique babylonienne, celle de la brique émaillée polychrome, que le décor du palais fait appel. Lions, griffons, taureaux ailés, sphinx affrontés déploient sur les murs leurs silhouettes rehaussées de vert, de jaune, de blanc et de bleu dans un cadre de palmettes et de rosaces. Mais à ce répertoire traditionnel s'ajoute un thème typiquement perse, la garde personnelle du roi, ces immortels qui, après avoir appuyé son accession au trône, assuraient sa sécurité.

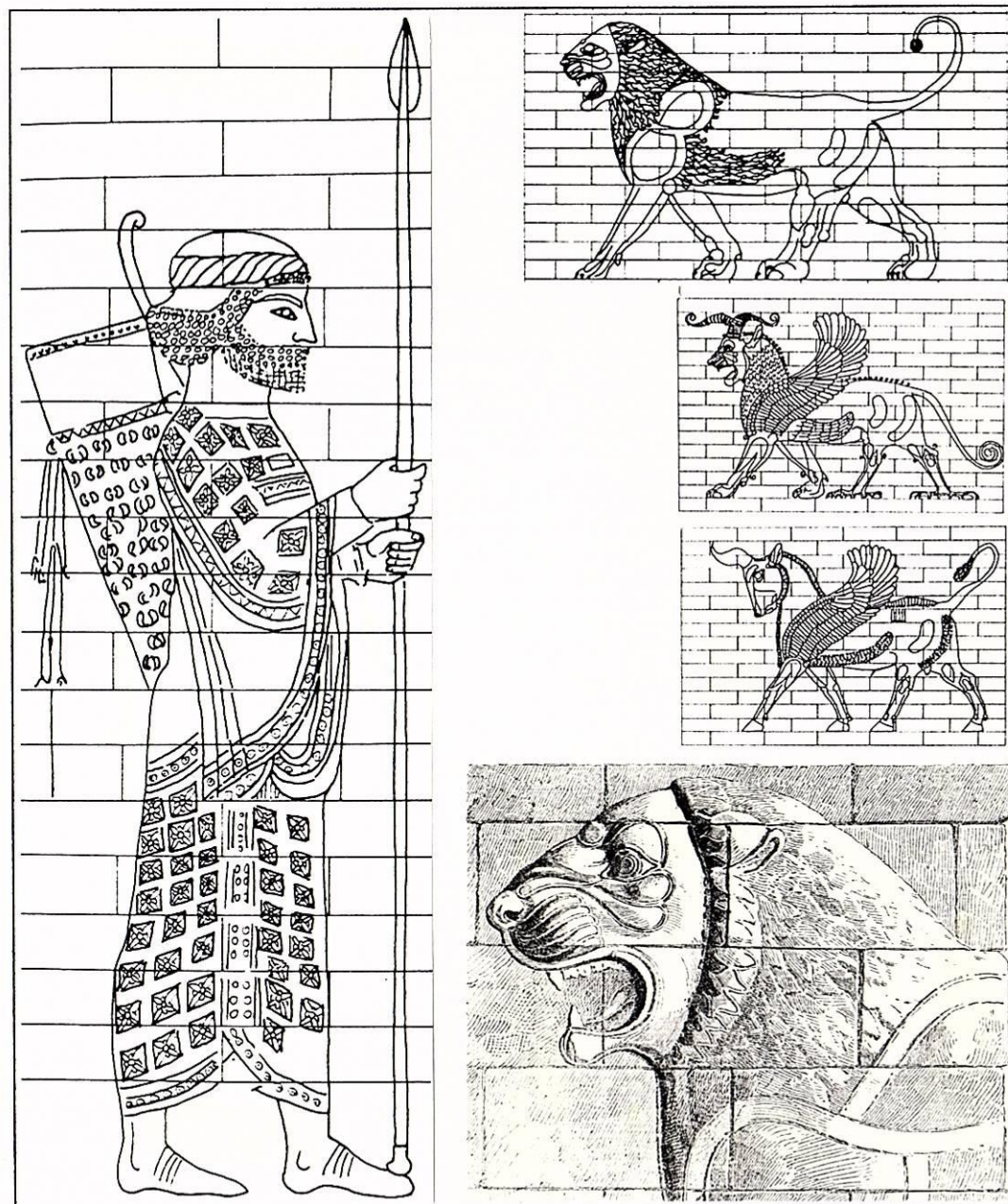


Figure 1.231 : Suse, palais-résidence de DARIUS, détail de la frise des archers, musée du Louvre, (AMIET, 1.03).

Figure 1.232 : Suse, palais-résidence de DARIUS, animaux en briques émaillées, Louvre. De haut en bas, lion, monstre, taureau et détail de la tête d'un des lions, (AMIET, 1.03 et CHIPIEZ, 1.37).

La célèbre "frise des archers" (Louvre) montre ces éléments de la garde royale, de profil, la javeline à la main, autant de verticales obsédantes qui rythment leur marche. Sur leurs épaules, reposent un arc et un immense carquois. Les uniformes, de couleurs différentes, sont coupés sur le même modèle : jupe fendue de côté, chemise courte à longues manches, veste fermée sur la poitrine. Le premier des guerriers porte la veste et la robe jaune, brodées de marguerites bleues et vertes, sur la chemise pourpre foncé. Le second est vêtu d'une étoffe blanche, semée d'écussons noirs, sur lesquels se détache la silhouette de la citadelle de Suse. Un riche galon court autour des étoffes.

La tête est couronnée d'une torsade verte; des chaussures d'un beau jaune se ferment sur le coup-de-pied par des barrettes et des boutons (DIEULAFOY dans SÉVERIN, 1.43, p. 80 et 81).

On ne trouve chez les Perses aucune scène de guerre ou de chasse, rien de passionné dans les attitudes humaines; tout est solennel et majestueux. Hommes et animaux marchent d'un même pas égal et mesuré, aussi réglé et compassé que l'ordre et l'étiquette d'une cérémonie de cour (SÉVERIN, 1.43, p. 78). La seule violence permise se rapporte aux combats animaliers comme le lion qui dévore une antilope.

C.3. Persépolis.

1. Contexte.

Si la capitale politique demeurait Suse pendant l'hiver et Ecbatane pendant l'été, Persépolis est la capitale des capitales que DARIUS souhaite donner à l'empire, à la mesure exacte de ses ambitions. C'est l'exemple le plus accompli de l'architecture royale achéménide. Située au cœur même du Fars, dans une plaine entourée de montagnes qui donnent au site une majesté théâtrale, la ville fut construite par DARIUS dès -518 et confiée à la surveillance de son fils XERXÈS. Peu utilisée, Persépolis est la capitale éphémère d'une cérémonie qui, chaque printemps (nouvel an iranien), faisait converger les forces vives de l'empire vers la personne du grand roi. L'art de Persépolis marque donc un sommet au-delà duquel plus rien n'était concevable. Capitale non d'un souverain mais de la fonction royale, elle exprime l'exaltation du sentiment supra-national. La vaste terrasse sur laquelle s'élevèrent les palais fut d'emblée dotée d'un réseau de canalisations, ce qui dénote un plan préétabli.

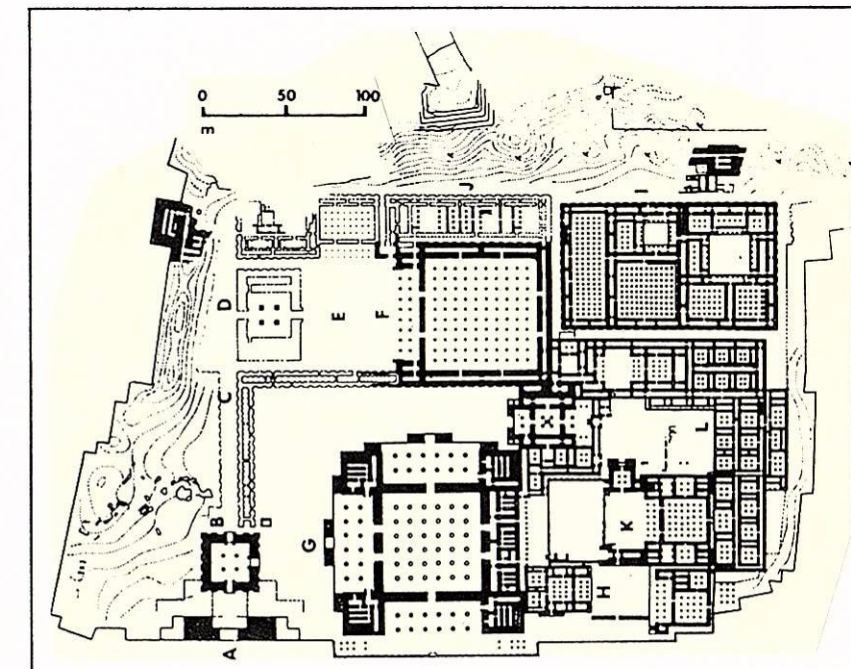


Figure 1.233 : Persépolis, plan de la terrasse avec les grands palais; en A, entrée avec escaliers doubles; en B, le propylée de XERXÈS; en C, la voie processionnelle; en D, porte monumentale inachevée; en E et F, cour et palais aux cent colonnes de XERXÈS; en G, "apadana" ou grande salle d'audience de DARIUS Ier; en H, cour entre le palais de DARIUS Ier et celui d'ARTAXERXÈS; en K, palais de XERXÈS; en L, le "harem"; en I, ensemble de salles avec la trésorerie (PARROT, 1.51).

On sait peu de choses de la plaine où s'étendaient sans doute une ville et des jardins. Cette cité, bien que protégée par un double mur et un fossé, n'en fut pas moins incendiée dès le premier passage des troupes d'ALEXANDRE LE GRAND.

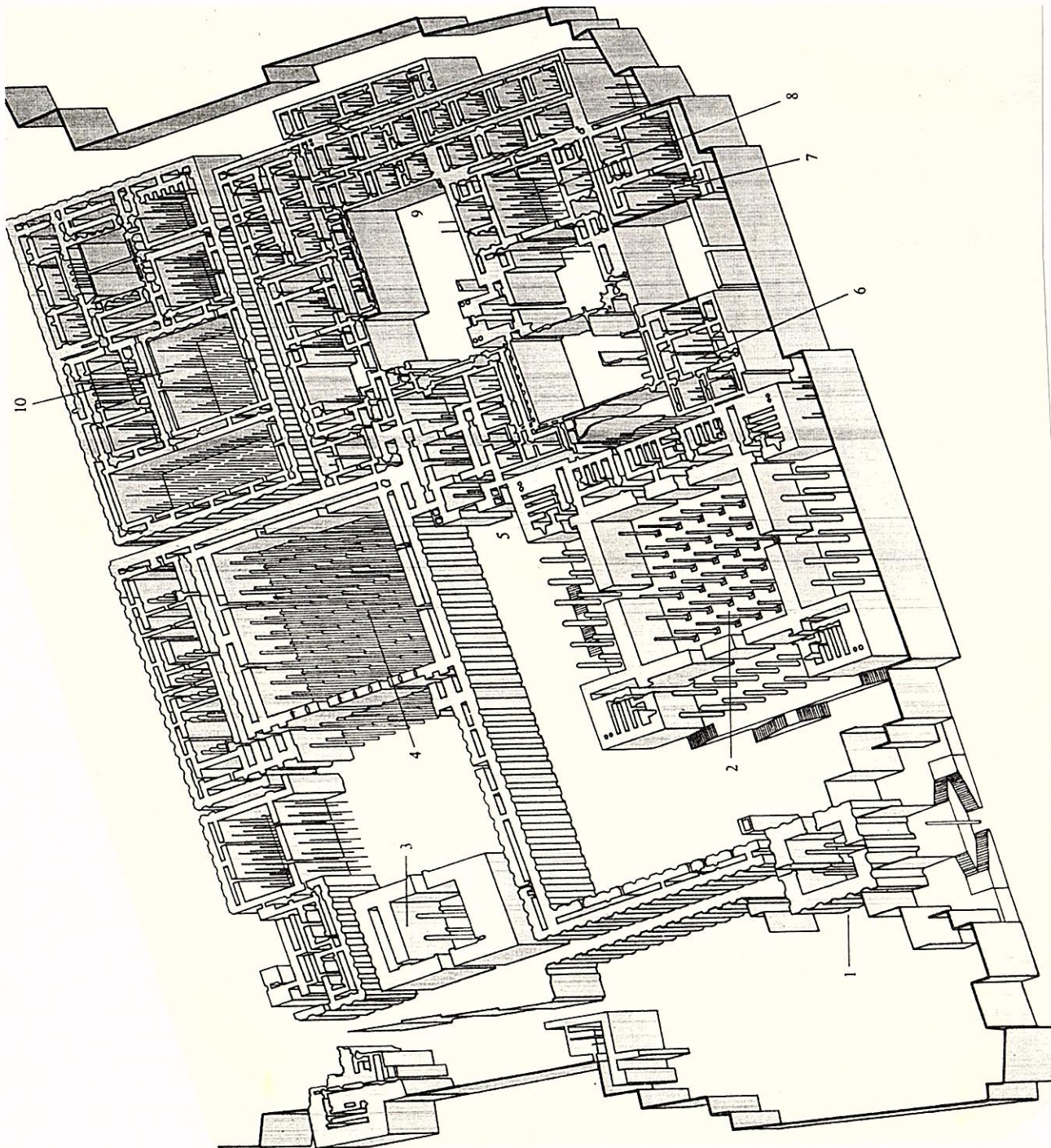


Figure 1.234 : Persépolis, axonométrie de la terrasse et des palais (Grand atlas, 0.3).

2. Vue et composition d'ensemble.

Contrairement aux bâtiments de Pasargades, disséminés sur un vaste espace, Persépolis est un ensemble concentré, tous les bâtiments étant juxtaposés sur une haute terrasse.

Ces divers édifices, certains d'apparat et de réception, d'autres ayant servi de magasins ou de quartiers militaires, étaient tous regroupés de manière ordonnée et orientés dans l'axe nord-sud sur une immense terrasse artificielle partiellement construite en blocs de pierre et partiellement taillée dans le massif rocheux auquel elle s'adosse. Ce gigantesque soubassement, haut de 12 à 20 m, s'étire sur quelques 800 m d'ouest en est. Il domine la ville basse (ville royale) avec, notamment, les résidences privées des souverains. On accédait à la terrasse par un vaste escalier à deux doubles volées symétriques. Au-delà du propylée de XERXÈS, appelée "porte de tous les pays", on s'engageait ensuite sur la voie processionnelle. Ayant franchi, à droite, un propylée monumental, dont les entrées étaient défendues, à la mode assyrienne, par des taureaux androcéphales ailés, se trouvait la salle de l'apadana et trois groupes d'édifices bien distincts : ceux réservés aux audiences, réceptions et festivités, ceux de l'armée et ceux du trésor.

Les principaux bâtiments qui se dressent sur la terrasse ont reçu de la part des archéologues des noms conventionnels qui ne correspondent pas nécessairement à la réalité. Deux parties principales, reliées entre elles par un passage monumental, le Tripylon, se distinguent nettement. À gauche du plan, une partie publique, avec l'apadana de DARIUS et la salle du trône de XERXÈS, ou "palais aux cent colonnes"; à droite du plan, une partie privée, comprenant les palais de DARIUS et de XERXÈS, le "harem", qui était sans doute la trésorerie de XERXÈS, et la trésorerie de DARIUS.

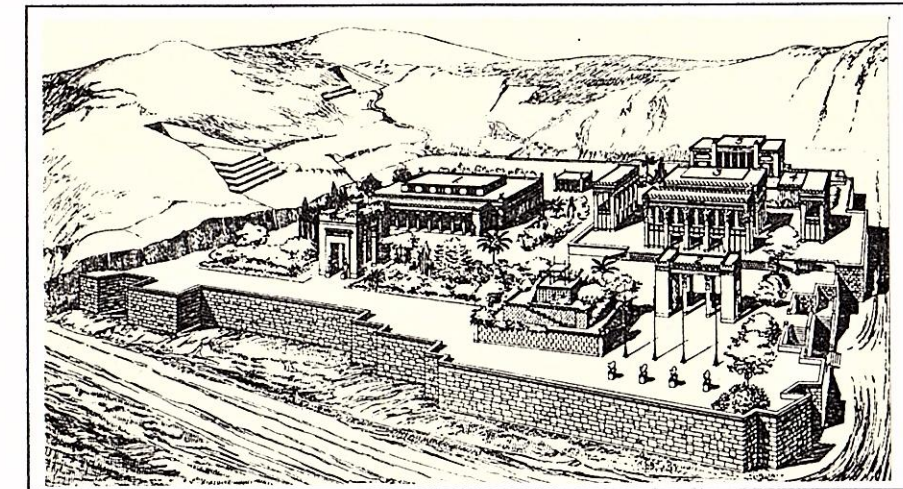


Figure 1.235 : Persépolis, vue générale restituée à la fin du XIX^e siècle (PERROT et CHIPIEZ, 1.37).

3. Caractères généraux de l'architecture et détails.

Tous ces bâtiments sont constitués de salles hypostyles carrées, flanquées de portiques à hautes colonnes de bois ou de pierre. Si la marque égyptienne est flagrante, en particulier dans les gorges ornant le linteau des portes, si l'iconographie babylonienne inspire de nombreux détails du programme ornemental, le principe même de la salle hypostyle est dans la lignée de la tradition iranienne. Les murs de briques qui ont disparu n'étaient en réalité que des cloisons entre une structure en pierre (colonnes, encadrements des portes et des fenêtres, escaliers d'accès).

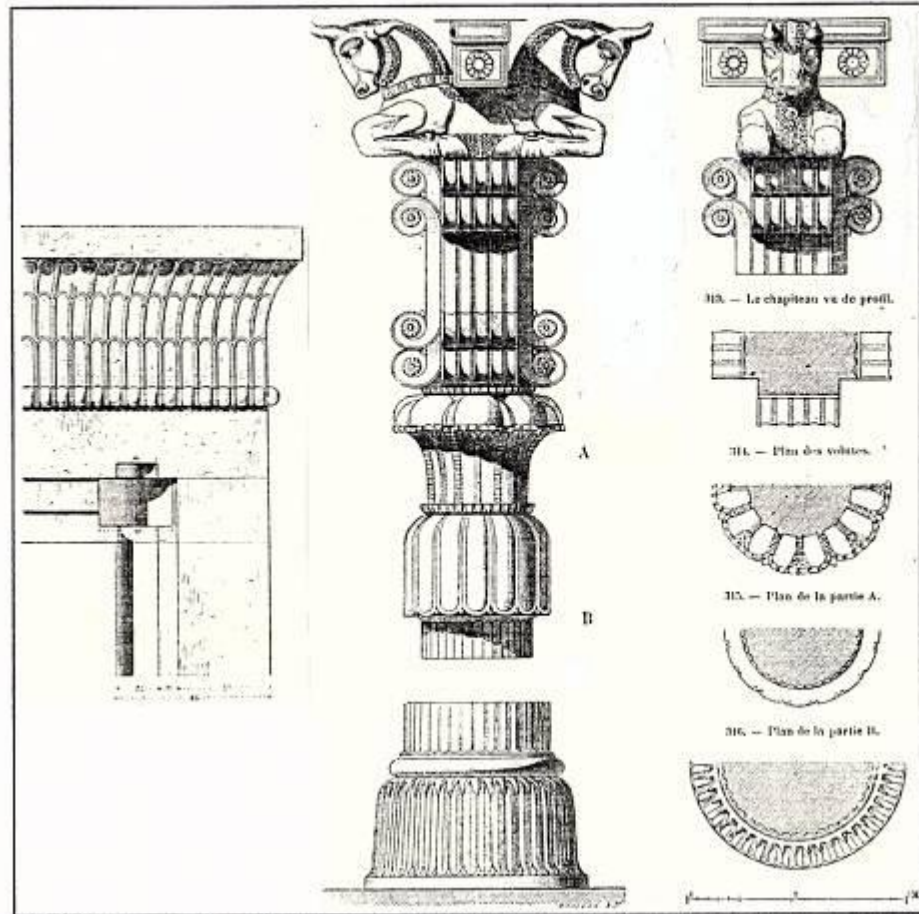


Figure 1.236 : Persépolis, détail d'une gorge "à l'égyptienne" au-dessus d'une porte (PERROT et CHIPIEZ, 1.37).

Figure 1.237 : Persépolis, détail de chapiteau des propylées (PERROT et CHIPIEZ, 1.37).

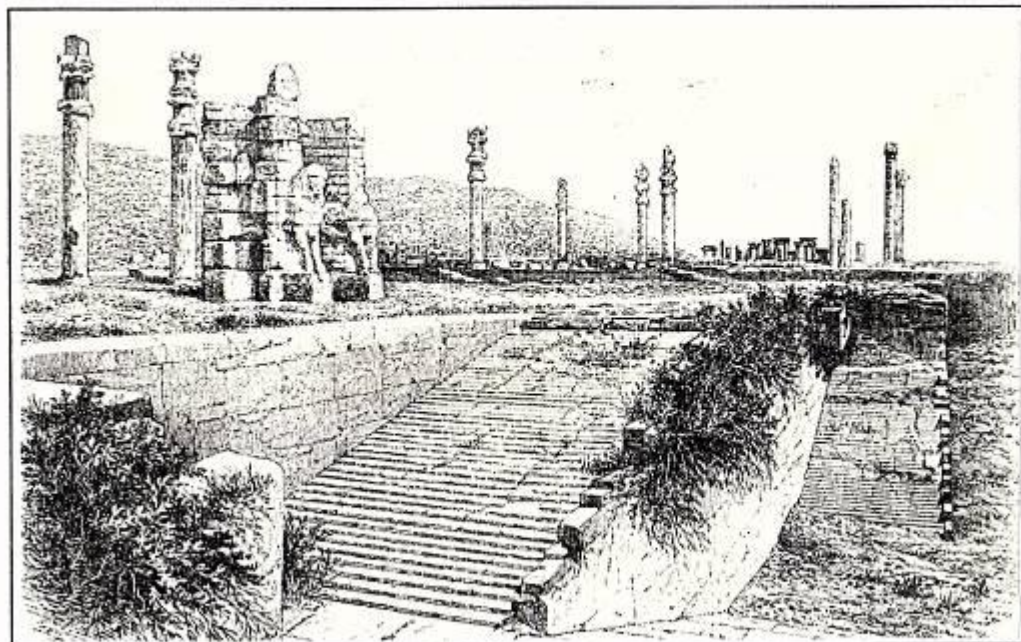


Figure 1.238 : Persépolis, grand escalier de la terrasse, état actuel (PERROT et CHIPIEZ, 1.37).

En architecture, les caractéristiques de l'art achéménide se manifestent par un goût affirmé pour les plans carrés, les portiques et les forêts de colonnes. Celles-ci s'achèvent par un "chapiteau bicéphale" : deux protomes (avant-train) de taureaux adossés, sculptés dans la pierre et lourds de plusieurs tonnes, supportaient dans le creux commun de leur dos et sur leurs têtes l'entrecroisement de deux poutres superposées.

4. Description des édifices.

a). L'accès.

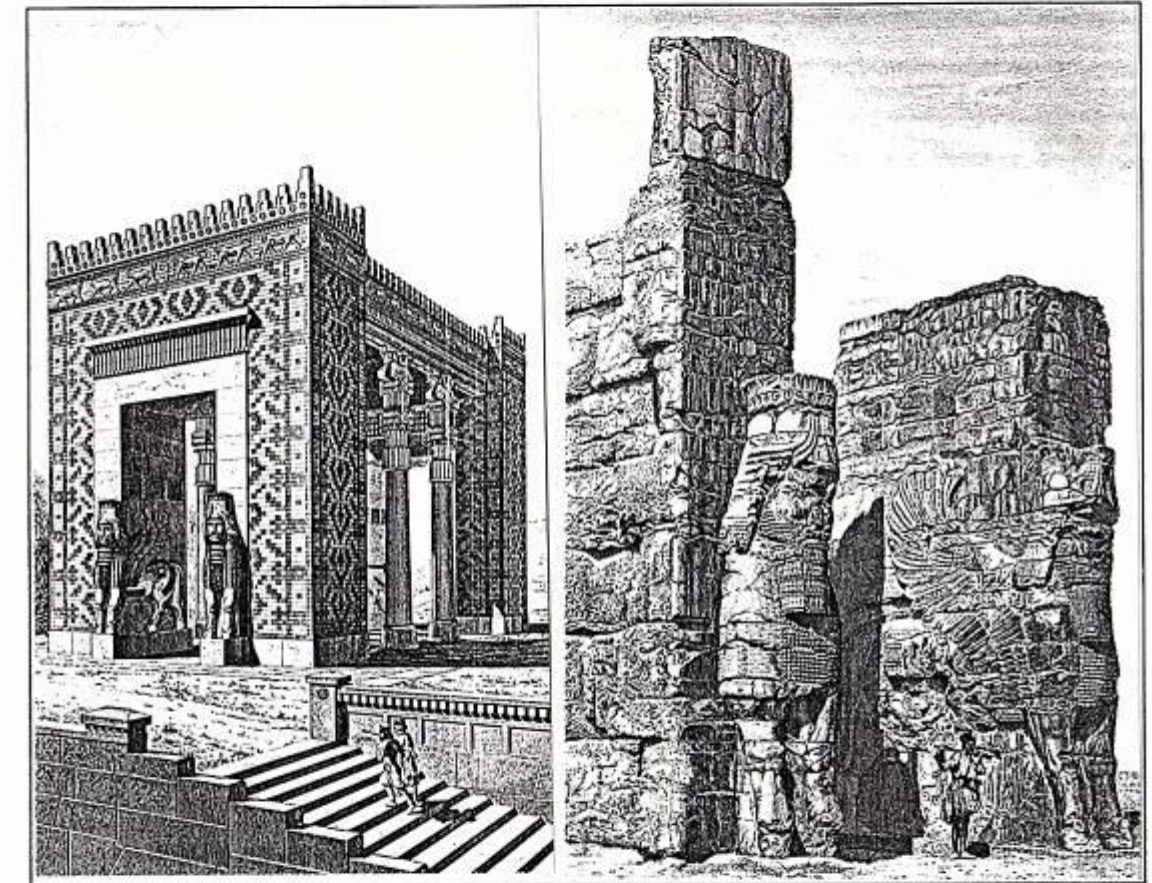


Figure 1.239 : Persépolis, les propylées de XERXÈS, vue perspective restituée (PERROT et CHIPIEZ, 1.37).

Figure 1.240 : Persépolis, les propylées de XERXÈS, état actuel, (PERROT et CHIPIEZ, 1.37).

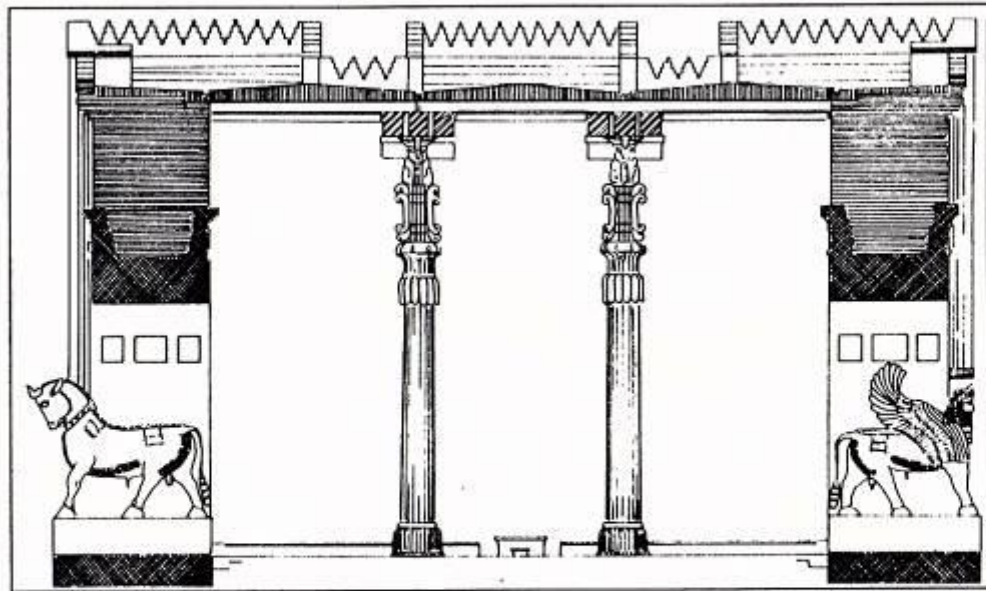


Figure 1.241 : Persépolis, "Porte de toutes les nations", bâtie par DARIUS Ier et XERXÈS, -Vè siècle (AMIET, 1.03, p. 23).

b) La grande salle d'audience de DARIUS (apadana).

Mise en valeur par l'espace de la première cour, l'apadana dressait ses portiques et ses tours d'angle sur une plate-forme à laquelle deux escaliers à double rampe, au nord et à l'est, donnaient accès. L'arrivant devait se sentir écrasé par l'ampleur jamais vue des volumes et la hauteur aérienne des fines colonnes.

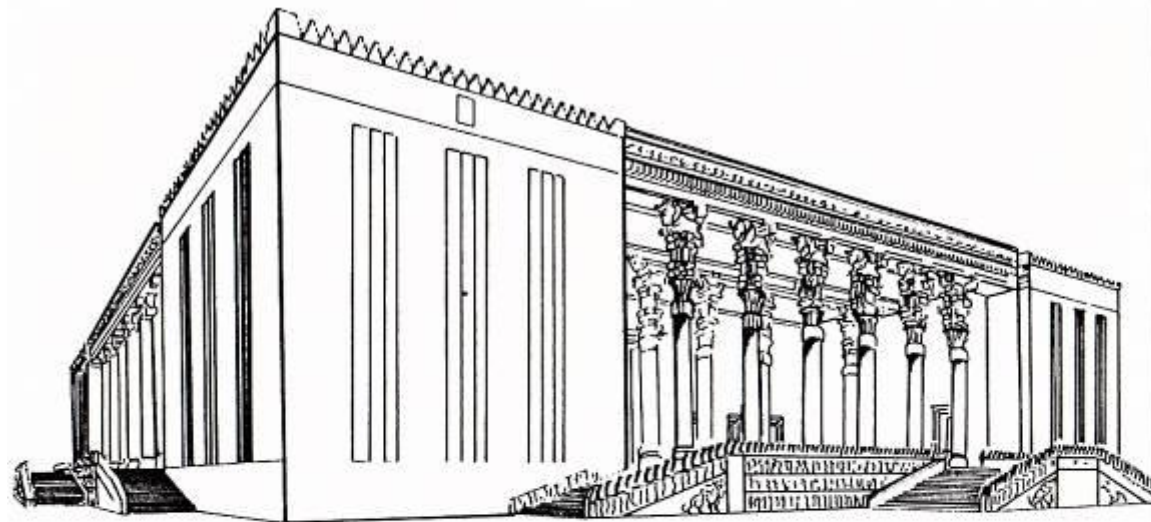


Figure 1.242 : Persépolis, restitution de la façade nord du palais dit "apadana", -Vè siècle (KREFTER dans AMIET, 1.03, p. 24).

Pourtant, dans la salle de l'apadana, le nombre de colonnes est relativement faible, 36 pour une salle de 75 m sur 75 m. Le grand entrecolonnement (près de 9 m) fut rendu possible par l'emploi de poutres de cèdre venues du Liban ou de teck des Indes. De ce fait, on disposait des 5/6 de la surface du sol de la salle qui pouvait dès lors contenir près de 10.000 personnes.

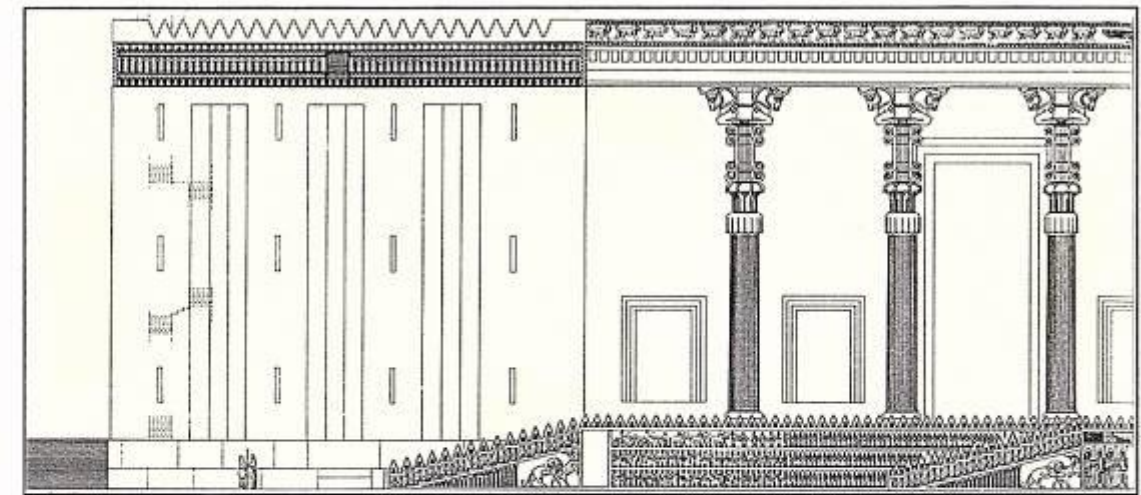


Figure 1.243 : Persépolis, palais dit "apadana", restitution de la demi façade (AMIET, 1.02).

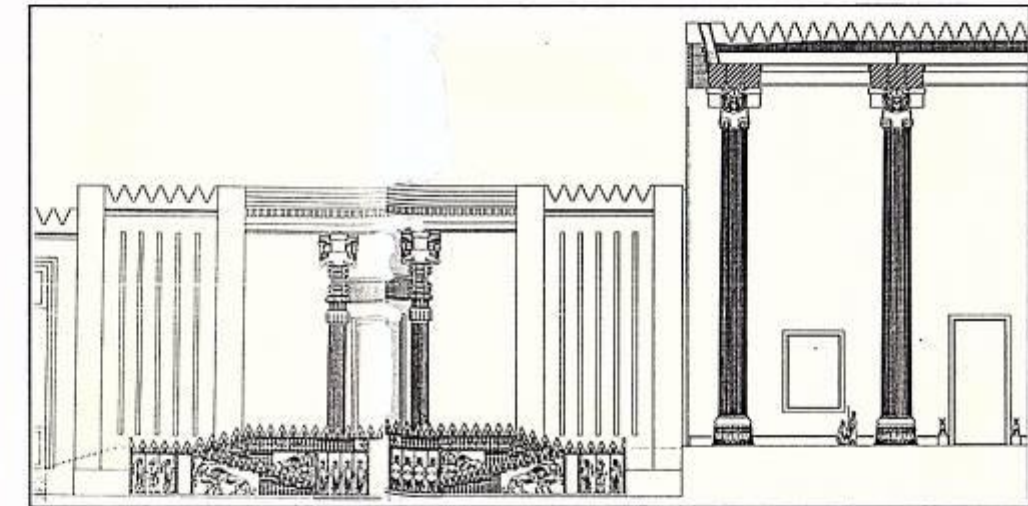


Figure 1.244 : Persépolis, restitution de la façade du Tripylon avec portique est de l'apadana (AMIET, 1.02).

c) Le palais aux cent colonnes de XERXÈS.

Cet effet de forêt de fûts était encore accentué dans la salle aux cent colonnes, plus basse que l'apadana et dotée d'un seul portique. Les deux bâtiments étaient reliés par un petit édifice, le Tripylon, qui permettait en outre l'accès au sud de la terrasse.

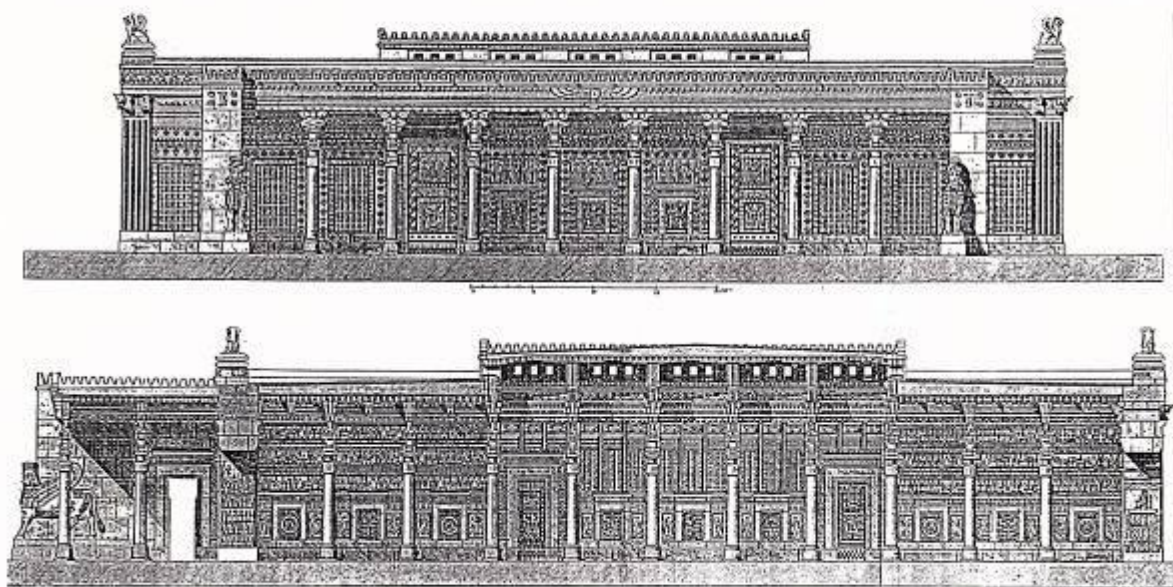


Figure 1.245 : Persépolis, palais aux cent colonnes, restitution, élévation et coupe (PERROT et CHIPIEZ, 1.37).

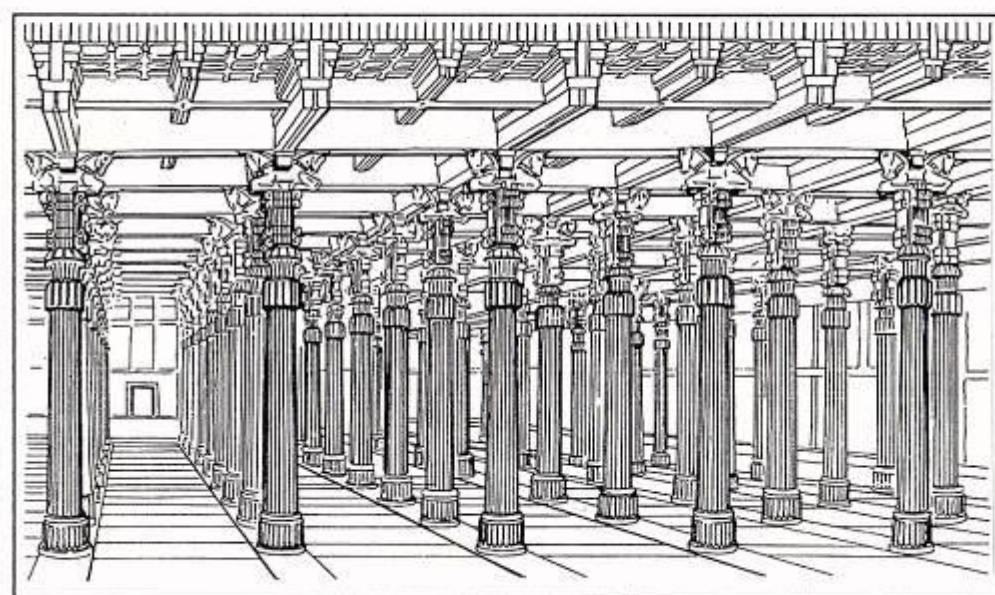


Figure 1.246 : Persépolis, palais aux cent colonnes, restitution intérieure (PERROT et CHIPIEZ, 1.37).

d) Le palais-résidence de DARIUS (dit "Tatchara").

Du palais de DARIUS ont subsisté les embrasures en pierre des portes et des fenêtres, surmontées d'une triple gorge à l'égyptienne soulignée d'une rangée de perles tout à fait grecques. Le portique des huit colonnes conduisait à une salle hypostyle sur laquelle s'ouvraient des appartements. Les parois des escaliers sont décorées de soldats qui, suivant le mouvement de la rampe, semblent monter les degrés pour aller prendre leur faction aux portes du palais.

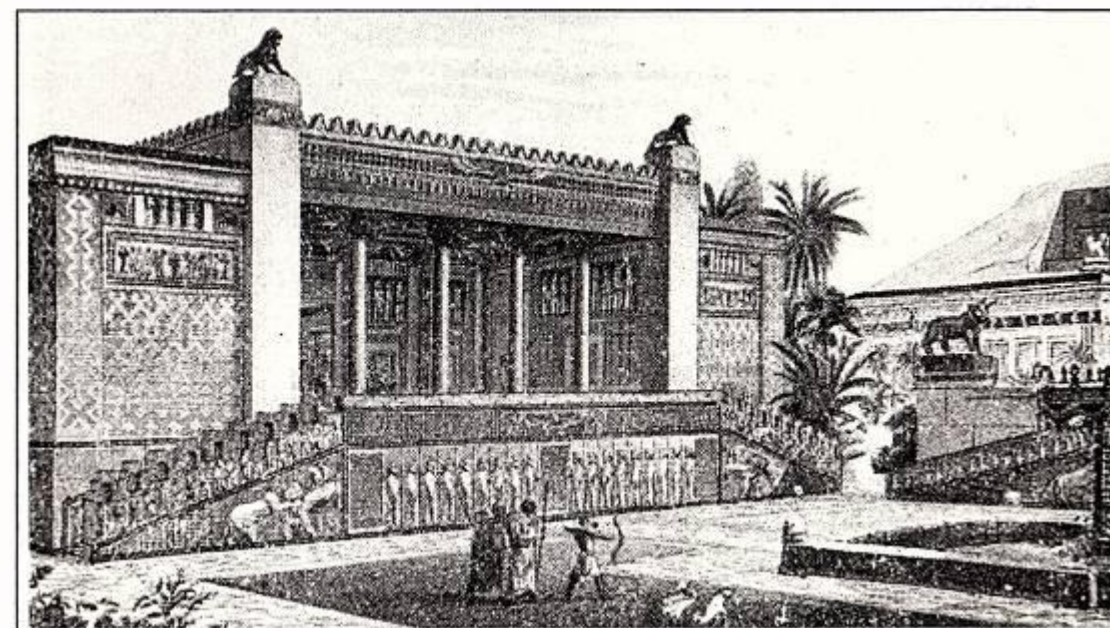


Figure 1.247 : Persépolis, palais de DARIUS, ("Tatchara"), restitution (PERROT et CHIPIEZ, 1.37).



Figure 1.248 : Persépolis, palais-résidence de DARIUS, (Tatchara), état actuel vue prise du sud (PERROT et CHIPIEZ, 1.37).

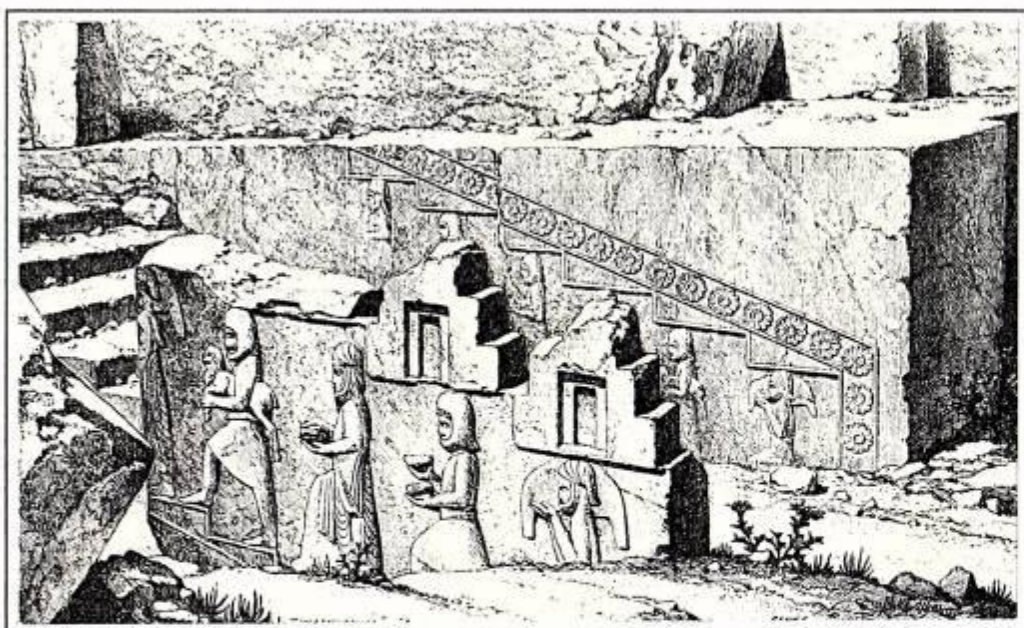


Figure 1.249 : Persépolis, palais-résidence de DARIUS, (Tachara), volée droite de l'escalier, état actuel (PERROT et CHIPIEZ, 1.37).

Comme dans les autres édifices, sur la face du perron, dans l'angle des escaliers, un combat d'un lion et d'un taureau est représenté et fait partie du vieux répertoire proche-oriental. L'animal et le monstre dominant d'ailleurs largement l'iconographie profane de la Perse.

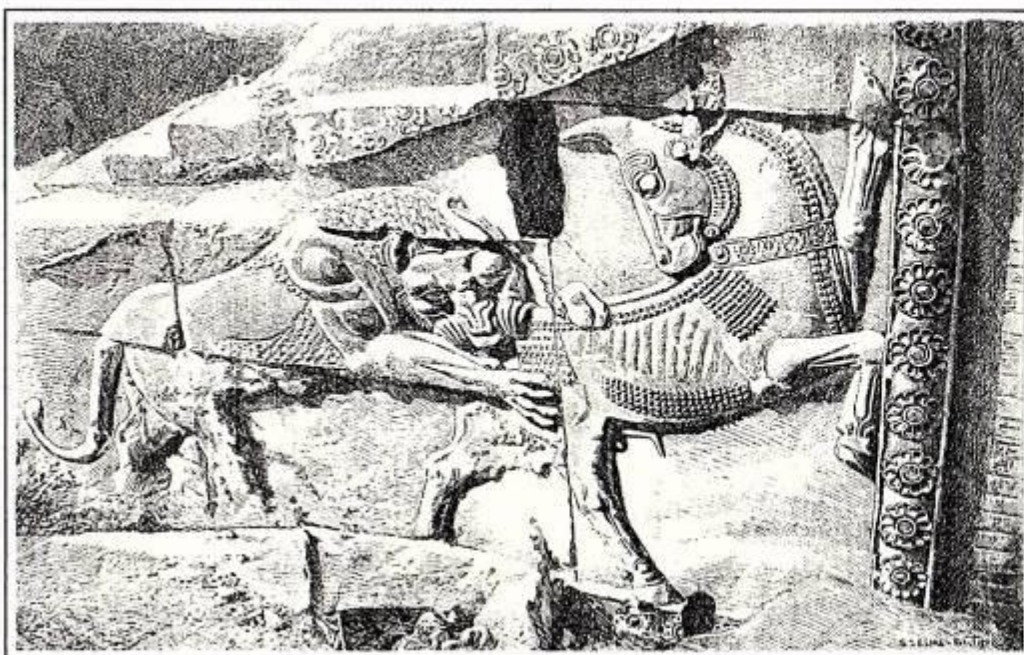


Figure 1.250 : Persépolis, combat du lion et du taureau, état actuel (PERROT et CHIPIEZ, 1.37).

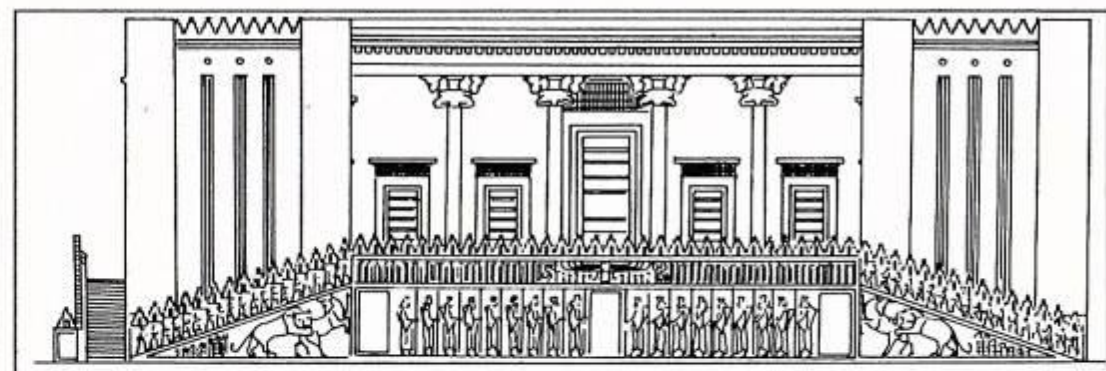


Figure 1.251 : Persépolis, palais-résidence de DARIUS, (dit "Tachara"), restitution de la façade (AMIET, 1.03, p. 24).

e) Le palais de XERXÈS

Plus loin, le palais de XERXÈS est beaucoup plus vaste. Il semble d'ailleurs que le fils de DARIUS ait systématiquement accentué l'ampleur du projet de son père, allant jusqu'aux limites extrêmes du colossal.

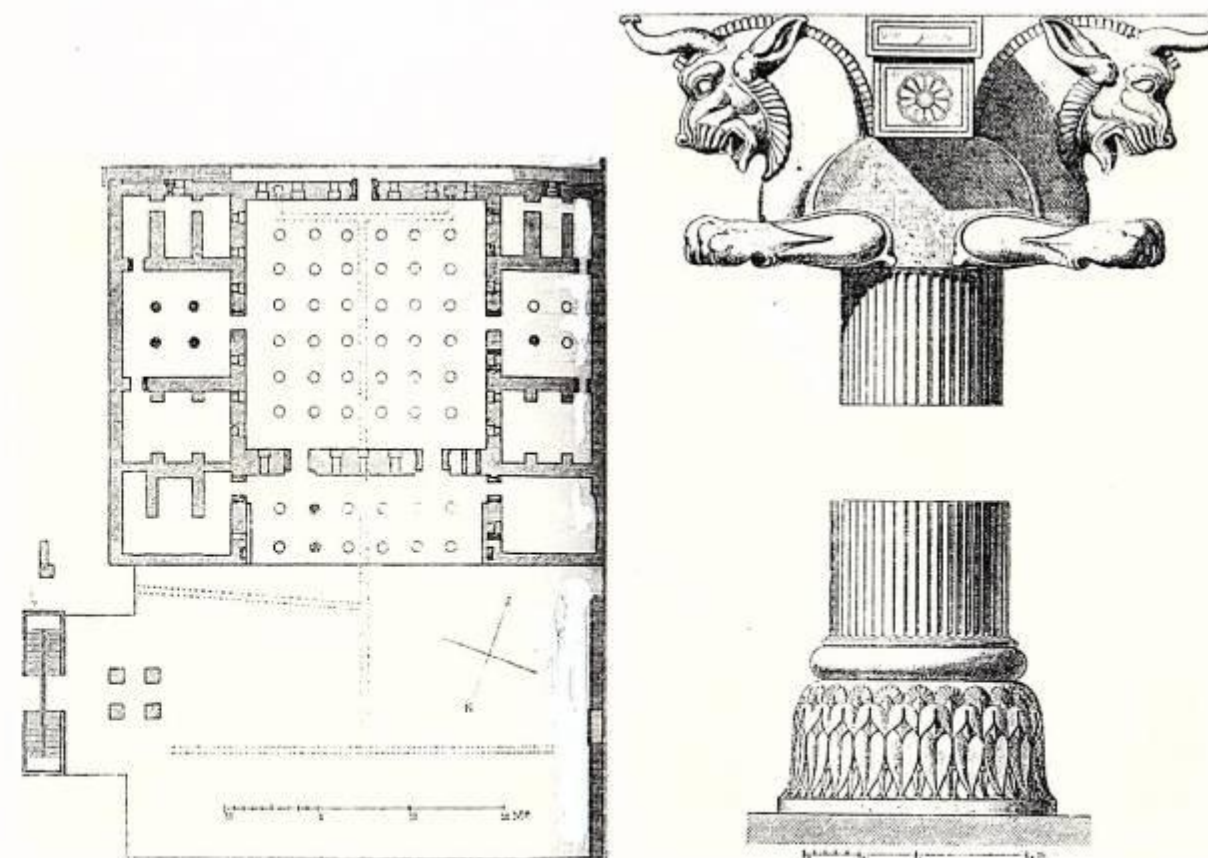


Figure 1.252 : Persépolis, palais de XERXÈS, restitution du plan et détail d'une colonne (PERROT et CHIPIEZ, 1.37).

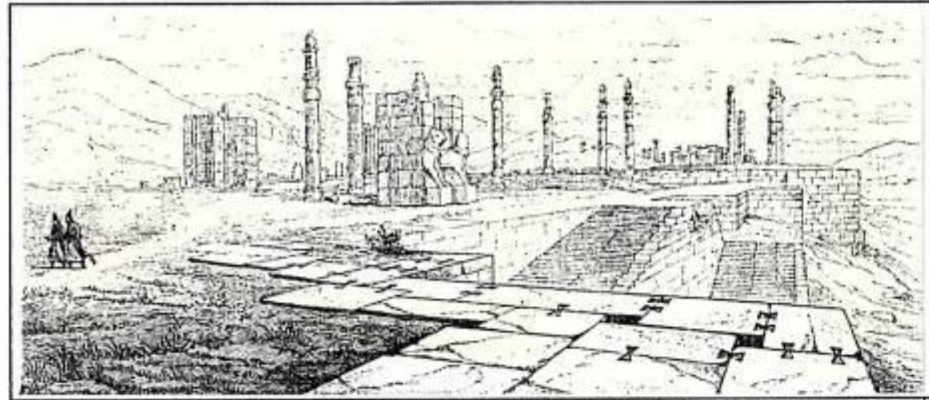


Figure 1.253 : Persépolis, état actuel; vue du côté nord-ouest du plateau, les Propylées et le palais de XERXÈS (PERROT et CHIPIEZ, 1.37).

f) Les bâtiments du sud-est de la terrasse.

Toute cette zone est occupée par un vaste ensemble de salles à colonnes disposées autour de deux cours à la manière mésopotamienne.

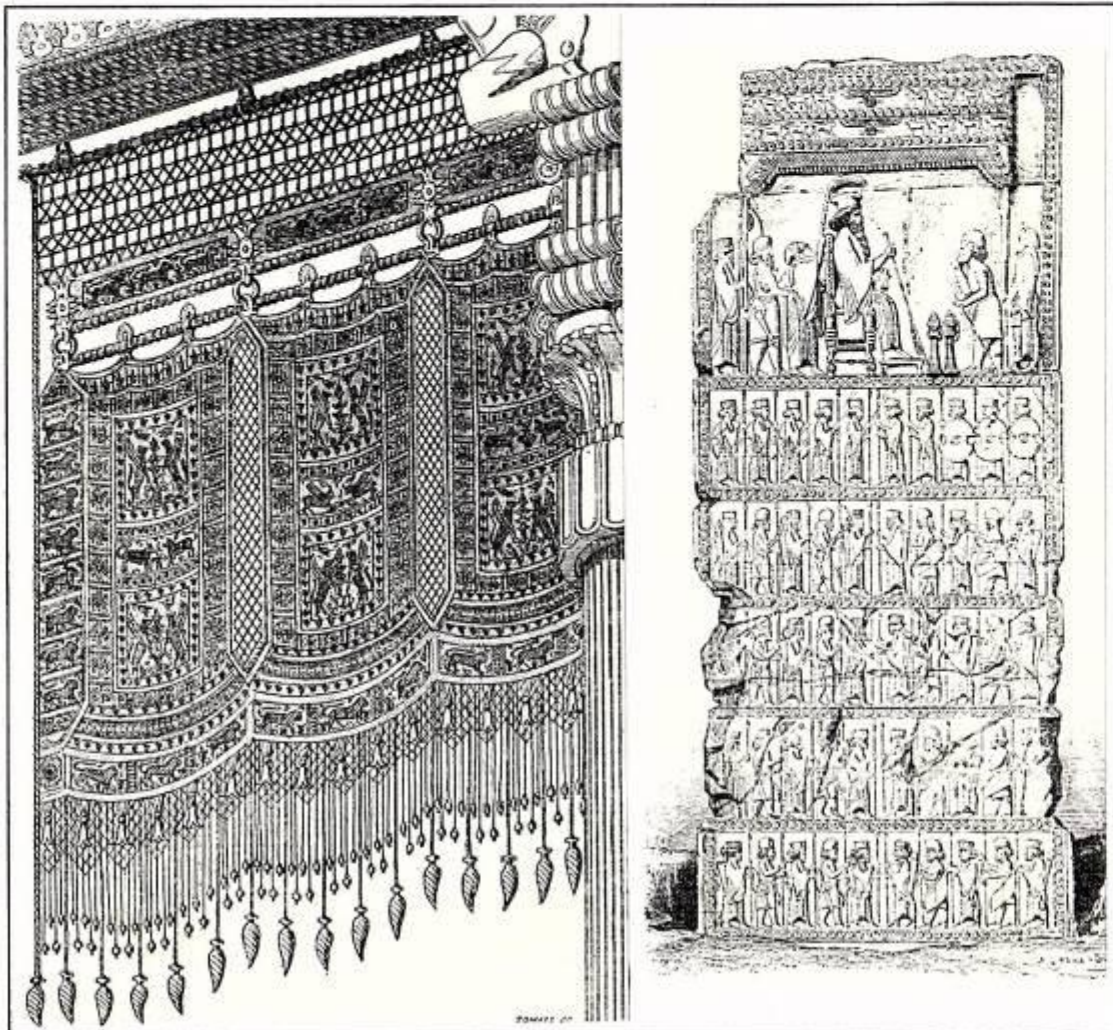


Figure 1.254 : Persépolis, tenture de la salle hypostyle, restitution; à droite, dais royal (PERROT et CHIPIEZ, 1.37).

Finalement utilisée comme magasin après avoir été plusieurs fois modifiée, cette "trésorerie" englobe les restes d'un palais initialement conçu par DARIUS.

5. Qualités générales.

Pour M. BRION, les qualités majeures de l'architecture achéménide sont brillamment illustrées dans les palais de Persépolis : la noblesse et la légèreté, le sens de l'espace, l'art avec lequel le vide lui-même était utilisé comme un élément de grandeur, exploitation parfaite de la grâce et de l'horizontalité, le contraste heureux des colonnes si minces et si hautes avec l'immensité des plaines, la valeur des portes sculptées découpant le ciel dans leur cadre, cet art aérien, enfin, qui joue avec l'atmosphère comme un matériau de construction (*Gd. Atlas, 0.3*). Couleurs et matières se conjugaient avec les oppositions de pierre blanche et noire, la variété des bois de charpente et d'hubriserie, les sols enduits de rouge, les plafonds peints, les portes plaquées de bronze, d'argent ou même d'or et, outre le mobilier, une profusion de tapis, tentures et tissus de prix achevaient la magnificence du décor.

C.4. Nécropoles royales.

Sans doute est-ce DARIUS lui-même qui décida du lieu de sa sépulture, aménagée en pleine falaise à 6 km au nord de Persépolis, dans un site impressionnant et vénéré de longue date. Le roi revenait ainsi à la tradition des tombes rupestres à la façade architecturée pratiquée sur le plateau par les Mèdes et les Perses. A partir de sa mort, les souverains achéménides firent également creuser leur tombeau dans les falaises dominant la plaine de Persépolis.

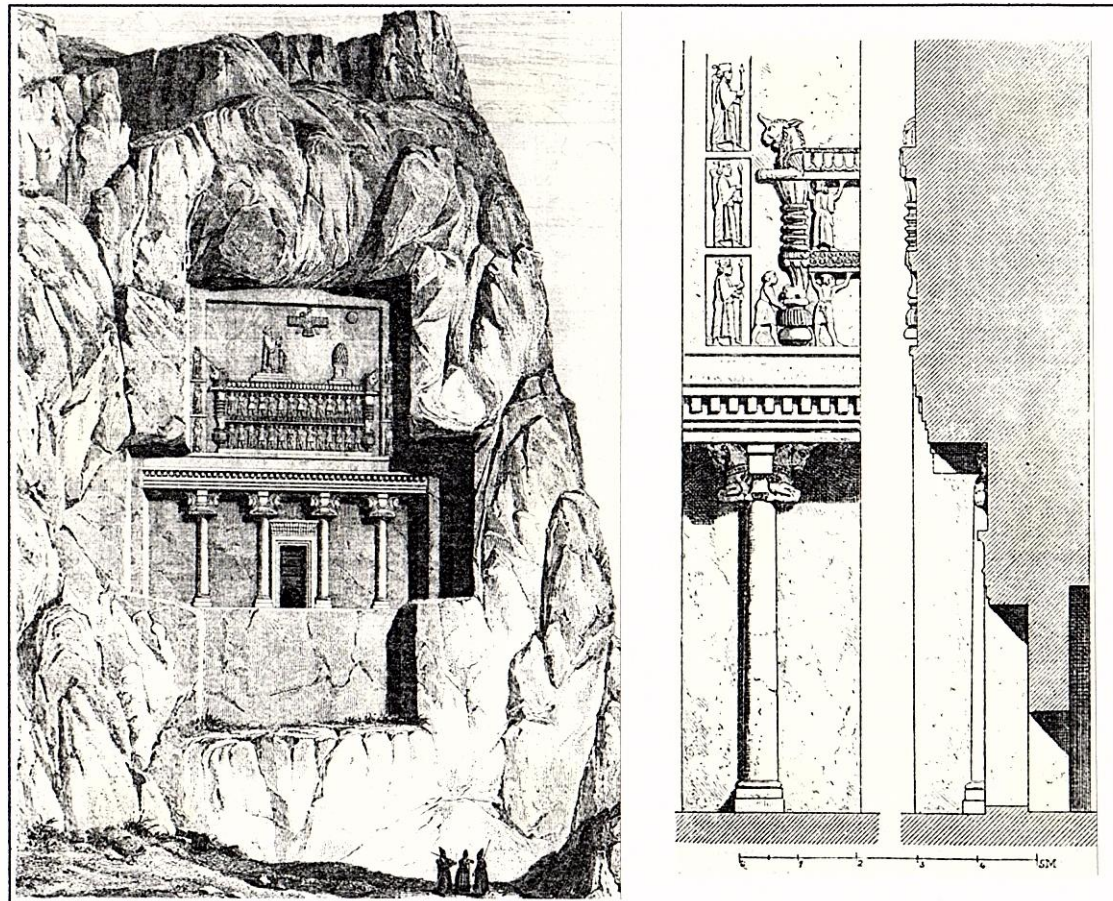


Figure 1.255 : Façade, coupe et élévation transversales d'une tombe rupestre à Naqsh-e Rostam près de Persépolis (PERROT et CHIPIEZ, 1.37).

Les tombes royales dessinent au milieu de la paroi rocheuse quatre immenses croix de près de 23 m de haut. Celle de DARIUS a servi de modèle aux trois autres. La partie inférieure de la croix présente une simple surface soigneusement aplanie. Le bras horizontal dessine, en une bande de 18 x 8 m, l'image d'une façade de palais avec un portique à quatre colonnes coiffées de chapiteaux en double protomé de taureaux qui supportent une architrave à triple listel et une corniche ornée, à la grecque, de modillons. La porte qui, au centre, donne accès au tombeau est encadrée de rosaces et surmontée d'une gorge à l'égyptienne comme celles qui ornent les embrasures du palais de Persépolis. Le bras supérieur de la croix montre le roi debout face à un autel du Feu sur une estrade que supportent des représentants de trente peuples de l'empire répartis en deux rangées. Des dignitaires mèdes et perses encadrent la scène sur les côtés. La simplicité de l'aménagement intérieur de la tombe contraste avec la magnificence de la façade.

C.5. Le décor sculpté en général.

Partout où la pierre lui fournit un support, le décor sculpté frappe par son abondance et l'homogénéité de son style. Mais en réalité, ce grand hymne au roi et à l'empire se réduit à un nombre limité de thèmes. Dans les passages et les escaliers, des reliefs sculptés particulièrement soignés, représentent l'armée achéménide ou des défilés sans fin des porteurs de tribut, envoyés par tous les peuples de l'empire. Dans les palais, des serviteurs apportent les éléments du banquet auquel se rendent Perses et Mèdes; partout des génies protecteurs, ou le roi lui-même, sous un parasol, entrent et sortent des bâtiments (*Gd. atlas, 0.3*).

Au contraire des Grecs qui, au même moment, s'attachent à découvrir, dans la nudité des corps, l'essence même de l'homme, unique et universel, les sculpteurs anonymes de Persépolis nient la notion de personne. Corps et visages s'effacent pour n'être plus que le support des signes d'un rang social et d'une appartenance ethnique que le vêtement, la coiffure, la nature des objets portés permettent d'identifier (*CHÂTELET, 52, p. 200*).

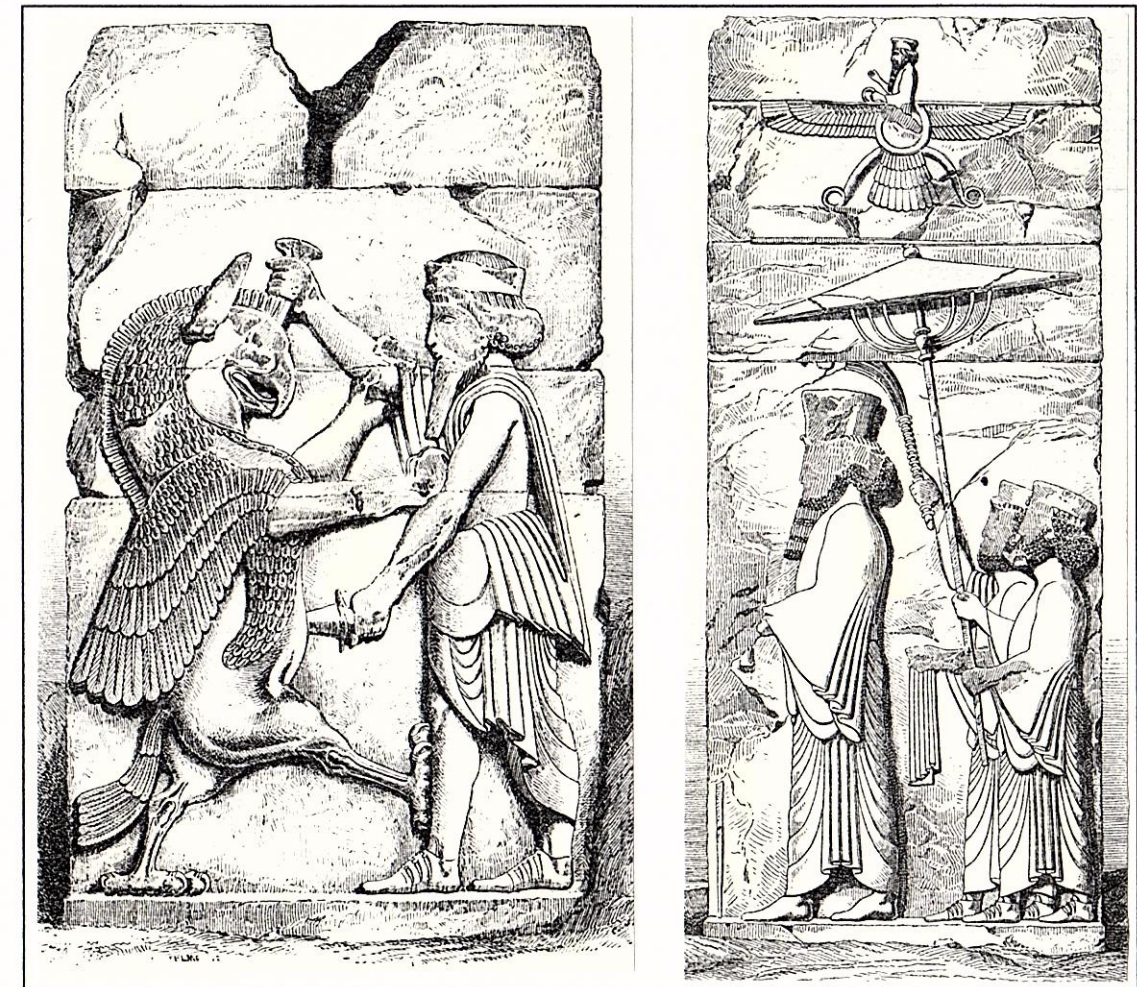


Figure 1.256 : Persépolis. A gauche, combat mythique du roi et du griffon, bas-relief du palais No 8, 1ère moitié du -Vè siècle, palais de DARIUS, appelé Tatchara (CHIPIEZ, 1.37, p. 69).

Figure 1.257 : Persépolis. A droite, XERXÈS pénétrant dans la salle du trône appelée Tripylon, bas-relief d'un chambranle du palais No 7, -Vè siècle (CHIPIEZ, 1.37, p. 795).

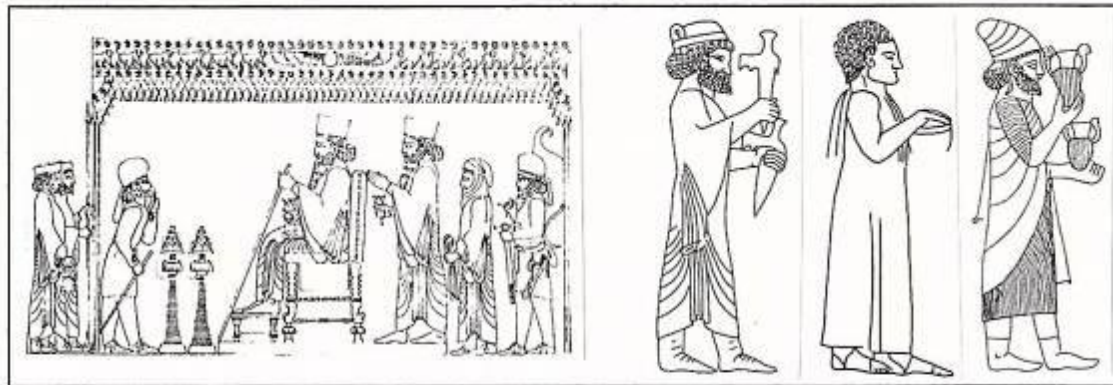


Figure 1.258 : A gauche, Persépolis, façade de l'apadana, relief central : audience de XERXÈS Ier. L.6,22 m, transporté à la Trésorerie. Musée de Téhéran (Amiet, p. 29).
 Figure 1.259 : A droite, Persépolis, tributaires offrants, 1ère moitié du -Vè siècle, façade de l'apadana (Amiet, p. 30).

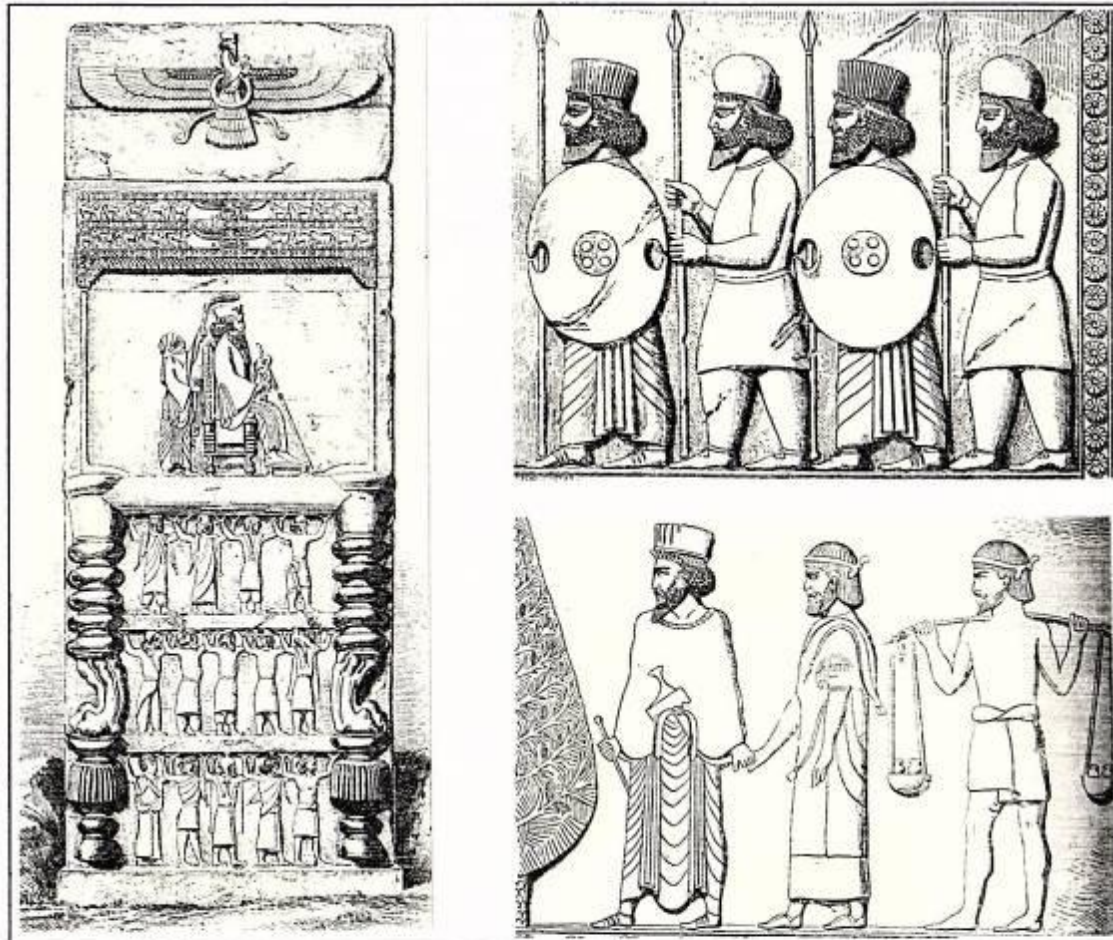


Figure 1.260 : Persépolis. A gauche, bas-relief d'un chambranle de la salle aux cent colonnes (PERROT et CHIPIEZ, 1.37).
 Figure 1.261 : Persépolis. A droite en haut, gardes, bas-relief (PERROT et CHIPIEZ, 1.37).
 Figure 1.262 : Persépolis. A droite en bas, introduceurs des tributaires, bas-relief (PERROT et CHIPIEZ, 1.37).

Par.5 : Civilisations perses tardives.

A. Les Parthes.

A.1. Contexte général.

Après la chute de Persépolis et de Suse en -331, sous les coups d'ALEXANDRE LE GRAND, l'Orient entre en contact, direct cette fois, avec le monde grec. L'hellénisme s'est diffusé bien au-delà des futures frontières de l'empire romain, notamment sous les Perses séleucides (-306 à +130) dont l'architecture est mal connue. Des peuples parthes venus de la steppe à l'est de la mer Caspienne chassèrent, dès le -IIIè siècle, les Macédoniens d'Iran, puis de la Mésopotamie. Ces peuples parthes Arsacides (-250 à +250), dont la capitale était Ctésiphon, sur l'Euphrate non loin de l'actuelle Bagdad, ont développé une culture originale, imprégnée de religion sémitique, mais aussi inspirée de modèles grecs, d'où une architecture gréco-orientale et surtout mésopotamo-perses.



Figure 1.263 : Plan de la Perse séleucide, parthe et sassanide (Encyclopaedia universalis "Parthes").

A.2. Originalité de l'architecture.

On voit naître alors une architecture nouvelle, faisant un usage étonnant de l'arc et de la voûte et se passant du secours des colonnes. L'"iwan" est une invention parthe. Cette salle rectangulaire entièrement ouverte sur un de ses petits côtés est couverte d'une voûte. C'est le triomphe de la couverture en berceau.

B. Les Perses Sassanides.

B.1. Contexte général.

En 224 après J.-C., ARDÉSHIR, le fondateur de l'état sassanide, renverse la dynastie parthe arsacide qui avait fait appel en vain aux légions romaines. Son fils SHAPUR Ier s'empare de Hatra vers +241 et la ville est alors abandonnée au profit de Ctésiphon, ville plus centrale. Pendant quatre siècles, les Parthes sassanides contrôleront la Mésopotamie et l'Iran jusqu'à la conquête arabe.

B.2. Originalité de l'architecture.

Le problème majeur de l'architecture sassanide était celui de la couverture monumentale pour leurs palais construits en dehors des villes, à réaliser sans recourir, ou le moins possible, au bois (ni cintres, ni charpentes). La voûte en berceau fut donc bientôt accompagnée de l'emploi de la coupole de grandes dimensions qui est sans doute la plus étonnante pratique de cette dernière période. La coupole elle-même n'est pas, il est vrai, une invention sassanide. On trouve en effet depuis le -V^e millénaire des constructions, mais de petites dimensions, qui utilisent des couvertures en coupole : les tholoi de l'époque de Halaf, les tombes de la première dynastie d'Our, à Tell Asmar ensuite et chez les Parthes enfin, la voûte était d'usage courant. La première coupole sassanide d'importance apparaît à Firuz-Abad, ville fondée par ARDÉSHIR Ier (+224 à +241). C'est une coupole construite en moellons plats, bâtie sur trompes d'angle. L'utilisation de cette forme architecturale marque une étape importante de l'histoire de l'architecture puisqu'il faut y rechercher une des origines de certaines formes de l'architecture byzantine, musulmane et romane.

B.3. Exemples.

1. Palais de Firouz-Abad, (+ III^e siècle).

L'ensemble contient deux parties principales : une partie antérieure officielle et une partie postérieure réservée à l'habitation. L'iwan est constitué d'une nef centrale voûtée en berceau et flanquée de quatre nefs latérales également voûtées et perpendiculaires, mais plus basses pour éviter les pénétrations des cylindres. Suivent trois salles d'audience à coupoles sur plan carré. Des appartements privés s'ouvrent, enfin, sur une grande cour alignée sur l'axe de la nef principale.

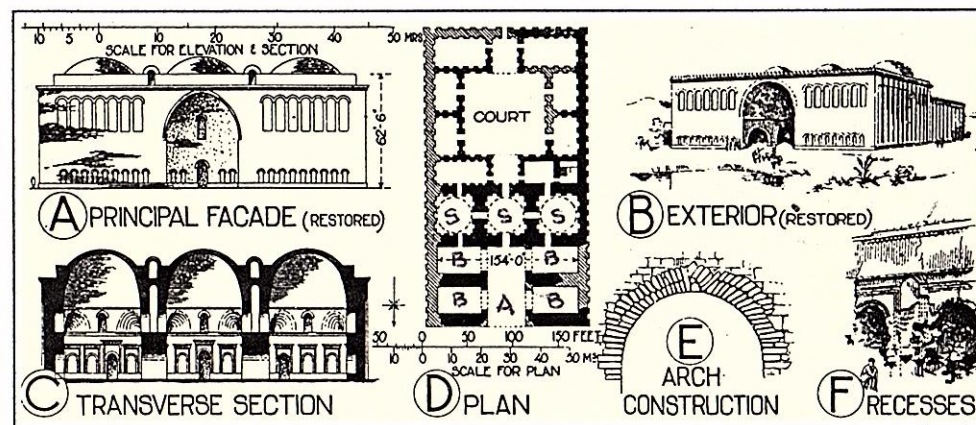


Figure 1.264 : Palais de Firouz-Abad, plan coupe, élévation et détails (FLETCHER, 14).

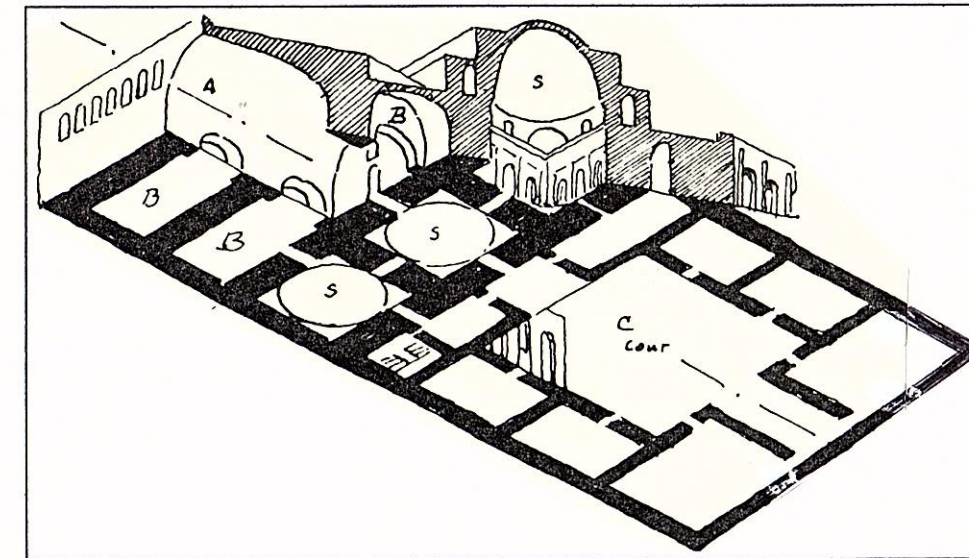


Figure 1.265 : Palais de Firouz-Abad, isométrie (Choisy, 10).

2. Palais de Ctésiphon (1^{ère} moitié du + III^e siècle).

a) Contexte.

Le palais de Ctésiphon, sur le Tigre, près de Bagdad, couramment attribué au roi sassanide CHOSROËS Ier (+531 à +579), est peut-être plus ancien. Ce palais est la plus grande des résidences royales sassanides et couvre une superficie de 12 hectares. Une partie de la façade s'est écroulée en 1909 et il ne reste de l'édifice qu'une demi-façade et l'arc de tête.

b) Description.

Au centre d'une façade ornée de six étages d'arcatures sans fonction structurale, s'élance d'un seul jet un arc elliptique de 25,50 m de large et de 34 m de haut, qui est l'arc de tête d'un iwan de 42,95 m de profondeur. La façade est plaquée de colonnes semi-engagées ainsi que d'arcatures aveugles, réparties librement et sans aucun souci de correspondance d'axes.

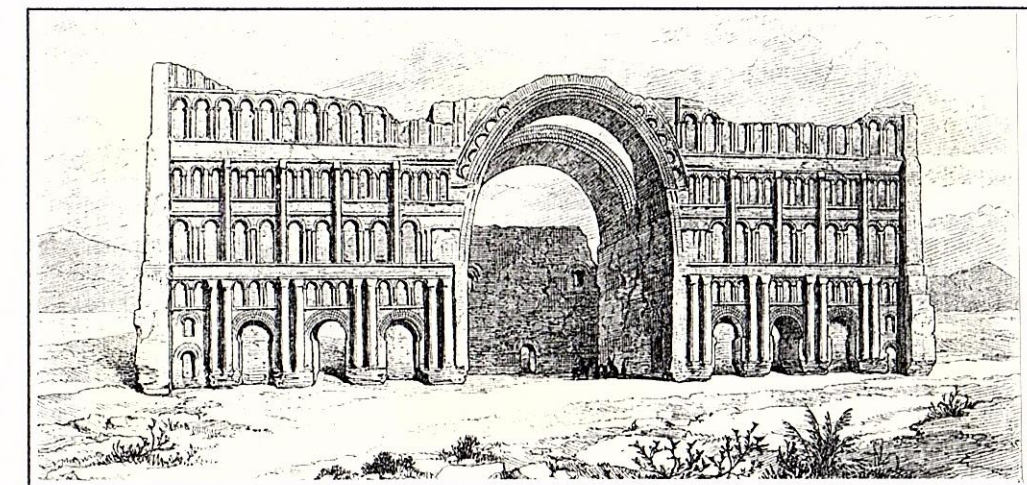


Figure 1.266 : Restitution de la façade du palais de Ctésiphon (CHIPIEZ, 1.37).

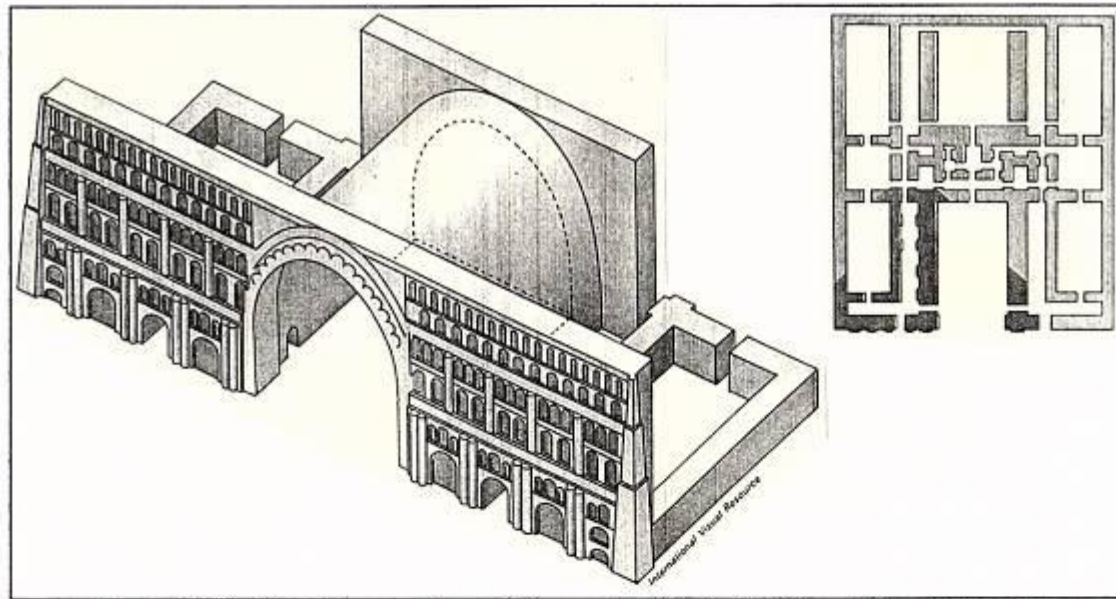


Figure 1.267 : Plan et perspective extérieure du palais de Ctésiphon (Grand atlas, 03).

Cette immense salle, couverte d'une voûte en berceau, était le lieu où se tenaient les audiences du souverain sassanide. Elle couvre une surface supérieure à celle du palais de DARIUS à Persépolis et est du même ordre de grandeur que la nef de Saint Pierre de Rome. Dans le fond du grand iwan, une simple porte est percée. Elle donnait accès à une rangée de petites chambres qu'on traversait pour pénétrer dans une salle aussi large que l'iwan, longue de 38 m environ et qui devait être couverte d'un berceau. De part et d'autre du centre, deux grandes salles de 17 m de large sur 42 m de long et 34,60 m de haut, couvertes également en berceau, étaient séparées l'une de l'autre par une salle carrée de même largeur. La voûte principale est réalisée à l'aide de briques cuites, par tranches et sans cintres. Les murs sont renforcés par chaînages de poutres de bois noyées dans la maçonnerie.

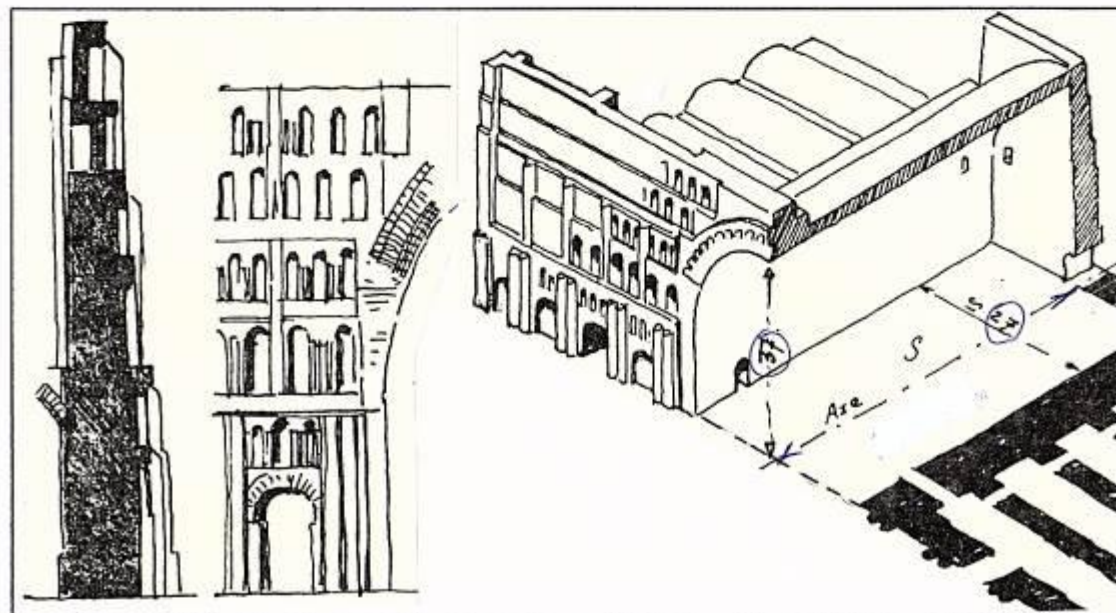


Figure 1.268 : Plan et perspective de quelques détails du palais de Ctésiphon (CHOISY, 10).

3. Palais de Tag-Eïwan (Iwan-é Karkha).

A Iwan-é Karkha, (Iran du Sud-Ouest, +IV^e siècle), la salle est couverte par une série de voûtes transversales étroites en berceau, portées par des arcs doubleaux transversaux. Ce système, visible en France à Saint-Philibert de Tourmus, a fait naître l'hypothèse des origines iraniennes de l'architecture romane. Le principe de décomposition des efforts (contrebutées) prendra d'ailleurs une importance considérable quelques siècles plus tard, en Europe, avec l'architecture romane puis gothique.

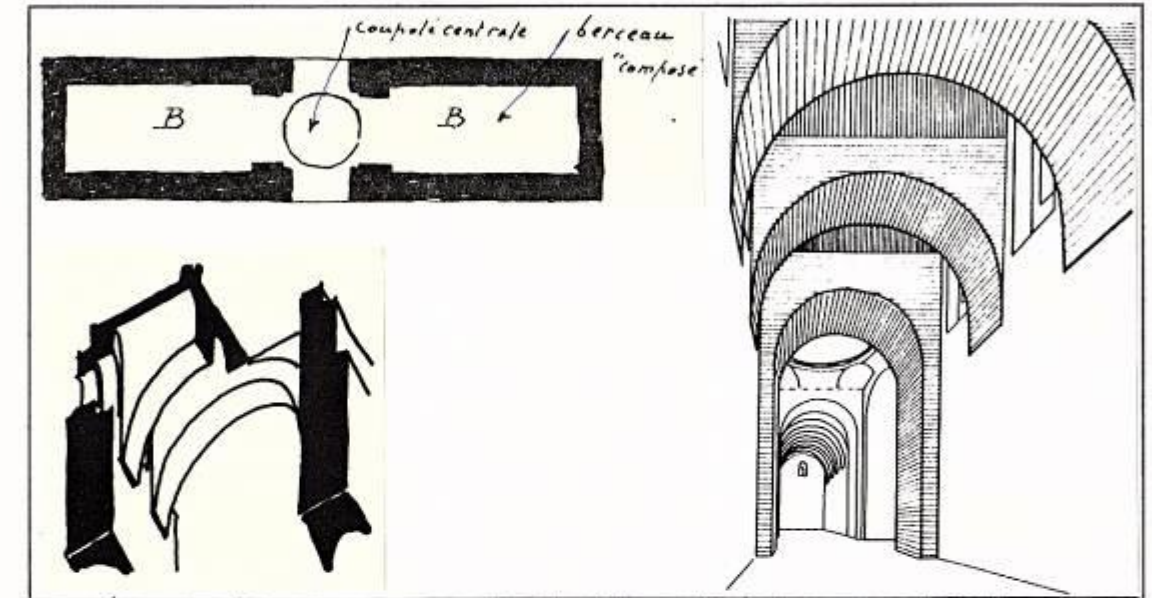


Figure 1.269 : Plan du palais de Tag-Eïwan (Iwan-é Karkha) et perspective intérieure axonométrique, (CHOISY, 10).

Figure 1.270 : Palais de Tag-Eïwan (Iwan-é Karkha), restitution intérieure (AMIET, 1.03, p. 25).

4. Palais de Sarwistan.

Les salles à coupoles les plus remarquables sont celles de Sarwistan, (+IV^e et V^e siècles). Le berceau principal est ici contrebuté par des niches rectangulaires coiffées de demi-coupes et séparées par des faisceaux de colonnes jumelées. Les galeries sont constituées de berceaux surhaussés sur murs-culées élévis par des demi-coupes sur pendentifs. Les massifs sont eux-mêmes appuyés sur des colonnes jumelles.

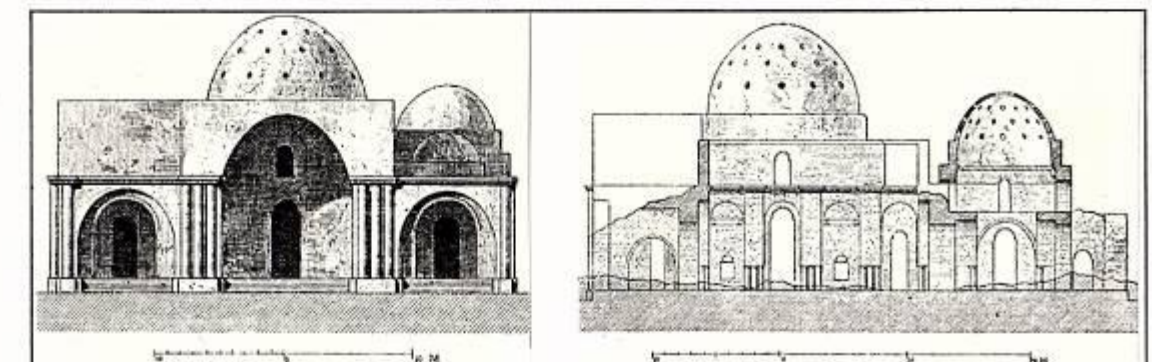


Figure 1.274 : Façade principale et coupe longitudinale du palais de Sarwistan, (D'après PERROT et CHIPIEZ, 1.37).

La salle centrale comprend une coupole plus hardie qu'à Firouz-Abad et moins empâtée dans les massifs de butée.

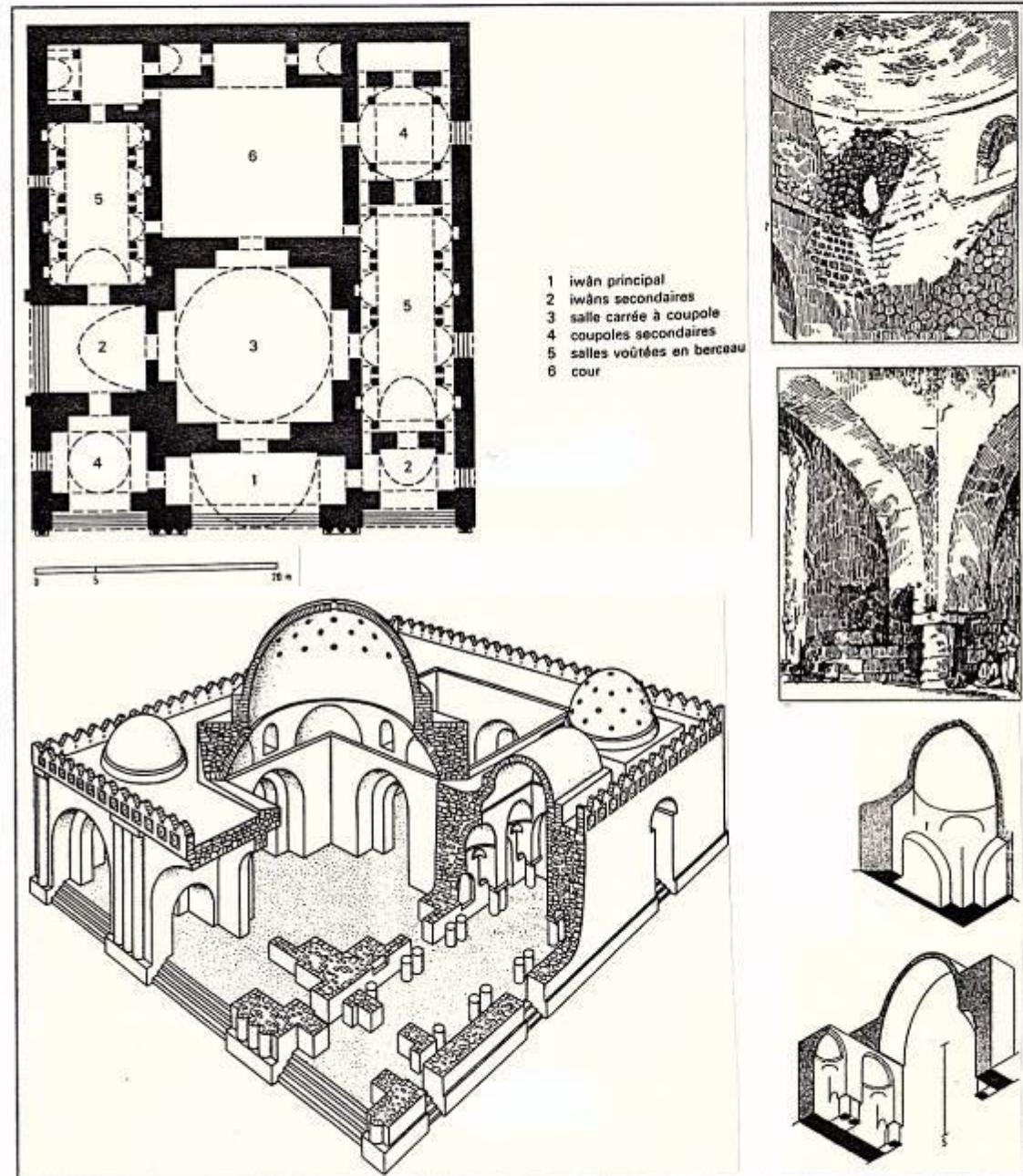


Figure 1.272 : Plan et coupe axonométrique du palais de Sarwistan, (D'après GODARD dans Encyclopaedia universalis, "Perses").

Figure 1.273 : Vues intérieures des pendentifs de la grande salle carrée (en haut) et de celui d'une salle à coupole secondaire (milieu) du palais de Sarwistan, (FLETCHER, 14).

Figure 1.274 : En bas à droite, détails constructifs des galeries du palais de Sarwistan, (CHOISY, 10).

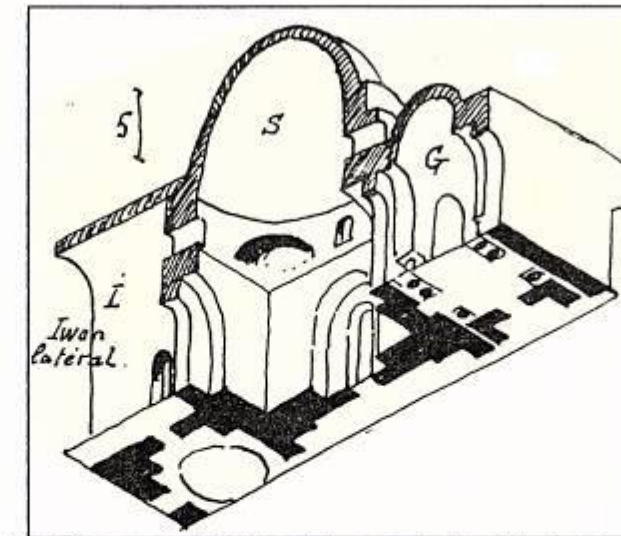


Figure 1.275 : Détails constructifs de la salle centrale du palais de Sarwistan (CHOISY, 10).

5. Autres exemples.

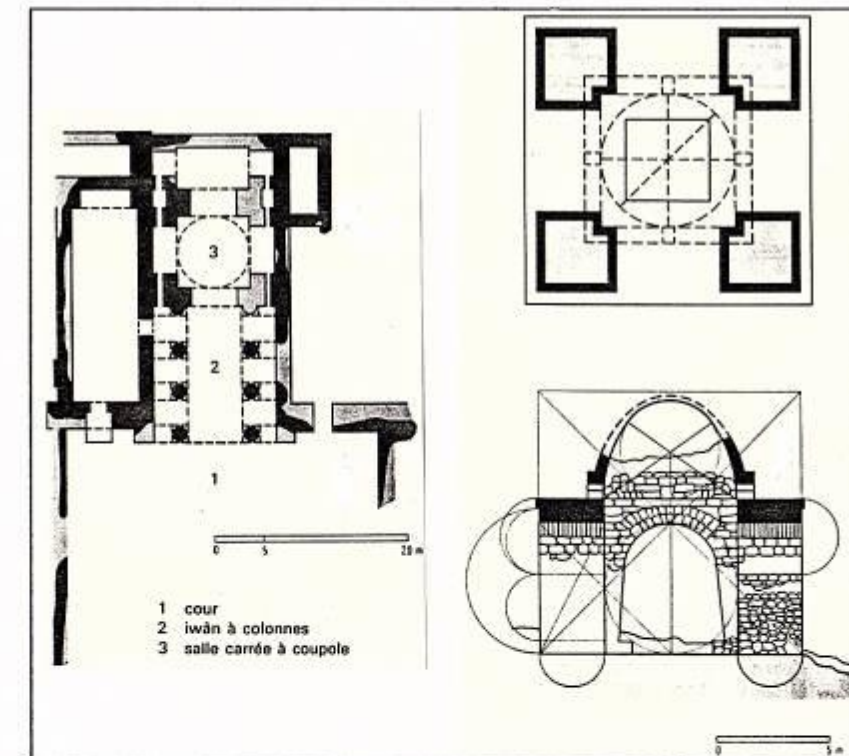


Figure 1.276 : A gauche, plan du palais de Damghan, (D'après GODARD dans Encyclopaedia universalis, "Perses").

Figure 1.277 : A droite, plan et coupe analytique du Tchahar-tak de Neisar, (D'après GODARD dans Encyclopaedia universalis, "Perses").

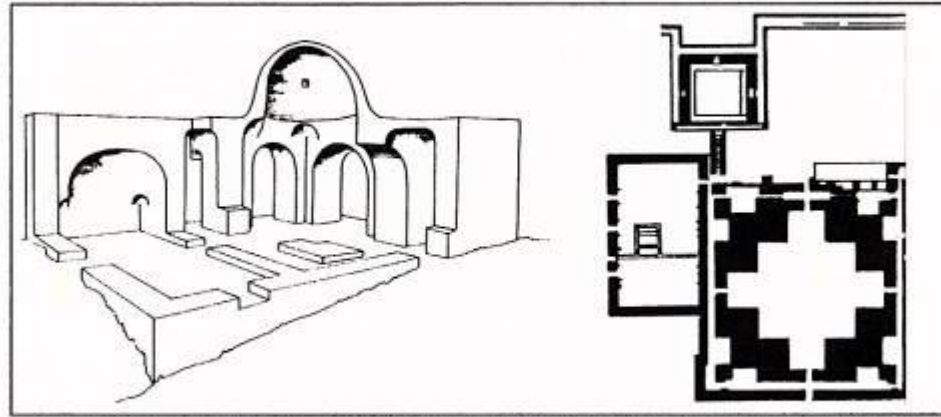


Figure 1.278 : A gauche, temple du feu, Nigar (province de Kerman), + Vè siècle, (AMET, 1.03 , p. 25).
Figure 1.279 : A droite, plan du palais de Chapour Ier, + IIIè siècle, Bichapour (Fars), (AMET, 1.03 , p. 25).